

Quand l'homme dialoguait avec le climat : Agir et représentations dans le discours médical au XIXe siècle

Auteur : Boden, Martin

Promoteur(s) : Havelange, Carl

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en histoire, à finalité approfondie

Année académique : 2020-2021

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/13053>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Quand l'homme dialoguait avec le climat : agir et représentations dans le discours médical du XIXe siècle



Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en histoire par
Martin Boden

Sous la direction de Carl Havelange

Membres du jury : Viktoria Von Hoffmann et Lucienne Strivay

Année académique 2020-2021

Abstract

Ce mémoire est le fruit de son actualité : le monde traverse une crise sanitaire qui est la conséquence de la crise climatique créée par l'humanité. Ce mémoire se propose d'étudier l'agir humain sur le climat au travers d'un dictionnaire de médecine du XIX^e siècle. Les problèmes actuels laissent penser que la réflexion sur le climat est relativement neuve. Or l'être humain s'est toujours interrogé sur ses relations avec le climat jusqu'à ce que la révolution industrielle lui permette de ne plus vivre à ses dépens à la fin du XIX^e siècle. J'ai donc voulu retourner avant cet « oubli du climat » afin de voir si l'être humain pensait déjà avoir un impact sur le climat ou non. Mais étudier la question de l'agir humain sur le climat ne peut se faire sans comprendre comment on pense le climat et la notion plus générale des *circumfusa*. Ces questions amènent à s'interroger sur les représentations des rapports entre l'être humain et la nature. Au travers du dialogue entre l'être humain et le climat, c'est en fait la représentation de l'homme et du monde qui l'entoure que j'aborde.

Table des matières

Abstract.....	2
Table des matières	3
Remerciements	5
Introduction	6
Problématique et questions de recherche.....	6
Chapitre I : Définition du climat.....	15
Définition du climat selon le dictionnaire médical.....	15
L'essence du climat	17
La physique des qualités : un héritage antique	21
Virey à la manœuvre.....	22
De l'air, des eaux et des lieux et d'autres choses encore.....	23
Comment créer la chaleur et l'humidité : vers un système complexe	23
De l'air.....	24
De la latitude.....	24
Des lieux et des eaux	26
Du vent et des forêts	27
Proposition d'une nouvelle définition du climat	29
Chapitre 2 : Climat, environnement et nature.....	30
Définitions des circumfusa	30
Différences entre climat et circumfusa : une question d'échelle et d'ordre de grandeur	33
L'échelon personnel	36
L'échelon des influences temporaires	38
L'échelon des influences permanentes	41
Conclusion intermédiaire sur la différence entre le climat et les circumfusa.....	46
Chapitre 3 : Les <i>non-naturels</i> dans la nature ?	47
Définition de la nature	47
Les non-naturels très naturels	51
Chapitre 4 : Définition de l'homme et de ses rapports avec la nature.....	55
Définition de l'homme.....	55
Entre nature et culture.....	66
Chapitre 5 : Influence du climat sur l'homme et déterminisme climatique	72
Un déterminisme remis en question ?.....	72
Chapitre 6 : L'agir de l'homme sur le climat	79
Comment se protéger du climat ?	80
Comment modifier le climat ?	87
S'affranchir du climat : s'affranchir de la nature ? S'affranchir de Dieu ?	92

Le climat : une porte d'entrée sur la nature	95
Une nature plus forte malgré tout	96
Chapitre 7 : Réflexions sur le bienfondé de l'agir humain.....	100
Améliorer la vie et perfectionner la Nature	100
Des dangers de ne pas suivre la Nature	103
L'homme est un enfant rebelle	104
Incertitudes face à l'agir humain	106
Conclusion.....	108
Bibliographie	111
Sources.....	111
Instruments de travail	115
Travaux	116

Couverture : Caspar David FRIEDRICH, *Le Voyageur contemplant une mer de nuages*, huile sur toile, 1818, 94,4 x 78,8, Hambourg, Hamburger Kunsthalle, 5161/1847.

Remerciements

La rédaction d'un mémoire ne se fait jamais seule et il est bon nombre de personnes qui, bien qu'elles n'écrivent pas, contribuent à l'aboutissement de ce travail.

Je tenais d'abord à remercier mon promoteur, Monsieur Carl Havelange, ainsi que mes lectrices, Madame Viktoria Von Hoffmann et Madame Lucienne Strivay. Outre votre travail d'accompagnement et de conseil depuis le début de ce mémoire, ainsi que la mise à disposition du *Dictionnaire des sciences médicales*, c'est avant tout pour la confiance que vous m'avez accordée et les encouragements que vous m'avez prodigués tout au long de ce mémoire que je tenais à vous remercier.

Ensuite, il y a quatre personnes sans qui ce mémoire n'aurait jamais vu le jour, car sans qui je n'aurais très certainement pas fait ces études d'histoire. Papy, Grany, Mamy et Bon-papa, vos histoires ont bercé mon enfance, mon adolescence et me bercent encore aujourd'hui. Toutes ces anecdotes sur le monde que vous avez vécu, toutes ces histoires m'ont donné le gout de l'Histoire. C'est donc à vous que je dois ces cinq merveilleuses années d'étude.

Puis il y a trois autres personnes qui m'ont accompagné quotidiennement depuis le début. Maman, merci de m'avoir toujours aidé même quand ça n'allait pas, d'avoir relu de (très) nombreuses fois mes travaux et surtout d'avoir toujours été là pour m'écouter.

Papa, merci de m'avoir transmis cet attrait et cette curiosité pour la nature qui, aujourd'hui, rythme de plus en plus ma vie.

Matt, cela fait vingt ans qu'on vit sous le même toit et heureusement que tes petits encouragements quotidiens et tes intrusions complètement random dans ma chambre sont là pour mettre un peu de sel dans mon travail.

Je dois aussi remercier tous ceux avec qui j'ai fait ce voyage jusqu'à présent. Certains depuis la maternelle, d'autres depuis l'université mais qu'importe le temps car, si je suis là aujourd'hui, c'est grâce à chacun d'entre vous. Je ne vous cite pas mais je suis certain que vous vous reconnaîtrez.

Il y a aussi une bande de joyeux-lurons que je me permets de citer anonymement car ils m'ont permis de passer un été exceptionnel. Isatis, Belette, Grand-Duc, Bengal, Sika, Linsang, Daguet merci d'avoir fait du camp un vrai bonheur et d'avoir supporté mes silences harassants durant la prépa.

Enfin, merci Davina de me supporter dans tout ce que je fais et de m'aider à avancer, parfois malgré moi.

Introduction

Problématique et questions de recherche

L'humanité fait aujourd'hui face à une crise climatique inédite. Cette phrase d'accroche ne brille pas par son originalité. Nombre d'articles, conférences ou podcasts sur le climat n'hésitent pas à introduire leur sujet sur une note assez dramatique afin de mettre en garde l'humanité des dangers que représentent les changements climatiques induits par l'homme. Je ne déroge pas à cette règle car je suis conscient que ce mémoire est le fruit de son actualité. Mais n'est-ce pas le rôle de l'historien que d'observer le passé avec le regard de son temps ?

Revenons à notre sujet. Cette crise et les avancées des connaissances climatiques actuelles laissent souvent l'impression que la réflexion sur le climat est une pensée neuve au regard de l'histoire de l'humanité. L'être humain ne se serait rendu compte de son impact sur l'environnement qu'après l'avoir complètement dégradé. Mais est-ce vraiment le cas ? Ne s'agirait-il pas d'un regard biaisé de notre société qui a réussi à s'affranchir, du moins en partie, de sa dépendance totale vis-à-vis du climat et de ses aléas à la fin du XIX^e siècle ? En effet, avant que les voies ferrées n'améliorent la circulation des produits agricoles et donc pallient aux famines, la société dépendait exclusivement du produit des récoltes déterminé par les conditions météorologiques. Comment donc ne pas penser au climat quand notre survie dépend exclusivement de celui-ci ? Les récentes inondations en Belgique et en Allemagne ont démontré à quel point l'homme est vulnérable face aux révoltes du ciel. Nous pouvons nous estimer heureux que de tels phénomènes n'aient pas eu davantage d'impact sur notre agriculture, pour le moment, et que les régions touchées aient été secourues en peu de temps grâce à notre système d'infrastructures. Il est fort à parier que de tels phénomènes auraient eu des impacts bien plus graves s'ils avaient eu lieu deux siècles plus tôt.

À ces conditions de vie dépendantes entièrement du climat s'ajoutent aussi les conceptions médicales de l'époque. La peau joue un rôle central dans la médecine car elle est pensée comme perméable¹. L'homme subit donc l'influence de tout ce qui l'entoure, y compris le climat².

La réflexion sur le climat n'est donc pas neuve. Depuis l'antiquité, l'humanité s'interroge sur ses interactions avec le climat. Néanmoins, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les hommes ont commencé à se distancier de l'idée que le climat joue un rôle de première

¹ STOLBERG M., « Odeurs pestilentielles et fumée métallurgiques, Histoire de l'hygiène de l'air », in MUSEE D'HISTOIRE DU LUXEMBOURG, « Lave-toi !... », *Une histoire de l'hygiène et la santé publique en Europe*, Cologne, Wienand, 2004, p. 112.

² REY R., « Hygiène et souci de soi », in *Communications*, t. 56 (1993), p. 32-33.

importance dans nos sociétés. Ce phénomène est dû à quatre raisons majeures selon Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher. Tout d'abord, les théories de Pasteur ont permis de constater que le climat a moins d'influence sur les maladies que les micro-organismes³. Ensuite, les théories héréditaires ont complètement été repensées à la suite des découvertes de Mendel en génétique. La conception de l'identité génétique s'est rigidifiée et l'environnement et le climat, autrefois facteurs déterminants dans celle-ci, sont devenus des éléments secondaires⁴. Le troisième élément qui a mis l'idée de l'influence climatique à bas est celui du développement des sciences de la terre. En effet, d'une part, l'étude du climat sur le long terme a créé le sentiment que l'être humain se situait dans un temps géologique beaucoup trop vaste pour pouvoir exercer une influence quelconque sur le climat et, d'autre part, l'organisation des sciences climatiques a engendré la production de données qui ont été virtuellement attribuées à des régions et à leur climat. De la sorte, ces régions cataloguées paraissaient posséder un climat immuable et donc insensible à toute influence humaine⁵. Enfin le dernier facteur qui a écarté l'idée d'un agir de l'homme sur le climat est celui de la naissance de la sociologie ainsi que la révolution marginaliste en économie. La sociologie car elle nie toute importance du climat dans les actions humaines : tout vient de la société. En ce qui concerne l'économie, ce sont trois processus qui ont affranchi l'humanité de sa dépendance au climat. Le premier est la meilleure communication des informations financières qui a engendré un changement beaucoup plus rapide des prix. Ils ne sont plus fixés par rapport à la qualité des récoltes, dépendant des conditions météorologiques, mais réagissent en fonction des informations sur la disponibilité des stocks. Le deuxième est l'isolation de la valeur des biens de leurs moyens de production : de la sorte, l'économie est devenue un système fermé, coupé de toute influence extérieure dont le climat fait partie. Le troisième est le processus de dématérialisation de l'économie à la suite de la crise des années 1930. L'argent a alors perdu sa valeur matérielle, correspondant à l'or, et a terminé d'isoler l'économie de tout facteur physique⁶.

Tous ces développements ont petit à petit distancé les intellectuels de l'idée que l'être humain agit sur son environnement. Comme si nous avions oublié pendant un petit siècle que nous faisons partie de la nature et que toutes nos actions en temps qu'êtres humains laissent des traces et peuvent entraîner des conséquences dramatiques.

³ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., « Modernity's Frail Climate: A Climate History of Environmental Reflexivity », in *Critical Inquiry*, t. 38 (2012), n° 3, p. 590-591.

⁴ *Idem*, p. 591.

⁵ *Idem*, p. 592.

⁶ *Ibidem*.

En rédigeant ce mémoire, j'ai l'ambition de renouer avec les théories climatiques précédant cet oubli et, à l'instar de Fressoz et Locher, rendre justice aux intellectuels et penseurs qui étudiaient et réfléchissaient l'environnement et le climat⁷.

Pour ce faire, je suis retourné dans une époque qui m'est chère : le début du XIX^e siècle. Je désirais découvrir comment les hommes de l'époque envisageaient le climat et ses interactions avec l'être humain. En m'interrogeant sur les relations entre homme et climat, un premier problème s'est posé : comment pense-t-on le climat au début du XIX^e siècle ? Aujourd'hui un climatologue nous dirait que le climat est l'ensemble des conditions météorologiques qui caractérisent un lieu sur une période longue. Ces conditions météorologiques prennent en compte une série de facteurs tels que la température, le taux d'humidité, la puissance des vents, la pressions atmosphérique, etc. Mais qu'en est-il au début du XIX^e siècle où la climatologie n'existe pas et les « sciences modernes » sont encore en cours de développement ?

Pour répondre à cette question, je me suis attelé à dresser un corpus de revues scientifiques, d'articles et de notices de dictionnaires et d'ouvrages traitant du climat au début du XIX^e siècle⁸. J'ai très vite déchanté face à la masse documentaire qui me faisait face. Le climat semblait être partout, sous toutes les plumes des médecins et naturalistes de l'époque, et ce quel que soit le sujet traité. Face à cette entreprise cyclopéenne, mon promoteur, Monsieur Carl Havelange, m'a conseillé de ne me concentrer que sur une source bien particulière : le *Dictionnaire des sciences médicales écrit par une société de médecins* édité par l'imprimeur Panckoucke entre 1812 et 1822.

Ce dictionnaire ne devait comporter que douze volumes à l'origine. Néanmoins, la multiplicité des auteurs, leur prolixité, ainsi que l'éclectisme des sujets traités ont engendré le fait que le dictionnaire atteint finalement soixante volumes⁹. Il a été rédigé dans l'optique de remplacer les bibliothèques d'ouvrages de médecine et appelé à servir de référence pour tout médecin dans le temps long. Dans l'esprit des auteurs qui l'ont rédigé, la médecine semblait être à l'abri de toute révolution ou changement majeur¹⁰. Pourtant, en 1816, François Broussais publie son *Examen de la doctrine médicale généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie* qui remet en question les fondements de la médecine dictés par

⁷ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., *Les révoltes du ciel, Une histoire du changement climatique, XV^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2020, p. 15.

⁸ J'ai dans un premier temps envisagé une période d'un siècle de ca. 1750 à ca. 1850. J'ai rapidement rétréci ce champs trop large pour être couvert en un mémoire de fin d'étude.

⁹ BRAUNSTEIN J.-F., « Dictionnaires médicaux et révolution médicale : le *Dictionnaire*, l'*Abrégé*, le *Catéchisme* », in HAMRAOUI E., REY A.-L. (dir.), *Savoir médical, maladie et philosophie (XVIII^e-XX^e siècle), Actualité de la pensée de Roselyne Rey*, Paris, PUPS, 2016, p. 31.

¹⁰ *Idem*, p. 24-25.

Philippe Pinel. Cela porte un coup au *Dictionnaire* car sa rédaction était basée sur ces derniers. Selon Broussais, la plupart des causes des maladies ne venaient pas de l'extérieur mais d'irritations locales internes au corps¹¹. À partir du tome XXIV, le *Dictionnaire*, déjà très varié, se voit en outre doublé de débats et d'incohérences internes dus au fait que des adeptes et des opposants de Broussais participent à sa rédaction¹². En réponse aux nouvelles théories de Broussais, l'éditeur Panckoucke décide alors de créer un *Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*. Ce journal se veut moins dogmatique et moins figé que le *Dictionnaire* et expose même des thèses broussaisistes¹³. Cependant, il devient totalement hostile à Broussais une fois que ce dernier lance son propre dictionnaire, le *Dictionnaire abrégé des sciences médicales*, écrit de 1821 à 1826¹⁴. Ce dictionnaire de quinze tomes entend combattre tous les défauts du *Dictionnaire* de Panckoucke, à savoir : sa longueur excessive, la prolixité de ses auteurs¹⁵ ainsi que son éclectisme¹⁶. Il se distancie aussi des théories hippocratiques et humoristes dont le *Dictionnaire* de Panckoucke était particulièrement imprégné¹⁷. Néanmoins, il connaît aussi des déboires notamment en raison de la faiblesse théorique des idées de Broussais¹⁸. Il est d'ailleurs combattu en retour par le *Dictionnaire de médecine* en vingt-et-un tomes dirigé par Nicolas-Philibert Adelon¹⁹ entre 1821 et 1828. Le *Dictionnaire des sciences médicales* de Panckoucke est donc finalement vite dépassé. Bien qu'il fasse partie de la bibliothèque de tous les cabinets médicaux du XIX^e siècle²⁰, la révolution broussaisiste et le manque de cohérence générale qui en découlent ont engendré l'échec du *Dictionnaire*²¹.

Si je retrace ici l'historique du *Dictionnaire*, ce n'est pas uniquement pour le présenter comme un échec mais pour montrer qu'il a été élaboré dans un climat intellectuel particulier où se mêlent plusieurs théories médicales et entreprises de rédaction de dictionnaires pour synthétiser tous les savoirs médicaux de l'époque. Je ne considère donc pas que le fruit des recherches que je vais vous présenter est une généralité pouvant être appliquée à l'ensemble de la période mais bien des pistes de recherche à approfondir à l'avenir.

¹¹ BRAUNSTEIN J.-F., *op. cit.*, p. 26.

¹² *Idem*, p. 26-27.

¹³ *Idem*, p. 28.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ *Idem*, p. 31.

¹⁶ *Idem*, p. 33.

¹⁷ *Idem*, p. 35.

¹⁸ *Idem*, p. 42.

¹⁹ Nicolas-Philibert Adelon est un médecin français né en 18B2 et décédé en 1862. Il a également participé à la rédaction du *Dictionnaire des sciences médicale*.

²⁰ BRAUNSTEIN J.-F., *op. cit.*, p. 25.

²¹ *Idem*, p. 31.

Je dois aussi souligner que lors de ce travail, j'ai utilisé des auteurs broussaisistes (Montfalcon ou Fournier) comme des opposants de ces derniers (Virey ou Bricheteau)²². Or, il s'est avéré que, malgré leurs différends épistémologiques, ils semblaient partager la même conception du climat. La révolution broussaisite n'a donc que peu d'impact sur mon analyse.

Pourquoi avoir choisi ce dictionnaire spécifique alors que le XIXe siècle est le « siècle des dictionnaires »²³ et qu'il en existe bien d'autres comme vu ci-dessus ? D'une part, Carl Havelange, propriétaire de cette œuvre complète, a accepté de le mettre à ma disposition. Cette opportunité était d'autant plus profitable que la crise de la covid19 réduisait nos possibilités de déplacement et de consultation d'archives.

D'autre part, ce n'est pas exclusivement pour des raisons pratiques que cet ouvrage est notre source principale. Si un seul mot devait être utilisé pour caractériser le *Dictionnaire*, ce serait celui d'*éclectisme* comme je l'ai souligné supra. Tout d'abord dans sa construction. Il est rédigé par une *société de médecins* ce qui implique une multitude de points de vue et d'approches de la médecine. De là en découle un éclectisme des sujets traités. On retrouve donc dans le *Dictionnaire* une série d'articles qui ne traitent pas de la médecine directement mais plutôt de la morale, de la mode ou d'activités professionnelles²⁴. C'est donc un miroir des idées de la société de l'époque. D'autre part, le *Dictionnaire* est diversifié dans ses fondements de pensée médicale entre les adversaires de Broussais et les broussaisistes²⁵. Cet éclectisme omniprésent est d'ailleurs le principal reproche que font les opposants du *Dictionnaire*²⁶. En ce qui me concerne, je considère que c'est sa plus grande qualité. Il me permet d'appréhender la notion de climat et ce qui en est dit par de nombreuses approches différentes et d'en dégager le cœur, le fondement de la façon dont il est pensé malgré les différences entre les auteurs et les sujets qu'ils traitent. Une telle entreprise aurait été plus compliquée avec l'*Abrégé* qui entendait combattre la prolixité du *Dictionnaire* en ne restant que dans le domaine de la médecine. Le *Dictionnaire* est donc une espèce de synthèse des différentes approches que je voulais étudier dans mon corpus originel. Il va de soi que je ne supposais pas, en commençant mes recherches, que celles-ci allaient m'amener à découvrir une vision du climat uniforme parmi tous ces auteurs différents. Je m'attendais plutôt à dégager une tendance générale de l'idée du climat mais je vous laisse le soin de lire le présent mémoire pour découvrir ce qu'il en est.

²² BRAUNSTEIN J.-F., *op. cit.*, p. 29.

²³ *Idem*, p. 23.

²⁴ *Idem*, p. 25.

²⁵ *Idem*, p. 28.

²⁶ *Idem*, p. 33.

Un problème se pose cependant dans ma démarche. L'utilisation d'un seul dictionnaire, aussi riche soit-il, comme corpus de source n'a rien d'une démarche exhaustive. Si tel avait été mon ambition dans ce mémoire, j'aurais dû consulter, en outre, le *Dictionnaire abrégé des sciences médicales*, le *Dictionnaire de Médecine* d'Adelon ainsi que le *Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*. Un regard approfondi sur l'*Encyclopédie méthodique*, que j'ai très succinctement utilisée, aurait aussi été nécessaire. Son analyse approfondie m'aurait permis de m'éloigner du champ de la médecine et j'aurais alors dû consulter le *Dictionnaire des sciences naturelles*²⁷ qui est mentionné à de nombreuses reprises dans le Panckoucke. Les résultats que je vais vous présenter ne sont donc pas des aboutissements définitifs pouvant être généralisés à n'importe quelle situation. Ils sont le fruit de l'étude d'un dictionnaire sur lequel s'est porté un regard particulier à un moment donné. Le présent travail est une reconnaissance d'un terrain qui est en cours d'exploration et je ne me pose donc qu'en humble éclaireur de ce dernier. Certes, une telle démarche n'est pas sans risque. Mais comme disait Jean-Pierre Massaut : « L'opération n'est pas sans risque, certes. L'histoire non plus ! »²⁸. Je me suis lancé dans une aventure incertaine ne sachant pas quel sera le résultat de cette recherche. Pour toutes ces raisons, ma démarche est donc plutôt hypothétique qu'analytique et ce mémoire soulèvera sans doute davantage de questions qu'il ne dévoilera de réponses.

Quelles sont ces questions ? Comme le titre de ce mémoire l'évoque, il s'agit d'étudier l'agir de l'homme sur le climat. Comment l'homme pensait-il influencer ce dernier au début du XIX^e siècle ? Si j'avais posé cette question aujourd'hui, j'y aurais très certainement répondu en termes d'empreinte carbone, de destruction de l'environnement et d'apocalypse organisée par l'humanité. Il est fort probable que ce ne soit pas le cas au début du XIX^e siècle. Avant de m'attaquer à cette question, j'ai d'abord dû définir ce qu'était le climat à partir du *Dictionnaire*. Les recherches pour établir cette définition ont alors soulevé d'autres questions. La première, non des moindres, concerne le lien entre l'environnement et le climat. Aujourd'hui, la question se pose beaucoup dans les discours écologistes sur l'utilisation des termes climat et environnement. D'une part, le prima accordé à la notion de climat et aux émissions de CO₂ cache la dégradation de l'environnement²⁹, d'autre part, cette notion est

²⁷ *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc.*, Paris, Deterville, 1816-1819.

²⁸ MASSAUT J.-P., « Histoire, humanisme et théologie, Un Erasme en profondeurs », in *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 69 (1974), n° 2, p. 467.

²⁹ BOURG D., « Anthropocène, question d'interprétation », in BEAU R., LARRÈRE C. (dir.), *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2018., p. 72.

particulièrement anthropocentrée car, *stricto sensu*, l'environnement est défini par rapport à l'être humain exclusivement. Les problèmes actuels sont davantage des problèmes de fond que de forme, encore que... Mais qu'en est-il dans le *Dictionnaire* ? La notion d'environnement n'a pas la même signification qu'actuellement et le terme en lui-même n'est pas utilisé. Les médecins parlent plutôt de *circumfusa*. Ce questionnement semble être un pur regard rétrospectif qui pourrait passer comme une faute pour certains historiens. Néanmoins, s'il est possible de rattacher cette question à l'actualité, elle m'a été dictée par mes sources.

De la même façon se pose la question de la place du climat et des *circumfusa* au sein de la nature. Comment envisage-t-on la nature et ses interactions ? L'être humain étant toujours lié à trois notions : le climat, les *circumfusa* et la nature, et celles-ci étant particulièrement liées entre elles, il était indispensable de tenter de les comprendre avant d'envisager de comprendre l'agir de l'homme sur le climat.

Cet agir de l'homme est mon point de départ car il est le cœur des réflexions actuelles. Mais le *Dictionnaire* m'a bien vite montré qu'avant d'envisager l'agir de l'homme sur le climat, il fallait comprendre l'influence du climat sur l'homme. La question du déterminisme climatique était donc incontournable. C'est d'ailleurs par ce biais que je suis entré dans mon corpus de sources : en lisant les articles « Homme » et « Climat » qui expliquent les influences directes du climat sur l'être humain. Mais si le climat influence ce dernier à tout point de vue, selon les penseurs du XIX^e siècle, l'homme n'est pas considéré comme un simple agent passif : il est capable d'influencer le climat en retour. Je suis finalement parvenu à ma question de recherche initiale à la suite de multiples détours. Le voyage n'est néanmoins pas terminé car les sources m'ont dicté une ultime question : les influences de l'homme sur le climat sont-elles perçues comme positives ou négatives ? Aujourd'hui, la réponse nous saute aux yeux mais au XIX^e siècle l'avis des médecins est plus nuancé.

Comme vous pouvez le constater, la première question m'a été dictée par l'actualité mais les autres découlent essentiellement du *Dictionnaire*. Ce phénomène est essentiellement dû au fait que j'ai voulu rester au plus près du texte et des sources. Plutôt que de partir de la littérature existante et confirmer ou infirmer de précédentes recherches, j'ai préféré rester à hauteur du *Dictionnaire* et lui laisser le soin de me dévoiler ses secrets. C'est en ce sens également que ce mémoire est plus hypothétique qu'analytique. Je propose en réalité ici un manifeste d'hypothèses à explorer dans le futur davantage que des résultats définitifs.

Le fait de vouloir rester au plus proche du texte n'implique pas de ne s'en tenir qu'aux mots et aux déclarations des médecins. Il faut évidemment prendre en compte les différentes définitions que les médecins donnent du climat, des *circumfusa*, de la nature ou de l'homme.

Mais il faut aller au-delà et les compléter en identifiant *ce qui ne peut pas ne pas être dit*. Il s'agit donc d'identifier les éléments qui doivent être impérativement mentionnés par les médecins – quand on parle du climat dans le cas présent – sous peine d'être discrédités dans le cas contraire. Cette méthode, suggérée par Carl Havelange, permet d'identifier l'essence des idées au-delà des discours traditionnels³⁰. Par exemple, si aujourd'hui vous prenez la définition du climat dans plusieurs dictionnaires différents, aucun ne mentionne le réchauffement climatique³¹. En revanche, si l'on analyse d'autres textes – des articles de presse par exemple – on constate que la plupart du temps, le changement climatique est évoqué dans diverses situations. Cette notion fait donc partie de l'idée commune que l'on se fait du climat mais elle n'est pas mentionnée dans sa définition. J'ai suivi la même logique en étudiant ce dictionnaire. Je ne me suis pas arrêté à la simple notice du climat pour établir une définition de ce dernier. J'ai sélectionné un maximum de notices où le climat pouvait être mentionné puis j'ai étudié en quels termes il l'était.

Le plan de ce mémoire est dicté par les questionnements qui ont été soulevés à la lecture de mes sources. La première partie est consacrée aux différentes définitions du climat, des *circumfusa* et de la nature ainsi que de leurs rapports et interactions mutuels. La seconde partie aborde la façon dont la relation entre l'homme et le climat est envisagée. Dans un premier temps, je me prêterai au même exercice de définition que dans la première partie mais en prenant *l'homme*³² comme sujet. Cela fait, je pourrai enfin analyser comment l'homme interagit avec le climat. D'abord en observant comment il est influencé par le climat et si le déterminisme climatique est toujours d'actualité à l'époque. Ensuite seulement, je pourrai retourner à ma question initiale qui est celle de l'agir de l'homme sur le climat. Cette partie ne concernera pas uniquement l'influence de l'être humain sur le climat mais aussi la façon dont il s'en affranchit. Enfin, je terminerai mon exposé en présentant les différentes réflexions des médecins de l'époque sur le caractère positif ou négatif de la démarche de l'homme dans l'affranchissement du climat et de la nature.

Ce travail s'inscrit dans le champ de l'histoire environnementale. Développée depuis les années 1970, aux États-Unis, elle est née des débats de l'intérêt croissant de la question écologiste, un peu à l'instar de ce travail. Elle a abordé divers champs d'études tel que la

³⁰ HAVELANGE C., *De l'œil et du monde, Une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998, p. 26.

³¹ « Climat », ATILF, CNRTL, [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/climat>, (page consultée le 3 août 2021).

³² L'emploi du mot *homme* pour décrire l'humanité est sujet à débat, c'est pourquoi je m'efforcerai d'utiliser des termes plus neutres tel que *être humain* ou *humanité*. Néanmoins, au sein du *Dictionnaire*, c'est le terme *homme* qui est le plus souvent utilisé pour désigner tant la femme que l'homme. Si je désire rester au plus près des sources que j'utilise, l'emploi de ce terme est donc, en certains cas, inévitable.

reconstitution des climats passés, l'histoires des précurseurs des courants écologistes ou encore les relation entre l'homme et son environnement³³. Depuis peu, les chercheurs ont tendance à étudier la place du climat dans les sociétés passées en privilégiant le point de vue des acteurs³⁴. C'est dans cette logique que j'inscris ce présent travail.

³³ FRESSOZ J.-B., GRABER F., LOCHER F., QUENET G, *Introduction à l'histoire environnementale*, Paris, Éditions La Découverte, 2014.

³⁴ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., *Les révoltes du ciel*, *op. cit.*, p. 234.

Chapitre I : Définition du climat

Avant de m'intéresser aux relations entre l'homme et le climat, il est capital pour moi de savoir comment les médecins de l'époque se le représentaient. Selon Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, au XVIII^e siècle, le climat désigne « un lieu où humidité, température et constitution de l'air jouent un rôle essentiel »³⁵. Le climat fait en réalité partie de ce qui était communément désigné comme les *circumfusa* ou les « choses environnantes », c'est-à-dire tout ce qui a une influence sur le corps humain en termes de santé³⁶. Selon toute vraisemblance, il serait logique qu'au début du XIX^e siècle, les médecins suivent le même raisonnement et imaginent le climat de la même manière qu'à la fin du XVIII^e siècle. En effet, la médecine n'a pas radicalement changé du tout au tout en si peu de temps bien que la Révolution française soit passée par là entre-temps³⁷. En outre les médecins de la fin du XVIII^e siècle sont toujours les mêmes que ceux du début du XIX^e et véhiculent donc les mêmes idées³⁸.

Définition du climat selon le dictionnaire médical

J'ai, dans un premier temps, considéré la définition du climat telle que proposée nous dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

Sous ce nom [climat], la médecine hygiénique comprend l'observation de toutes les altérations que notre corps éprouve de la part de l'air, des eaux, des lieux, dans les différens pays, selon les saisons, les vents, les degrés de chaleur ou de froidure habituelles, l'exposition, l'élévation ou la dépression des terrains, leur sécheresse, ou leur humidité, leur fertilité ou leur stérilité, et suivant la nature des alimens qu'ils produisent, des eaux qui en sourdent ; enfin de tout ce que la diversité de ces circonstances physiques apporte de particulier dans le genre de vie, la santé, la disposition aux maladies des peuples de chaque contrée, suivant les âges, les sexes, etc.³⁹

Nous ne pouvons donner tort à Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher à la suite de l'examen du corps de cette définition. Les notions d'air, de température et d'humidité sont mentionnées explicitement et celle de milieu se déduit assez facilement quand Virey parle des

³⁵ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., « L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, XVII^e-XVIII^e siècles », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 62 (2015), n°1, p. 48-78. p. 49.

³⁶ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., *Les révoltes du ciel*, op. cit., p. 234.

³⁷ RAJ K., SIBUM O., PESTRE D. (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs, Modernité et globalisation* (t. 2), Paris, Seuil, 2015, p. 21.

³⁸ BRAUNSTEIN J.-F., op. cit., p. 25.

³⁹ VIREY, « Climat », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. V.), Paris, Panckoucke, 1813, p. 330.

qualités des terrains. En outre, elle présente de nombreux points communs avec la définition des *circumfusa*.

CIRCUMFUSA, de *circumfundere*, verser autour, envelopper, environner. M. le professeur Hallé s'est servi de cette expression latine pour désigner la première classe de sa belle division de la matière de l'hygiène. Les sujets qu'elle renferme sont, 1°. L'atmosphère, c'est-à-dire l'air et les matières qui y sont suspendues et en état de liberté, ou dissoutes et en état de combinaison, la chaleur et la lumière solaires, la chaleur et la lumière artificielles, l'électricité, le magnétisme, les vents, les changements de température, la succession des saisons, les météores ; 2°. Les lieux et les eaux, c'est à dire les climats, les diverses expositions, la nature des sols, les changements naturels du globe par des tremblements de terre, des inondations, les changements artificiels des pays par la culture⁴⁰.

Ces deux définitions se recoupent en de nombreux points. Tout d'abord, la centralité de l'homme et sa soumission à tous les effets des objets qui l'entourent. Tout est pensé autour de l'être humain et, tant le climat que les *circumfusa*, paraissent n'être que sources de maladies et non des éléments indépendants comme on envisage aujourd'hui le climat et l'environnement. Évidemment, l'objet de cette étude est un dictionnaire de médecine et il est en quelque sorte logique que le climat y soit envisagé de cette façon.

Ensuite, une série d'éléments cités sont semblables : l'air, les eaux et les lieux, les vents, la chaleur et la froidure, la sécheresse et l'humidité, l'exposition des sols et leur fertilité. Ces éléments semblent confirmer la définition de Fressoz et Locher bien que la chaleur et l'humidité ne soient que des facteurs qui se perdent dans une multitude d'autres éléments.

Le climat ne serait donc qu'un synonyme du terme *circumfusa* ? Mais dans ce cas-là, pourquoi faire deux notices distinctes pour définir le climat d'une part et les *circumfusa* d'autre part, dans un même tome du dictionnaire ? Il faut continuer l'enquête pour bien cerner la différence entre ces deux notions. Dans un premier temps, il faut déterminer l'essence du climat. En d'autres termes, quand on parle de climat au début du XIX^e siècle, de quoi parle-t-on précisément ? Je commencerai donc par étudier le climat en le considérant comme un élément isolé. Cet isolement intellectuel du climat par rapport aux *circumfusa* est bien entendu un processus artificiel. Il me permettra néanmoins d'appréhender de manière plus didactique la relation entre ces deux éléments ainsi que d'autres facteurs tels que le rôle de l'air, de l'atmosphère et des eaux ainsi que les rapports entre les notions de climat et de nature.

⁴⁰ BARBIER, « Circumfusa », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. V), Paris, Panckoucke, 1813, p. 254.

L'essence du climat

Le premier élément constitutif du climat que j'ai identifié est la température. Ou plutôt, pour être plus précis, les degrés de chaleur ou de froidure, le terme *température* n'étant pas toujours utilisé. Nous utiliserons néanmoins les termes *chaleur/froidure* et *température* comme des synonymes par souci d'intelligibilité de notre propos.

À la première lecture de la définition du climat citée supra, la température semble n'être qu'un facteur parmi tous les autres (l'air, les eaux, les lieux, l'exposition du terrain, l'altitude, etc.). Mais Virey ajoute explicitement que « ce sont moins les différentes latitudes, que les degrés habituels de température qui forment les climats. »⁴¹. La première partie de la notice est d'ailleurs exclusivement dédiée aux effets de la température sur le corps humain⁴².

On ne retrouve pas cette notion de température uniquement dans la définition du climat. Dès que l'on écrit à propos de l'influence du climat sur un quelconque élément, on retrouve en premier lieu la mention de la température. Nous sommes dans un dictionnaire médical et il va de soi que c'est le plus souvent l'homme qui est considéré sujet aux influences du climat. Chaque aspect de la vie de l'homme est influencé par la chaleur et ou la froidure.

La température n'agit néanmoins pas seule quand on parle de climat. En effet, elle est souvent accompagnée de la notion d'humidité. Comme la chaleur ou la froidure, celle-ci semble se fondre dans la multitude des données qui compose le climat dans sa définition première. Cependant, la lecture approfondie des sources m'a permis de constater qu'elle joue en fait un rôle de premier plan.

Comme les extrêmes de chaleur ou de froid, de sécheresse et d'humidité, modifient le plus les corps des hommes, et aussi ceux des animaux et des végétaux qui s'y trouvent exposés ; comme ils établissent même les tempéramens qui se propagent et s'aggravent par la permanence des causes qui les produisent, nous devons examiner particulièrement, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, les effets qui en résultent⁴³.

La température et l'humidité influencent tout ce qu'elles entourent. La structure même de la notice *climat* repose sur cette division. Virey commence par y présenter les effets généraux de la température sur le corps humain puis détaille les effets précis des climats chauds, froids et tempérés. Il aborde ensuite la question de « l'influence des localités particulières sur le corps humain »⁴⁴ qu'il divise entre les « terrains bas et humides »⁴⁵ et les « lieux élevés et

⁴¹ VIREY, « climat », *op. cit.*, p. 331.

⁴² *Idem*, p. 331-334.

⁴³ *Idem*, p. 331.

⁴⁴ *Idem*, p. 348.

⁴⁵ *Idem*, p. 348.

secs »⁴⁶. La notion d'humidité ne saute pas aux yeux. Il semblerait plutôt que l'on touche à des questions lieu, de nature du sol et d'altitude. Cependant, dès le début du paragraphe sur les terrains bas et humides, Virey énonce que « ces deux qualités se rencontrent presque toujours ensemble, parce que l'eau s'écoule vers les profondeurs ; aussi les sites élevés sont naturellement secs »⁴⁷ et il est aisé de constater que l'essentiel du propos tourne plutôt autour des questions d'humidité que d'altitude :

Une autre qualité des terres basses est d'avoir souvent un air peu agité, dense, nébuleux, très-humide, une température douce et molle, des eaux croupissantes, bourbeuses, quoique le sol soit d'ailleurs très-fertile. Ces effets dépendent de ce que les montagnes ou élévations environnantes abritent des vents ces vallons ou ces lieux bas, de ce que la chaleur des rayons solaires s'y trouve concentrée, de ce que meilleure est la terre végétale y est entraînée par les alluvions ; enfin, de ce que les eaux, n'ayant point d'écoulement facile, s'élèvent en vapeur dans l'atmosphère⁴⁸.

Je reviendrai sur les causes de cette humidité par la suite car elles sont tout aussi intéressantes pour mon propos. Mais pour le moment, concentrons-nous sur cette alliance entre température et humidité qui semble former le cœur de la façon de penser le climat de l'époque. Pour confirmer cette hypothèse, j'ai étudié tous les passages du *Dictionnaire* où il était question de l'influence du climat sur l'homme.

C'est le cas quand on évoque les saisons qui sont considérées comme des « sortes de climats passagers qui visitent tour à tour les régions de ce globe »⁴⁹. Ces climats temporaires sont décrits selon la température et l'intensité des pluies⁵⁰. Certes, l'humidité n'est pas explicitement décrite dans le cas d'espèce mais elle le devient davantage quand on évoque les effets des saisons sur la santé de l'homme⁵¹. Les différentes saisons sont d'ailleurs toujours étudiées selon les effets de la chaleur sur le corps humain avec une très légère attention au rôle de l'humidité ou de la sécheresse⁵².

On retrouve un raisonnement analogue quand il s'agit d'expliquer la nature des causes principales d'un phénomène quelconque en médecine :

⁴⁶ *Idem*, p. 351.

⁴⁷ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 348.

⁴⁸ *Ibidem*.

⁴⁹ VIREY, « Saison », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLIX), Paris, Panckoucke, 1820, p. 399.

⁵⁰ *Idem*, p. 412-417.

⁵¹ *Idem*, p. 417-424.

⁵² VIREY, « Hiver », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXI), Paris, Panckoucke, 1817, p. 185. ; VIREY, « Printemps », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLV), Paris, Panckoucke, 1820, p. 200-207. ; VIREY, « Été », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIII), Paris, Panckoucke, 1815, p. 375. ; SAVARY, « Automne », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 463. ; Je précise que pour la facilité du propos, le plus souvent, le terme humidité englobe aussi la notion de sécheresse. Pour être plus précis encore, je devrais parler de taux d'humidité. Cela alourdirait cependant le discours.

Comme notre corps s'accoutume à la disposition générale du climat, et qu'il subit dans ses fonctions une modification analogue à la chaleur, à la froidure, à la sécheresse, à l'humidité des localités où il vit habituellement, il est nécessaire d'étudier spécialement les effets qui en résultent afin de connaître en quoi ils concourent à la santé ou aux maladies de chaque individu⁵³.

Ce sont les mêmes types de propos qui sont tenus relativement aux fondements des maladies :

Les causes extérieures ou procatactiques des maladies dépendent principalement de l'air ou de ses variations, de chaleur, de sécheresse, de froid et d'humidité, suivant les saisons, les localités et les climats⁵⁴.

Le climat imprime donc des effets sur l'homme par la chaleur et la froidure et par l'humidité. On retrouve ces propos dans d'autres notices de maladies dont les causes peuvent être climatiques. À titre d'exemple, « les pays, les contrées, les climats où le rhumatisme se manifeste le plus fréquemment, sont ceux où l'air est souvent froid et humide »⁵⁵. Mais il en va de même pour des maladies plus graves telles que la folie :

Les climats chauds ne sont pas ceux qui produisent les plus de fous, mais bien les climats tempérés, sujets à de grandes variations atmosphériques, et surtout ceux qui sont sujet d'une température alternativement froide et humide ou, humide et chaude⁵⁶.

Ce ne sont pas uniquement les maladies qui sont influencées par le climat mais aussi des aspects plus profonds de l'homme : son corps, son tempérament, sa culture, son régime alimentaire, etc. Le corps et l'esprit sont aussi soumis à la chaleur et l'humidité car « une grande chaleur habituelle abat le corps et l'esprit, rend somnolent, énérvé, d'autant plus que cette chaleur est presque toujours humide »⁵⁷. La mobilité peut aussi servir d'exemple « puisque la sécheresse et ce qui la produit, la chaleur, diminue l'humidité de la fibre [musculaire], elle concourt donc à la rendre plus vibratile, plus tendue, ou moins relâchée, moins détrempée [...]. Ainsi les méridionaux des terrains secs et élevés sont éminemment mobiles et excitables »⁵⁸.

Il ne faut cependant pas perdre de vue que la température est toujours l'élément dominant et que l'humidité n'arrive qu'en second lieu. On le voit par exemple avec *l'imagination* dont la notice ne mentionne que des sous-titres sur les effets des climats chauds et des climats

⁵³ VIREY, « Coutume », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. VII), Paris, Panckoucke, 1813, p. 233.

⁵⁴ VIREY, « Fondement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVI), Paris, Panckoucke, 1816, p. 307.

⁵⁵ VILLENEUVE, « Rhumatisme », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVIII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 437.

⁵⁶ ESQUIROL, « Folie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVI), Paris, Panckoucke, 1816, p. 164.

⁵⁷ VIREY, « Esprit », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIII), Paris, Panckoucke, 1815, p. 307-308.

⁵⁸ VIREY, « Mobilité », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIII), Paris, Panckoucke, 1819, p. 517.

froids⁵⁹. De la même manière, quand on parle de nourriture, c'est seulement « la température qui règle la nature des aliments »⁶⁰.

Il est difficile de savoir pourquoi l'humidité arrive toujours en seconde position mais je peux néanmoins avancer deux hypothèses. La première est que cette notion est relativement neuve dans le discours médical sur le climat. Si l'on compare l'article « Climat » de l'*Encyclopédie méthodique* paru trente ans plus tôt, avec l'article climat du *Dictionnaire* écrite par Virey, on constate que l'humidité est totalement absente de la *méthodique*⁶¹.

La deuxième est que l'humidité semble être un élément beaucoup moins changeant et mobile que la température dans l'atmosphère. En effet, les causes de l'humidité dépendent davantage du milieu, du sol, que la température. La présence d'un plan d'eau est en fait un facteur déterminant⁶² alors que la température dépend de beaucoup plus de facteurs et la rendent plus changeante⁶³. La cause des maladies dues au climat résulte essentiellement de son changement. La température étant beaucoup plus variable que l'humidité, il me paraît logique que cette dernière n'arrive qu'en seconde position dans le discours médical. Je reviendrai sur ces considérations dans la partie consacrée aux causes de la température et de l'humidité.

Comme nous le voyons jusqu'à présent, le climat au début du XIX^e siècle est envisagé comme un mélange de température et d'humidité mais la chaleur et la froidure sont prioritaires et priment de loin sur l'humidité et la sécheresse qui ne viennent qu'au second plan.

Ces deux éléments ne sont néanmoins pas passifs l'un vis-à-vis de l'autre mais entretiennent une relation dynamique. Plus l'air est humide et mieux il véhicule la chaleur ou la froidure⁶⁴. En outre, plus l'air est froid, plus il est sec et inversement⁶⁵. La température et l'humidité s'influencent donc mutuellement.

⁵⁹ JOURDAN, « Imagination », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 15-85.

⁶⁰ VIREY, « Nourriture », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXVI), Paris, Panckoucke, 1819, p. 339.

⁶¹ MACQUART, « Climat », in VICQ-D'AZYR F. (éd.), *Encyclopédie méthodique, médecine*, Paris, Panckoucke, 1792, p. 878-883.

⁶² VILLENEUVE, « Humidité », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXII), Paris, Panckoucke, 1817, p. 93-102.

⁶³ HALLE et THILLAYE, « Température », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LIV), Paris, Panckoucke, 1821, p. 510-511.

⁶⁴ HALLE et NYSTEN, « Air », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. I), Paris, Panckoucke, 1812, p. 235.

⁶⁵ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 332-333.

La physique des qualités : un héritage antique

Les notions de température et d'humidité sont largement influencées par les théories des complexions héritées de la médecine néohippocratique et galénique. La médecine est encore basée sur des théories antiques qui considèrent que tout objet du monde est composé d'un mélange des quatre qualités primaires (chaud, froid, sec, humide), qui existent à l'état pur dans les quatre éléments (l'eau, la terre, le feu, l'air). À chaque élément correspond dès lors des qualités, ainsi qu'on le voit par exemple dans la détermination des humeurs (le sang, la bile jaune, la bile noire et le flegme)⁶⁶. Pour simplifier très brièvement, selon cette doctrine médicale, chaque être est équilibré entre ces quatre branches et la maladie vient d'un excès ou d'une carence dans une des branches⁶⁷.

Bien qu'elles commencent à être remises en question, ces théories sont encore bien présentes dans l'esprit des médecins au début du XIX^e siècle⁶⁸. Ce phénomène transparait tout autant dans mes sources avec de nombreuses mentions de problèmes humoraux⁶⁹. Virey expose même un tableau des correspondances très fortement inspiré des théories antiques⁷⁰.

Il précise d'ailleurs que ces correspondances sont les « bases les plus importantes de l'art médical »⁷¹.

AGES.	COMPLEXION.	CLIMATS.	SAISONS.	AFFECTIONS.
Enfance. Jeunesse. Virilité. Vieillesse.	lymphatique. sanguine. bilieuse. mélancolique.	froid. tempéré. chaud et sec. chaud humide	Hiver. Printemps. Été. Automne.	Crainte. Joie et amour. Colère. Tristesse.

Reproduction du tableau des correspondances. VIREY, « Fondement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVI), Paris, Panckoucke, 1816, p. 299.

Virey a uniquement remplacé le terme *qualité* utilisé par les anciens par le terme *climat*. Virey réutilise donc théories anciennes et les applique aux concepts de son époque. Les « anciennes » *qualités* étant le chaud, le froid, le sec et l'humide, il n'est pas étonnant que le climat soit pensé comme un alliage de température et d'humidité du point de vue de la médecine.

⁶⁶ KLIBANSKY R., PANOFKY E., SAXL F., *Saturne et la mélancolie* (traduit de l'anglais et d'autres langues par Fabienne DURAND-BOGAERT et Louis ÉVRARD), Paris, Gallimard, 1989, p. 36.

⁶⁷ *Idem*, p. 33.

⁶⁸ *Ibidem*.

⁶⁹ Pour ne citer quelques exemples : ADELON, « Humeurs », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 37-95. ; FOURNIER, « Humoral », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 102-103.

⁷⁰ KLIBANSKY R., PANOFKY E., SAXL F., *op. cit.*, p. 39.

⁷¹ VIREY, « Fondement », *op. cit.*, p. 299.

Virey à la manœuvre

Il est important de souligner que c'est principalement Virey qui est à la manœuvre dans la production des notices que nous utilisons pour définir le climat. Il m'a donc semblé capital de présenter ce personnage qui est l'auteur de la majeure partie des notices que j'ai sélectionnées pour répondre à mes questions de recherches.

Julien-Joseph Virey est anthropologue et naturaliste français né en 1775 et décédé en 1846. Il a notamment écrit une *Histoire naturelle du genre humain* en l'an IX (1800 ou 1801)⁷² et participe à la rédaction du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*⁷³ qui est en cours d'écriture en même temps que le *Dictionnaire*⁷⁴.

Il est le principal auteur de mon corpus, ce qui pourrait être perçu comme un problème dans mon analyse. La définition du climat que je propose ne serait pas admise par le plus grand nombre mais serait seulement le fruit de la réflexion de Virey. Cependant, si ce dernier est tellement mis à l'honneur, c'est essentiellement parce qu'il est le plus explicite au sujet du climat et qu'il fait le plus grand usage de l'emploi de ce terme. En fait, Virey a un réel intérêt pour le genre humain et tout ce qui l'entoure comme en témoigne son *Histoire naturelle du genre humain* ainsi que les nombreux renvois qu'il fait au *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*⁷⁵. Les questions de *race* et d'*espèce* sont au cœur de ses questionnements et le climat occupe une place prédominante dans les théories raciales du début du XIX^e siècle⁷⁶. Il n'est donc pas étonnant que ce soit à Virey qu'on ait confié la tâche de rédiger tous les articles concernant le climat.

S'il apparaît beaucoup dans cette analyse, c'est aussi en raison de sa prolixité. En effet, les notices qu'il écrit sont souvent longues et traitent de nombreux aspects des sujets traités dépassant très souvent les cadres de la médecine et s'aventurant dans le champ de la philosophie. Cette prolixité lui est d'ailleurs reprochée par ses opposants broussaisistes⁷⁷. Elle m'a cependant aidé à mieux appréhender mon sujet dans toutes ses dimensions.

Nous allons voir par ailleurs que, même si le mot *climat* n'est pas systématiquement mentionné chez d'autres auteurs du *Dictionnaire*, nous avons de fortes raisons de penser qu'il ne quitte pas l'esprit des médecins. De nombreux auteurs n'hésitent pas à renvoyer à l'article

⁷² VIREY, *Histoire naturelle du genre humain*, Paris, Dufart, 1800/1801.

⁷³ *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc.*, Paris, Deterville, 1816-1819.

⁷⁴ CORSI P., « Julien-Joseph Virey, le premier critique de Lamarck », *Histoire du concept d'espèce dans les sciences de la vie*, Paris, Fondation Singer Polignac, 1987, p. 176-187.

⁷⁵ VIREY, « Homme », in *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, 1817, p. 192, 204, 278.

⁷⁶ BRONWEN D., « Mondialisation, évolution et sciences raciale », in RAJ K., SIBUM, H.O., PESTRE D. (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, Paris, Seuil, 2015, p. 244.

⁷⁷ BRAUNSTEIN J.-F., *op. cit.*, p. 31

climat pour éviter de s'appesantir sur le sujet⁷⁸. En outre, d'autres médecins évoquent le climat de manière moins directe mais dans le même sens que Virey. Je pense donc qu'il exprime les idées de son temps et que le fait qu'il soit le principal auteur de mon corpus de source ne porte pas préjudice à cette analyse.

Je prends ici l'exemple de Hallé et Nysten qui écrivent, pour une fois, non pas à propos de l'homme mais de la végétation :

Si l'expérience journalière nous montre que la chaleur, jointe à l'humidité, sont les conditions indispensables d'une abondante végétation, nous trouvons aussi dans la variété des productions particulières aux différens climats, et pour ainsi dire à chaque exposition, des motifs suffisans pour croire que cette cause ne contribue pas seulement au développement des substances végétales⁷⁹.

Outre le fait de nous montrer que d'autres médecins pensent le climat selon un alliage de température et d'humidité, il nous ouvre la voie vers d'autres éléments qui pourraient être des caractéristiques du climat. En effet, d'autres facteurs entrent en jeu, quand il s'agit de faire pousser des plantes dans cet exemple. La notion de climat pourrait donc être élargie à un plus large panel qu'une simple combinaison de température et d'humidité ?

De l'air, des eaux et des lieux et d'autres choses encore...

Le climat s'exprime au travers de la température et de l'humidité. Mais qu'en est-il de « l'air, des eaux et des lieux »⁸⁰ qui inaugurent la notice du climat ? Sont-ils des concepts exclusivement théoriques hérités de la tradition antique ou reposent-ils sur des observations ? Peuvent-ils se traduire par d'autres moyens dans le dictionnaire des sciences médicales ?

Comment créer la chaleur et l'humidité : vers un système complexe

La chaleur et l'humidité qui constituent le climat ne se créent pas *ex-nihilo*. Il est bien établi dans l'imaginaire commun des médecins que la variation des températures est due à une multiplicité de causes locales⁸¹. Il en va de même pour l'humidité⁸².

⁷⁸ HALLE et THILLAYE, « Température », *op. cit.*, p. 507-518. ; MONFALCON, « Rechute », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 294.

⁷⁹ HALLE et THILLAYE, « Lumière », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIX), Paris, Panckoucke, 1818, p. 170-171.

⁸⁰ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 330.

⁸¹ HALLE et THILLAYE, « Température », *op. cit.*, p. 510.

⁸² VILLENEUVE, « Humidité », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXII), Paris, Panckoucke, 1817, p. 96.

De l'air

Nous avons encore peu évoqué le rôle de l'air et pourtant il est d'une grande importance car dès que l'on mentionne le climat, il n'est jamais loin. En effet, l'air est mentionné d'emblée dans la définition du climat⁸³ et est au premier rang des *circumfusa*⁸⁴. Son évocation fréquente a induit en nous l'hypothèse que les mots *air* et *climat* étaient synonymes. La définition de l'air a cependant dissipé nos doutes.

C'est ainsi qu'on nomme la masse de fluide élastique invisible par sa transparence, dans lequel nous vivons, et qui environne la terre jusqu'à une hauteur qu'on n'est pas parvenu à déterminer. Ce fluide étant nécessaire à l'entretien de la vie des animaux, et devenant source de beaucoup de maladies, suivant les variations qu'il éprouve dans ses qualités, les fluides et les émanations étrangères dont il peut se pénétrer, mérite la plus grande attention de la part du médecin⁸⁵.

Outre le fait que cette définition présente peu de similitudes avec celle du climat, nous avons constaté que l'air est toujours mentionné par ses compositions de chaleur et d'humidité. L'air est en fait un des fondements de la pensée médicale car il influence le corps humain constamment⁸⁶. Il nous semble donc que l'air fasse partie de la représentation du climat mais qu'il agisse plutôt comme un véhicule, comme il le fait pour tous les éléments qui touchent l'homme. Il n'est donc pas un élément spécifique au climat mais il est un fondement de la pensée médicale. Je considère donc que l'air est une caractéristique du climat mais il ne le définit pas. La définition de l'humidité en donne un exemple plus concret :

Nous dirons seulement que l'atmosphère peut être regardée comme un grand réservoir de l'humidité, tant par la propriété que possède l'air de s'emparer d'une grande quantité de l'eau avec laquelle il est en contact, que parce qu'une grande masse de ce liquide y est sans cesse versée par les végétaux et les animaux qui vivent à la surface de la terre⁸⁷.

De la latitude

Pour ce qui est de l'origine de la température, j'ai dans un premier temps, suivi la même logique que les différentes notices en nous replongeant dans l'étymologie du mot *climat*. Ce dernier vient du grec et signifie « l'inclinaison de l'axe du monde sur le plan de l'horizon »⁸⁸. En d'autres termes, cet angle correspond à la latitude d'un lieu⁸⁹.

⁸³ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 330.

⁸⁴ BARBIER, « Circumfusa », *op.cit.*, p. 254.

⁸⁵ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 225.

⁸⁶ REY R., « Hygiène et souci de soi », *op. cit.*, p. 32.

⁸⁷ VILLENEUVE, « Humidité », *op. cit.*, p. 96.

⁸⁸ AUJAC G., *Claude Ptolémée astronome, astrologue, géographe, Connaissance et représentation du monde habité*, Paris, Éditions du CTHS, 1993, p. 47.

⁸⁹ COUZINET M.-D., STASZAK J.-F., « À quoi sert la "théorie des climats" ?, Éléments d'une histoire du déterminisme environnemental », in *Corpus*, n°34 (1998), p. 11.

Comme nous allons le voir, cette définition de climat comme un simple angle, une latitude, a été remise en question dès le XV^e siècle concomitamment aux grands voyages des Européens. Avant cela, la pensée géographique était fondée sur le traité de Ptolémée, la *Géographie*, oubliée pendant le Moyen-Age. Elle a été redécouverte à la fin du XV^e siècle. Ce traité a notamment popularisé le concept de climat qui était défini par un espace entre deux parallèles⁹⁰. En toute logique, une même latitude devait produire un même climat. Cependant, les voyages des Portugais et des Espagnols et la découverte de nouvelles contrées, du point de vue européen, ont remis ce postulat en question. En effet, à latitude égale, on ne trouve pas les mêmes climats d'un continent à l'autre⁹¹.

Au XIX^e siècle le climat ne désigne donc déjà plus exclusivement une latitude. D'ailleurs, la notice *climat* du dictionnaire donne d'autres traductions qui ouvrent à de plus larges interprétations du mot : région, degré, division⁹².

La notion de latitude ne disparaît pourtant pas totalement de la représentation du climat au XIX^e siècle. Elle reste une explication importante de la température des différents climats et de la division de la terre en trois « grands climats »⁹³ : le climat polaire, tropical et intermédiaire. L'importance de cette division de la terre en grands climats se traduit dans la notice *zone* qui désigne les « cinq divisions géographiques du globe terrestre, en forme de bandes circulaires ou ceintures parallèles entre elles »⁹⁴. La Terre est donc divisée en cinq zones qui correspondent chacune à un des grands climats susmentionnés. Il y a deux zones polaires, deux zones tempérées et une zone tropicale⁹⁵. Cette division remonte aux géographes antiques qui divisaient la terre selon des critères astrologiques⁹⁶.

Quand il s'agit d'évoquer les causes de la chaleur ou la froidure de l'air, la latitude est le premier élément mentionné. En effet, on considère alors que la chaleur de l'air vient des rayons du soleil mais que ces derniers ne réchauffent pas l'air directement mais la surface de la terre qui communique alors la chaleur à l'air. Les régions qui reçoivent mieux les rayons du soleil, à savoir celles qui sont le plus perpendiculaires aux rayons du soleil, sont donc les plus chaudes. Il est alors normal que les tropiques soient bien plus chauds que les régions polaires⁹⁷. Il est à noter que la notion de *zone* a aussi été théorisée et popularisée avec la

⁹⁰ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., *Les révoltes du ciel*, op. cit., p. 18-19.

⁹¹ LOCHER F. « Changement climatique, agir humain et colonisation », in RAJ K., SIBUM, H.O., PESTRE D. (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, Paril, Seuil, 2015, p. 438.

⁹² VIREY, « Climat », op. cit., p. 330.

⁹³ *Idem*, p. 331-332.

⁹⁴ VIREY, « Zone », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LVIII), Paris, Panckoucke, 1822, p. 457.

⁹⁵ *Idem*, p. 459.

⁹⁶ AUJAC G., op. cit., p. 48-50.

⁹⁷ HALLE et NYSTEN, « Air », op. cit., p. 229

Géographie de Ptolémée. De la même façon que la définition du climat par la latitude, le concept de *zone* a été remis en question en même temps que les grandes expéditions européennes⁹⁸ tout en persistant dans l’imaginaire des médecins jusqu’au début du XIX^e siècle.

Cependant, à chaque fois que l’on mentionne ces grands climats ou ces zones, l’auteur de la notice se doit de préciser que la latitude ne détermine pas le climat et que ce dernier est influencé par d’autres facteurs. Ainsi, dans la notice *climat*, Virey mentionne rapidement que « Ce sont moins les différentes latitudes, que les degrés habituels de température qui forment les climats. »⁹⁹. Il ajoute dans la notice *zone* :

Ce n’est ni le voisinage du pôle ni celui de l’équateur qui déterminent toujours avec exactitude la chaleur ou le froid des zones tempérées, quoique la latitude en offre les causes générales dans le plus ou moins d’obliquité des rayons solaires¹⁰⁰.

Hallé et Nysten, quand ils écrivent à propos des causes de la chaleur de l’air, mentionnent « plusieurs circonstances connues, étrangères aux divisions astronomiques, [qui] font varier la température de l’atmosphère »¹⁰¹.

La notion de latitude déterminant le climat est donc encore bien ancrée dans les représentations que l’on peut avoir du climat au début du XIX^e siècle. Les différentes mentions et explications dans plusieurs notices montrent que cet élément ne peut être contourné. Néanmoins, elle perd son caractère fondamental pour être reléguée au même rang que d’autres facteurs que nous allons développer plus loin.

La latitude comme facteur exclusif de la création des différentes températures a donc largement été remise en question. Néanmoins on voit qu’elle reste un facteur d’explication non négligeable et que l’attachement à la notion de *climat* antique est toujours présente dans les esprits.

Des lieux et des eaux

L’altitude et la proximité de la mer sont des facteurs d’importance, tant pour déterminer la chaleur que l’humidité. Naturellement, plus on s’élève au-dessus du niveau de la mer, plus la température décroît¹⁰². À latitude égale, il fera donc toujours plus froid en montagne¹⁰³. Pour ce qui est de la sécheresse, seul Virey se prononce sur la corrélation entre altitude et

⁹⁸ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., *Les révoltes du ciel*, *op. cit.*, p. 18-19.

⁹⁹ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 331.

¹⁰⁰ VIREY, « Zone », *op. cit.*, p. 459.

¹⁰¹ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 231-232.

¹⁰² HALLE et THILLAYE, « Température », *op. cit.*, p. 512.

¹⁰³ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 231-232. ; VIREY, « Froid », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVII), Paris, Panckoucke, 1816, p. 46. ; VIREY, « Saison », *op. cit.*, p. 409.

sécheresse dans la notice sur le climat. Néanmoins, la notice *humidité* renvoie à la notice *climat* pour de plus amples explications sur les causes de l'humidité¹⁰⁴. Il est donc probable que Villeneuve ne soit pas en désaccord avec Virey.

Une autre explication communément admise pour les causes de la chaleur est l'inclinaison du terrain. Un terrain incliné vers le sud reçoit les rayons du soleil obliquement et est, par conséquent, plus chaud¹⁰⁵. Il ne faut néanmoins pas considérer cet élément comme un facteur local qui n'influencerait que les flans d'une colline. On observe que la température de la Savoie est plus froide que celle du Piémont juste sur la base de l'inclinaison du terrain¹⁰⁶.

La nature du sol en tant que matière est également un vecteur de chaleur, la pierre se réchauffant plus vite que la terre. Ici aussi, l'échelle n'est pas que locale. On explique ainsi la différence de température entre l'Afrique du Sud et la Terre de feu par la nature du sol¹⁰⁷.

Enfin, la proximité de la mer et des eaux est vue comme un facteur de refroidissement de l'air¹⁰⁸. Encore une fois, cet élément n'est pas considéré uniquement comme un phénomène local : c'est la fraîcheur de l'intégralité du continent nord-américain et de l'hémisphère sud de la planète qui sont expliqués par la plus grande présence d'eau¹⁰⁹.

Du vent et des forêts

Toutes les causes que nous venons de mentionner sont relatives aux terrains et agissent directement sur la température et l'humidité mais ces deux dernières n'influencent pas ces différents facteurs en retour. Mais il existe aussi certains éléments qui influencent la température et qui sont influencés par celle-ci. Ils sont particulièrement intéressants à étudier car ils provoquent une interaction avec le climat.

Le vent est un élément qui nous intéresse particulièrement car il peut être influencé par la température et l'humidité autant qu'il modifie ces deux variables. En effet, on considère que les vents sont causés par « les changemens de température, l'évaporation et la condensation alternatives de l'eau, les inégalités dont est parsemée la surface des îles et des continents, la direction des côtes, leur élévation, et surtout les anfractuosités qu'elle présente »¹¹⁰. Les vents sont donc bien causés par la chaleur ou la froidure et l'humidité mais en contrepartie ils « font

¹⁰⁴ VILLENEUVE, « Humidité », *op. cit.*, p. 102.

¹⁰⁵ HALLE et THILLAYE, « Température », *op. cit.*, p. 512-513. ; VIREY, « Froid », *op. cit.*, p. 46-47. ; VIREY, « Saison », *op. cit.*, p. 409-412.

¹⁰⁶ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 233.

¹⁰⁷ *Idem*, p. 234.

¹⁰⁸ KERAUDREN, « Hydrographie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 275.

¹⁰⁹ VIREY, « climat », *op. cit.*, p. 332-333.

¹¹⁰ HALLE et THILLAYE, « Vent », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LVII), Paris, Panckoucke, 1821, p. 151.

varier souvent d'une manière remarquable la température atmosphérique »¹¹¹ et « distribue[nt] l'humidité aux diverses parties du globe »¹¹². On se rend compte avec l'étude du vent que le climat est loin d'être vu comme une donnée fixe mais est pensé comme un système complexe de relations entre différents éléments qui interagissent entre eux.

Le vent n'est pas le seul à entretenir cette dynamique. Un autre élément tout aussi capital, et auquel nous devrions faire plus attention aujourd'hui, intervient dans cet échange avec le climat en étant à la fois un acteur et un produit du climat : la forêt. Les médecins conçoivent à l'époque que la forêt, et la végétation de manière générale, est le produit des climats¹¹³. Mais ils conçoivent également qu'elle joue un rôle actif dans la régulation de la température et de l'humidité. Après l'eau qui explique la fraîcheur du continent nord-américain par rapport à l'Europe, c'est la présence d'immenses domaines forestiers qui est avancée pour justifier la diminution de la chaleur et l'augmentation de l'humidité¹¹⁴. Cette théorie est déjà présente dès le XVII^e¹¹⁵ siècle et est encore bien ancrée dans les esprits de l'époque que j'étudie. Elle évolue néanmoins vers une fonction régulatrice de la température plutôt qu'un acteur du refroidissement uniquement. En effet, on conçoit aussi que les forêts adoucissent « la rude température de l'hiver »¹¹⁶. À tout cela s'ajoute le fait que les forêts coupent les vents et protègent donc les hommes de changements de température trop brusques¹¹⁷.

Forêts et vents s'influencent donc mutuellement tout en influant la chaleur et l'humidité qui réagissent alors en retour. À ces interactions, il convient d'ajouter les effets des différents milieux (latitude, altitude, inclinaison et nature du sol).

- *Brève réflexion sur la notion de lieu*

La notion de *lieu* est un élément très important aussi mais elle est particulièrement complexe à définir. Étant donné qu'il n'y a pas d'entrée *lieu* dans le *Dictionnaire* j'ai tenté de définir cette notion grâce à la notice « Milieu ». Un milieu est « tout corps solide, liquide ou fluide élastique, dans l'intérieur duquel d'autres substances peuvent pénétrer et se mouvoir avec plus ou moins de liberté »¹¹⁸. L'air et l'eau sont donc des milieux. Les climats sont comme portés par l'air et l'on peut donc conclure qu'ils sont des milieux. Cependant, ce raisonnement ne rend pas justice aux très nombreuses causes qui influent la température et

¹¹¹ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, 1812, p. 233.

¹¹² HALLE et THILLAYE, « Vent », *op. cit.*, p. 155.

¹¹³ HALLE et THILLAYE, « Lumière », *op. cit.*, p. 170-171.

¹¹⁴ VIREY, « climat », *op. cit.*, p. 358-359.

¹¹⁵ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., *Les révoltes du ciel*, *op. cit.*, p. 15.

¹¹⁶ TOLLARD, « Arbre », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 269.

¹¹⁷ *Idem*, p. 267.

¹¹⁸ HALLE et THILLAYE, « Milieu », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIII), Paris, Panckoucke, 1819, p. 400.

l'humidité que je viens de citer. En outre, rien ne me permet d'établir un lien entre les notions de *lieu* et de *milieu*. J'ai donc tenté de définir la notion de lieu en regardant ce que chaque auteur pouvait en dire. Cette recherche aurait cependant nécessité un second mémoire pour définir correctement ce qu'est un lieu tant les emplois de ce terme sont variés. Il y a néanmoins un point commun à tous les usages du lieu que font les médecins dans leur raisonnement. Chaque fois, sa taille dépend de l'objet qui est étudié. Si c'est le médecin qui s'intéresse à l'hygiène privée, le *lieu* ne sera qu'une maison¹¹⁹. Si en revanche il s'agit d'étudier un type de terrain particulier, le lieu sera plus grand et plus vaste¹²⁰. La notion de lieu est donc toujours déterminée en fonction de l'objet qui est étudié et du point de vue du médecin.

Proposition d'une nouvelle définition du climat

Le climat est donc bien l'influence de l'air, des eaux et des lieux. Mais si l'on dépasse cette énonciation théorique et que l'on étudie les textes en profondeur, on se rend compte que c'est davantage la température alliée à l'humidité qui définit l'essence du climat.

Au vu de ce que nous venons d'avancer, il est clair que l'idée du climat se situe dans la continuité de ce que Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher ont énoncée. Le terme *climat* désigne « un lieu, où humidité, température et constitution de l'air jouent un rôle essentiel »¹²¹. Sans remettre cette définition en question, j'aimerais la préciser au vu de ce que nous a appris le *Dictionnaire médical*. Selon moi, le terme *climat* désigne un alliage de température et d'humidité, éprouvé au travers de l'air, qui résulte d'un ensemble complexe de relations mutuelles entre des éléments physiques (latitude, altitude, vents, densité de la végétation, etc.) qui interagissent entre eux dans un lieu de taille variable déterminé selon le besoin d'étude du médecin.

Il convient maintenant d'évaluer si cette définition est compatible avec celle des *circumfusa* et analyser comment les deux interagissent.

¹¹⁹ VIREY, « Fille », in *Dictionnaire des sciences médicales*, (t. XV), Paris, Panckoucke, 1816, p. 507-508.

¹²⁰ FOURNIER et BEGIN, « Marais », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXX), Paris, Panckoucke, 1818, p. 516.

¹²¹ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., « L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, XVIIe-XVIIIe siècles », *op. cit.*, p. 48-78. p. 49.

Chapitre 2 : Climat, environnement et nature

Maintenant que j'ai proposé une définition du climat comme un élément isolé, je peux revenir sur ses interactions avec les *circumfusa*. Existe-t-il une réelle différence entre les climats et les *circumfusa* ? Si oui, de quel ordre est-elle ?

Définitions des *circumfusa*

Que sont les *circumfusa* ? Le terme a été popularisé par Hallé en divisant les matières de l'hygiène en trois catégories¹²² : les *circumfusa* (« les choses environnantes »¹²³), les *ingesta* (« choses introduites au-dedans de nous par les voies alimentaires »¹²⁴) et les *percepta* (« les impressions reçues par nos sens et tout ce qui en a la conséquence »¹²⁵). Il y ajoute trois autres classes dans le *Dictionnaire des sciences médicales* que j'ai étudié : les *applicata* (« choses adaptées et appliquées à la surface des corps »¹²⁶), les *excernenda* (« choses portées hors de nous par nos organes excrétoires »¹²⁷) et les *gesta* (« les exercices ou les actions exercées par des mouvements volontaires »¹²⁸). Les six catégories susmentionnées sont toutes relativement nouvelles pour l'époque. En effet, elles succèdent aux anciennes classifications de « choses non naturelles » qui constituaient l'hygiène : l'air, les aliments, les boissons, le sommeil, la veille, les excréments et les passions¹²⁹. Les nouvelles catégories de l'hygiène sont un indicateur de l'évolution de la pensée de l'époque. On ne pense plus l'hygiène comme un simple souci personnel mais comme un ensemble complexe d'éléments qui interagissent entre eux¹³⁰.

Il convient de préciser qu'à l'époque l'hygiène au sens large du terme se divise en deux branches : l'hygiène privée et l'hygiène publique. Cette division est relativement neuve pour l'époque également. Apparaît dans le discours médical une notion politique qui amène la

¹²² FRESSOZ J.-B., « Circonvenir les *circumfusa*, La chimie, l'hygiénisme et la libération des « choses environnantes » : France, 1750-1850 », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 4 (2009), n° 56-4, p. 41.

¹²³ HALLE et THYLLAYE, « Matière », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXI.), Paris, Panckoucke, 1820, p. 145.

¹²⁴ *Ibidem*.

¹²⁵ *Ibidem*.

¹²⁶ *Ibidem*.

¹²⁷ *Ibidem*.

¹²⁸ *Ibidem*.

¹²⁹ REY R., *op. cit.*, p. 32-33.

¹³⁰ *Idem*, p. 32.

société à réfléchir à sa santé collective. Le corps prend une dimension publique et doit être le plus sain possible pour le bien de la collectivité¹³¹.

Parmi les six nouvelles catégories de l'hygiène pour l'époque, les *circumfusa* sont au premier rang et sont considérées comme celles ayant une influence primordiale sur l'hygiène¹³². Elles sont un élément incontournable pour étudier la santé de l'homme car elles influencent directement son corps depuis l'extérieur. Elles sont en outre un objet capital tant pour la médecine que pour la bonne gouvernance d'un pays. En effet, un pays avec une population en bonne santé est un pays avec une grande population et donc un État puissant¹³³.

Pour bien comprendre ce que sont les *circumfusa*, je dois revenir sur la définition qui est proposée dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Il s'agit ici de l'article complet et non d'un seul extrait comme dans le premier chapitre.

M. le professeur Hallé s'est servi de cette expression latine pour désigner la première classe de sa belle division de la matière de l'hygiène. Les sujets qu'elle renferme sont, 1°. L'atmosphère, c'est-à-dire l'air et les matières qui y sont suspendues et en état de liberté, ou dissoutes et en état de combinaison, la chaleur et la lumière solaire, la chaleur et la lumière artificielle, l'électricité, le magnétisme, les vents, les changemens de température, la succession des saisons, les météores ; 2°. les lieux et les eaux, c'est à dire les climats, les diverses expositions, la nature des sols, les changemens naturels du globe par des tremblemens de terre, des inondations, les changemens artificiels des pays par la culture.

On voit bien comment l'étude des *circumfusa* est importante. L'homme soumis à l'influence de tout ce qui l'entoure, de l'air qu'il respire, des saisons qui se succèdent, du sol sur lequel il repose, de la latitude qu'il habite, recevant de ces circonstances actives des impressions profondes qui changent l'état de ses fluides et de ses solides, qui lui donnent une prédisposition particulière : l'homme agissant lui-même sur ces causes extérieures, modifiant leur nature, le caractère de leur activité, puis éprouvant bientôt l'action du nouvel ordre des choses qu'il vient de créer, présentant, comme signe de sujétion, une autre complexion organique, une prédisposition différente de celles qu'il avait. Voilà un texte fécond en conséquences, et digne sans doute, de méditations de philosophe¹³⁴.

Cette définition est particulièrement riche en informations. Tout d'abord, à l'instar de ce que j'ai déjà abordé dans le premier chapitre, l'influence antique « des airs, des eaux et des lieux » est particulièrement présente¹³⁵.

Sa place de première importance sur la santé de l'homme est un fait indéniable mais également la conscience que l'homme l'influence. Je reviendrai sur ce point particulier dans

¹³¹ GRMEK M. D., SOURNIA J.-C., « Les maladies dominantes » in GRMEK M. D. (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident, Du romantisme à la science moderne* (t.3), Paris, Seuil, 1998, 276-277.

¹³² HALLE et THYLLAYE, « Matière », *op. cit.*, p. 147. ; BARBIER, *op. cit.*, p. 254.

¹³³ FRESSOZ J.-B., « Circonvenir les *circumfusa* », *op. cit.*, p. 44.

¹³⁴ BARBIER, « *Circumfusa* », *op. cit.*, p. 254.

¹³⁵ REY R., « Hygiène et souci de soi », *op. cit.*, p. 33.

la deuxième partie de ce mémoire qui sera consacrée aux relations entre l'homme et le climat. Dans le cas présent, ce qui me préoccupe, c'est qu'on y retrouve également les attributs du climat. L'air y occupe, sans surprise, une place de première importance mais aussi la chaleur et les changements de température, différents éléments relatifs aux lieux et au terrain habité ainsi qu'à l'humidité. Plus étonnant encore : les climats figurent parmi les éléments mentionnés. La définition que j'ai élaborée précédemment serait-elle erronée ? La température, l'humidité et tout ce qui les influence ne seraient que des *circumfusa* parmi d'autres ?

Quand on parle de l'influence des *circumfusa* sur la soif, on en parle exclusivement en termes de sécheresse et de chaleur tout en mentionnant que « les vents régnans, surtout ceux du Midi qui sont à la fois secs et chauds, redoublent la soif »¹³⁶. De la même manière, quand on parle de l'éducation des filles et de l'importance des *circumfusa* sur leur santé, c'est aussi la température et l'humidité du lieu dans lequel elles habitent qui est invoqué pour qu'elles aient une bonne santé¹³⁷.

Quand on parle de rechute d'une maladie, c'est la qualité l'air qui est mentionnée en premier lieu mais on remarque rapidement que cette qualité s'exprime au travers de la température et de l'humidité¹³⁸.

Circumfusa. Les qualités de l'air ont une influence manifeste sur la marche et l'issue des maladies : [...] C'est le froid humide qui est la cause de la plupart des rechutes et récidives des catarrhes pulmonaires, c'est lui qui nourrit ces maladies, qui les fait dégénérer. Une grande irritation nerveuse et l'effet de la vicissitude du chaud au froid et au froid humide ; elle supprime la transpiration, elle chasse les humeurs de la circonférence vers le centre¹³⁹.

Comment distinguer climat et *circumfusa* quand la température et l'humidité se confondent comme critères principaux ?

Pour répondre à ces questions, j'ai utilisé une méthode inverse de celle utilisée pour définir le climat. Pour définir le climat, il s'agissait d'identifier *ce qui ne pouvait pas ne pas être dit*. Dans le cas présent il s'agit de prendre les différentes mentions de la chaleur, du froid, de l'humidité et de la sécheresse et d'analyser comment elles sont mobilisées dans le cadre d'une explication médicale.

¹³⁶ RULLIER, « Soif », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LI.), Paris, Panckoucke, 1821, p. 453.

¹³⁷ VIREY, « Fille », *op. cit.*, p. 507.

¹³⁸ MONFALCON, « Rechute », *op. cit.*, p. 294-295.

¹³⁹ *Ibidem*.

Différences entre climat et *circumfusa* : une question d'échelle et d'ordre de grandeur

Villeneuve m'a mis sur la voie de la réponse à cette question dans la définition qu'il donne des *circumfusa* quand il parle des rhumatismes.

Circumfusa. Dans cette première classe de choses dites non naturelles, qui comprend, comme on sait, l'air et tout ce qui peut modifier ou altérer ce fluide, que se rencontrent les causes les plus fréquentes du rhumatisme. Dans cette classe se trouve naturellement compris tout ce qui a rapport aux climats et aux saisons.

En général le rhumatisme est produit par une transition trop brusque d'un lieu où l'air est chaud et sec, dans un autre où il est froid et humide. En général aussi une température modérée, mais qui varie brusquement, et plus souvent la cause de cette maladie, qu'un froid très-vif long temps soutenu¹⁴⁰.

Il est important de noter que Villeneuve est un des rares médecins qui utilise l'expression de « choses non naturelles » pour désigner les *circumfusa*. Je reviendrai sur ce point dans le chapitre consacré aux liens entre la nature et le climat.

Ce qui nous importe surtout ici c'est que Villeneuve range les climats parmi les *circumfusa* comme un élément parmi tant d'autres et semble faire de l'air et de ses altérations l'essentiel des *circumfusa*. Néanmoins, l'essentiel de son propos tourne autour de la température et de l'humidité. La différence entre les *circumfusa* et le climat ne tient donc pas à ce qu'elles désignent mais, selon nous, à la façon dont elles sont mobilisées pour expliquer un phénomène d'influence sur l'homme.

La température et l'humidité sont systématiquement invoquées pour parler des effets sur la santé de l'homme. Néanmoins, les termes *climat* et les *circumfusa* ne sont pas systématiquement utilisés. Par exemple, dans la notice sur les marais, Fournier et Béguin disent qu'« il nous semble convenable d'examiner comment agissent le froid, la chaleur et l'humidité qui viennent toujours compliquer, d'une manière plus ou moins manifeste, les résultats qu'on observe dans les contrées marécageuses »¹⁴¹ mais ils mentionnent peu le climat et les *circumfusa*. On retrouve ce phénomène particulièrement en ce qui concerne la météorologie qui est :

cette partie de la physique qui s'occupe de toutes les modifications que peut éprouver l'atmosphère dans son poids, sa température, sa sécheresse, son humidité, son état

¹⁴⁰ VILLENEUVE, « Rhumatisme », in *op. cit.*, p. 436.

¹⁴¹ FOURNIER et BEGIN, « Marais », *op. cit.*, p. 527.

électrique, et dans ses mouvemens, soit que l'on considère dans ceux-ci leur intensité, leur direction, ou leur durée¹⁴².

Ici encore, il s'agit d'étudier les changements de température et d'humidité au travers de l'air mais nulle mention de *climat* ou de *circumfusa*. Ce n'est pas un cas isolé, quand on parle de météorologie dans d'autres circonstances, les éléments constitutifs du climat sont mentionnés mais pas ce dernier. L'exemple de la canicule est assez parlant :

Pour la notice *astrologie* : Ainsi la canicule, le lever d'Arcturus, Orion, Procyon, le coucher des Pléiades, étaient accompagnés, selon Hippocrate, Aristote et d'autres philosophes grecs, de mouvemens remarquables dans l'atmosphère comme de chaleur, de froidure, d'humidité, etc.¹⁴³

Pour la notice *canicule* : Il ne faut pas croire que ce grand homme [Hippocrate] soit tombé dans les erreurs de l'astrologie ; mais il désignait, par le lever de ces astres, les diverses époques de l'année et les modifications de chaleur, de froid, de sécheresse, d'humidité, qui en résultent¹⁴⁴.

Dans un premier temps, l'hypothèse d'avoir fait fausse route depuis le début n'a pas été exclue. Après un examen plus approfondi, je me suis rendu compte que je touchais à l'essence même de toutes les notions que j'aborde depuis le début de ce travail : leur relativité. J'ai déjà effleuré cette notion de relativité en abordant la question du *lieu*.

Bien plus que de simplement définir le climat ou les *circumfusa*, la chaleur et l'humidité sont deux instruments qui permettent de penser le monde à différentes échelles et de lier les phénomènes très grands aux très petits. Ces deux notions servent au processus intellectuel de *scaling* de l'époque. Le *scaling*¹⁴⁵ est ce que l'historienne des sciences Deborah Coen définit comme « le travail de médiation entre différents systèmes de mesure, formels ou informels, créés pour être appliqués à différentes parties du monde phénoménal pour arriver à un standard commun de proportionnalité »¹⁴⁶. En d'autres termes, le processus de *scaling* permet d'imaginer et comprendre le monde que nous ne connaissons pas à partir du monde que nous connaissons. Il existe de multiples outils qui permettent de pratiquer au *scaling* : ce peuvent être des outils scientifiques de mesure comme utilisent les cartographes par exemple ou alors des objets du quotidien comme les trains ou la presse. Ces outils ne sont pas non plus nécessairement matériels, ils peuvent aussi être sensibles comme notre toucher, notre vue,

¹⁴² HALLE et THILLAYE, « Météorologie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIII), Paris, Panckoucke, 1819, p. 127.

¹⁴³ VIREY, « Astrologie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 417.

¹⁴⁴ VIREY, « Canicule », in *Dictionnaire des sciences médicales*, (t. III), Paris, Panckoucke, 1813, p. 4.

¹⁴⁵ Dans un premier temps, j'ai tenté de traduire le terme *scaling* par celui de *commensuration* en français. Néanmoins Ce dernier n'était pas adéquat et je voulais rester fidèle à la maxime « traduire, c'est trahir ». J'ai préféré garder le terme *scaling* en l'espèce.

¹⁴⁶ Traduction personnelle ; COEN D., « Big Is a Thing of the Past: Climate Change and Methodology in the History of Ideas », in *Journal of the History of Ideas*, vol. 77 (2016), n° 2, p. 312.

notre odorat. Tout être humain utilise quotidiennement le procédé de *scaling* qui résulte d'un triple processus : cognitif car on réfléchit et on pense nos échelles et références ; esthétique car ces réflexions sont souvent accompagnées de nouveaux changements et de nouvelles façons de voir le monde ; sociologique car on ne peut faire du *scaling* sans être influencé par notre société et notre culture¹⁴⁷. La notion de *scaling* implique donc qu'un changement d'échelles peut avoir lieu à n'importe quel moment et de façon totalement imprévisible¹⁴⁸. De nouvelles formes de savoir en sciences naturelles ont souvent engendré des changements d'échelle dans l'imaginaire commun¹⁴⁹. C'est ce que l'on observe notamment avec le changement des matières de l'hygiène. On est passé de catégories très précises (l'air, les aliments, les boissons, le sommeil, la veille, les excréments et les passions) à des catégories beaucoup plus larges (*circumfusa, applicata, ingesta, excernenda, percepta* et *gesta*) pour décrire tout ce qui influence l'homme en dehors de sa volonté. Ces différentes partitions de l'hygiène sont loin d'être incompatibles mais on voit néanmoins une évolution vers une autre façon d'aborder le monde de façon plus englobante¹⁵⁰.

Deborah Coen affirme que le XIX^e siècle est un champ d'étude particulièrement propice pour étudier les différents processus de *scaling*¹⁵¹. Je ne peux que lui donner raison et m'attarder sur les deux éléments qui constituent l'essence du climat : la température et l'humidité.

Ces deux critères ont la particularité de servir d'explication à un bon nombre de phénomènes quelle que soit leur taille dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. L'air remplit également cette fonction mais, comme nous l'avons dit précédemment, il influence le corps à tous les niveaux et est partout¹⁵². Je me concentrerai donc ici davantage sur la température et l'humidité car il s'agit d'éléments plus précis par rapport à mon centre d'intérêt. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'air est toujours présent à un moment ou un autre dans les sources.

En ce qui concerne la température et l'humidité, j'ai déterminé trois niveaux qui permettent aux médecins de les utiliser pour justifier ou expliquer un phénomène. Ces trois niveaux dépendent exclusivement de l'objet qui est étudié dans le discours médical. En d'autres termes, ils dépendent du regard du médecin et du but de sa dissertation. Ces trois niveaux sont : la détermination des maladies de manière générale que je qualifie d'échelon sanitaire ou

¹⁴⁷ *Idem*, p. 313-314.

¹⁴⁸ *Idem*, p. 321.

¹⁴⁹ *Ibidem*.

¹⁵⁰ REY R., « Hygiène et souci de soi », *op. cit.*, p. 33.

¹⁵¹ COEN D., « Big Is a Thing of the Past », *op. cit.*, p. 314.

¹⁵² REY R., « Hygiène et souci de soi », *op. cit.*, p. 33.

hygiénique ; les influences passagères telles que les saisons et la météorologie que je qualifie d'échelon temporaire ; et enfin les influences durables dues aux endroits d'habitation et aux climats que je qualifie d'échelon permanent. Comme la source étudiée est un dictionnaire médical, il est normal que ces trois niveaux d'échelle concernent systématiquement la santé de l'homme.

Il va de soi que cette division est purement intellectuelle et qu'elle ne sert qu'à rendre mon propos intelligible et démontrer comment la température et l'humidité sont utilisées à différents niveaux d'échelle. Dans les sources, les trois niveaux se mêlent et se confondent dans les discours médical :

Les causes extérieures ou procatartiques des maladies dépendent principalement de l'air ou de ses variations, de chaleur, de sécheresse, de froid et d'humidité, suivant les saisons, les localités et les climats, ensuite de la nature et de la quantité des aliments solides et liquides, enfin de tout ce qui nous environne et agit sur nous, accroît, diminue, intervertit nos excrétions, nos sécrétions, change l'ordre naturel de nos fonctions, comme des excès ou défaut du sommeil, de la veille, des mouvements, des appétits, etc. Or, nous ne pouvons pas toujours garantir de ses causes morbifiques¹⁵³.

Les trois échelons que j'ai évoqués sont présents : Virey commence par énoncer la cause des maladies et se situe donc au niveau hygiénique. Ensuite, il les attribue aux saisons qui font partie de l'échelon temporaire. Puis il évoque les lieux et les climats qui relèvent de l'échelon permanent. Il termine enfin par plusieurs considérations sur des éléments physiques quotidiens que j'ai attribués à l'échelon personnel. En une seule phrase, les trois différents échelons sont tous mobilisés et il ne semble pas y avoir de distinction concrète entre eux aux yeux de Virey.

L'échelon personnel

Le premier niveau est celui de l'explication de la maladie ou de l'état de santé personnel. Je considère que c'est le plus petit échelon de l'usage de la température et de l'humidité car on mentionne les effets directs de ces derniers sur la santé d'un individu ou un petit groupe ou parfois même sur un seul membre du corps. Les centres de ces réflexions sont donc plutôt les maladies ou les conseils d'hygiène pour rester en bonne santé physique.

Mon point de départ est, comme dans la plupart des cas dans ce travail, la notice sur le climat écrite par Virey. Ce dernier déclare que la chaleur rend le pouls plus vif et la circulation plus rapide ce qui suscite plus de saignées, plus de règles et des problèmes d'hémorragie chez les Européens qui vont sous les tropiques. Il résulte de cet excès de chaleur

¹⁵³ VIREY, « Fondement », *op. cit.*, p. 307.

aussi, des risques de maladie convulsive, de tétanos, de crampes, d'épilepsie, d'hypocondrie, d'hystérie, de cataleptiques, etc.¹⁵⁴.

Outre les excès de chaleur et de froidure, c'est le plus souvent le passage d'un état à l'autre qui est le plus néfaste.

[Le passage du chaud au froid] irrite la peau, la contracte avec un sentiment douloureux. Cette hésitation ébranlant tout le système nerveux occasionne le frisson ; ou, si son action est déterminée sur quelques parties moins couvertes et moins bien défendues que les autres, elle y produit une douleur locale qui affecte non seulement la peau de cette partie, mais les muscles en dessous et les articles qui y répondent ; qui même se transporte souvent sur les organes faibles du corps, attaque la poitrine, causent les rhumes, les inflammations catarrhales, etc. quoique l'irritation première se soit passée dans une partie très éloignée du lieu qu'occupe ensuite la maladie¹⁵⁵.

Il est à noter que les effets sont encore plus mauvais si on passe du chaud au froid humide¹⁵⁶. L'humidité, bien qu'arrivant toujours en second après la température, reste toujours un facteur d'importance non négligeable.

Le passage du froid au chaud est moins grave mais :

peut cependant déterminer des effets dangereux, si l'intervalle de degrés du froid au chaud est considérable. Lorsqu'un homme gelé par un froid violent passe tout à coup à une température plus ou moins chaude la surface réchauffant avant que le corps soit rétabli dans ses fonctions, les liqueurs dégelées dilatent ou rompent leurs canaux, [...] ¹⁵⁷.

Vient ensuite le passage du sec à l'humide qui diminue essentiellement nos forces¹⁵⁸. L'effet est inverse du passage de l'humide au sec qui stimule nos forces¹⁵⁹.

La température et l'humidité n'expliquent pas que les maladies ou faiblesses physiques. Elles influencent aussi les maladies mentales. Ainsi, on rencontre davantage de fous dans les régions qui « sont sujet d'une température alternativement froide et humide ou, humide et chaude »¹⁶⁰.

Mais ces effets sanitaires ne provoquent pas seulement des maladies. Ils altèrent aussi les facultés des hommes sans compromettre sa santé. Ainsi la chaleur a pour conséquence que l'on mange moins de viande¹⁶¹. Au contraire, un froid puissant entraîne une consommation de

¹⁵⁴ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 335-336.

¹⁵⁵ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 266.

¹⁵⁶ *Ibidem*.

¹⁵⁷ *Idem*, p. 269-270.

¹⁵⁸ *Idem*, p. 270-271.

¹⁵⁹ *Idem*, p. 271.

¹⁶⁰ ESQUIROL, « Folie », *op. cit.*, p. 164.

¹⁶¹ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 337.

viande accrue car il renforce les viscères¹⁶². Un climat tempéré permet quant à lui un régime plus équilibré¹⁶³. La chaleur engendre aussi que l'on sécrète moins de liquide (lait, bile, etc.) et inversement¹⁶⁴. Elle influence donc aussi les *excernenda* si l'on veut utiliser le vocabulaire hygiénique de l'époque.

Le sommeil est aussi un élément qui est particulièrement affecté par la chaleur et qui illustre particulièrement bien comment la température est considérée à différentes échelles. Dans le cas présent, celui de l'échelon personnel, les climats tempérés sont présentés comme plus favorables à un état de veille. Au contraire, des températures excessives dans un sens comme dans l'autre ont tendance à favoriser le sommeil¹⁶⁵. Prenons l'exemple du froid :

[L]air frais qui représente une partie des mouvemens à l'intérieur, sollicite l'assoupissement ; mais l'effet d'un froid rigoureux et prolongé est bien plus grand, bien plus manifeste ; le froid détermine un besoin de dormir très impérieux, qui, s'il était satisfait, conduirait à une mort infaillible. [...] Le froid provoque le besoin du sommeil par son action sur les nerfs qu'il paralyse en quelque sorte, il refoule le sens de l'extérieur à l'intérieur, il détermine une pléthore sanguine locale dans l'intérieur du crâne, et consécutivement le carus, une léthargie mortelle¹⁶⁶.

Nous verrons plus loin comment les facteurs temporaires et permanents sont pris en considération dans l'exemple du sommeil.

L'échelon des influences temporaires

Le second niveau d'échelle que j'ai défini concerne les influences de la température et de l'humidité qui sont temporaires. En d'autres termes, l'état de santé n'est plus le cœur du propos mais ce sont plutôt les saisons et les variations météorologiques qui le sont. Les différentes maladies sont alors considérées comme des conséquences de ces changements. L'hygiène est en fait prise ici par l'autre bout de la lorgnette et on met davantage l'accent sur les causes de l'état de santé d'une personne et effets potentiels de ces causes que sur cet état de santé lui-même.

La durée de cette influence temporaire peut être particulièrement courte, comme un simple moment de la journée :

¹⁶² *Idem*, p. 344.

¹⁶³ *Idem*, p. 346.

¹⁶⁴ *Idem*, p. 339 et 345.

¹⁶⁵ VAIDY, « Veille », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LVII), Paris, Panckoucke, 1821, p. 118.

¹⁶⁶ VAIDY, « Sommeil », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LII), Paris, Panckoucke, 1821, p. 101.

Sans doute, les climats, les localités, impriment aussi des modifications particulières à diverses époques de jour et de la nuit ; le midi est plus intense et plus funeste sous les tropiques ; la nuit est, à son tour, plus redoutable dans les régions polaires¹⁶⁷.

L'exemple du sommeil s'applique encore une fois très bien. On retrouve des explications de la cause du sommeil par la chaleur pour des échelles de temps très court.

Dans les climats chauds, on dort en général beaucoup ; la chaleur du milieu du jour engage au sommeil, et les heures destinées ordinairement à celui-ci, sont changées ; car la fraîcheur du soir et des nuits invita les préférés pour la veille¹⁶⁸.

Dans ces deux cas, ces échelles de temps court sont incorporées dans des considérations sur le climat. Selon moi, ce sont encore des marques des interactions entre les différentes échelles. Je reviendrai dessus dans un instant.

La durée des influences temporaires ne se limite néanmoins pas à des laps de temps aussi courts que des moments de la journée. Précédemment, j'ai déjà brièvement évoqué la question de la météorologie. Celle-ci n'est pas à prendre à la légère comme Virey l'expose quand il évoque ce que doit étudier un médecin à l'article science :

La constitution des années, ou la série des phénomènes météorologiques, des ondulations de la rose des vents, la quantité des pluies, des orages et des tempêtes, les effets de la foudre, les degrés de froidure, les gelées, les neiges, les brumes, les météores ignés, les chaleurs ou humides et malsaines, ou les sécheresses calamiteuses, non seulement altèrent l'état de notre corps, développe ou repousse les maladies, mais modifie encore toutes les productions de la terre que nous employons comme nourriture et boisson, comme vêtements, ustensiles, etc.¹⁶⁹.

Le phénomène qui caractérise le plus les changements de température et d'humidité temporaire reste avant tout les saisons car « si l'on considère toutes les créatures vivantes et végétales qui peuplent la terre, on les verra soumises, dans les phases de leur durée, non-seulement à l'action des climats permanents de chaque contrée, mais surtout à l'empire de ce mouvement perpétuel des saisons »¹⁷⁰. Virey souligne bien le caractère temporaire des saisons par rapport aux climats qui sont permanents. Selon moi, cela montre que, bien ce ne soit pas explicite, les médecins de l'époque pensent le monde selon des échelles différentes. Dans le cas présent, ce sont les échelons temporaires et permanents qui sont distinguées implicitement.

Au vu des extraits que je viens de parcourir, vous avez sans-doute remarqué que le climat est souvent mentionné au côté des influences temporaires. Ce phénomène tient

¹⁶⁷ VIREY, « Jour », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXVI), Paris, Panckoucke, 1818, p. 442.

¹⁶⁸ VAIDY, « Sommeil », *op. cit.*, p. 90.

¹⁶⁹ VIREY, « Science », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. L), Paris, Panckoucke, 1820, p. 193.

¹⁷⁰ VIREY, « Saison », *op. cit.*, p. 399.

essentiellement du fait que la frontière que j'ai tracée entre les influences temporaires et permanentes est particulièrement fine. En effet, les échelons des influences temporaires et ceux des influences permanentes sont plus souvent évoqués de concert car ils concernent le même point de vue, à savoir, les causes des potentielles influences sur l'état de santé d'un être humain. En revanche, l'échelon personnel s'occupe plutôt de l'état de santé pour lui-même et la température et l'humidité sont invoquées comme explication directe lorsque le corps subit une altération quelconque.

A propos du ciel brumeux, nous pouvons rappeler l'influence de la position du sol, du climat, des saisons et même des différens instans de la journée. Personne n'ignore que c'est surtout dans un climat froid et humide que l'usage des boissons spiritueuses devient en quelque sorte nécessaire pour la classe des pauvres¹⁷¹.

Dans le cas présent, les différents échelons de temps court et de temps longs sont invoqués dans la même phrase. Le médecin mentionne d'abord le lieu, ensuite vient le climat, puis les saisons et il termine sur les différents moments de la journée. Le lieu varie très peu et quand il varie ce sont de très gros changements à l'échelle planétaire¹⁷². Le climat reste constant mais est un élément dynamique soumis à une multitude d'influences et donc de changements. Les saisons sont littéralement des « climats passagers »¹⁷³. Enfin la température et l'humidité peuvent varier beaucoup tout au long d'une seule journée¹⁷⁴. L'ensemble de cette considération pourrait néanmoins être considéré comme une réflexion du premier échelon car le médecin cherche à expliquer l'ivresse.

Les considérations sur les relations entre différents échelons ne concernent pas que les relations entre le climat et un autre élément exerçant une influence moindre. Les interactions entre les échelons de moins grande envergure, comme les saisons et le moment de la journée, sont toutes aussi présentes alors que le climat n'est même pas évoqué.

Voilà pourquoi il est si difficile de conserver une ombre même de santé, dans les saisons de l'année ou la qualité de l'air changent d'un moment à l'autre, ainsi que le fait remarquer Hippocrate, parce que, bien constitué pour la température du matin, on l'est mal pour celle du soir et réciproquement¹⁷⁵.

Une question reste cependant en suspens : le climat fait-il donc partie des influences temporaires ? Encore une fois, la réponse n'est pas simple. Le climat peut être considéré comme une cause temporaire en fonction de la relation qu'il entretient avec le sujet sur lequel

¹⁷¹ FRIEDLANDER, « Ivresse », in *Dictionnaire des sciences médicales*, (t. XXVI), Paris, Panckoucke, 1818, p. 236.

¹⁷² MERAT, « Révolution », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVIII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 300.

¹⁷³ VIREY, « Saison », *op. cit.*, p. 399.

¹⁷⁴ VIREY, « Jour », *op. cit.*, p. 442.

¹⁷⁵ PARISET, « Cause », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. IV), Paris, Panckoucke, 1813, p. 369.

il exerce une influence. Ce qui importe ici, ce n'est pas le climat mais la durée de l'exposition d'un homme à ce climat. Si on envisage les effets du climat dans lequel un homme a vécu toute sa vie, il s'agit d'un temps long et donc d'un échelon d'influence permanent comme je l'exposerai plus loin. En revanche, s'il est question du passage d'un homme d'un climat à un autre à la suite d'un voyage, il s'agit d'un échelon d'influence temporaire. Les médecins ne considèrent pas alors les effets du climat sur le long-terme mais les réactions susceptibles d'engendrer des changements à la suite du passage d'un climat à un autre. Ainsi le passage d'un climat à un autre est considéré comme un changement temporaire et potentiellement dangereux pour sa santé. On retrouve souvent ces considérations à propos des professions qui voyagent beaucoup, à savoir les soldats et les marins.

Le marin a donc moins à craindre des excès de la température en elle-même, que du passage rapide d'un climat à un autre tout opposé. Ainsi, un vaisseau parti d'Europe, pendant la saison froide, arrive en peu de jours sous un ciel brûlant. Après avoir séjourné pendant quelque temps dans les Antilles, il pourra encore trouver, dans les ports de l'Amérique septentrionale, les frimas et les rigueurs de l'hiver. Il est ainsi de ce qui, après avoir traversé la zone torride, porte leurs recherches ou leurs entreprises jusqu'aux latitudes froides de l'hémisphère austral¹⁷⁶.

Ici, le climat est moins la cause des influences auxquels l'homme est exposé que le passage trop rapide d'un climat à un autre que l'homme a engendré par son voyage.

L'échelon des influences permanentes

Cet échelon est dans la continuité de l'échelon temporaire : l'accent est davantage mis sur les causes que les maladies elles-mêmes. Néanmoins, dans ce cas-ci, les causes de l'état de santé sont considérées sur le long terme et le lieu où l'homme habite prend beaucoup plus d'importance. La température et l'humidité servent donc d'explication à des comportements, des habitudes, des éléments qui caractérisent un peuple. Les influences sont donc pensées sur le long terme et dépendent essentiellement du lieu qu'habite l'individu. Nous pouvons en fait presque parler ici de la « théorie des climats » ou de déterminisme climatique bien que cet échelon ne concerne pas que les climats. En effet, c'est davantage l'influence du lieu qui est le plus pris en compte. Virey démontre bien que le climat a autant d'importance que tous les milieux dans lequel un homme peut habiter qu'un médecin doit prendre en compte pour évaluer l'état de santé d'un individu.

Qui négligera la connaissance des airs, des eaux et des terrains tout l'homme aspire journellement sa subsistance ? D'abord, la variété des climats et leurs effets s'y manifestent sur notre constitution, comme les maladies endémiques de chacun d'eux,

¹⁷⁶ KERAUDREN, « Hydrographie », *op. cit.*, p. 275.

font une partie trop importante des sciences pour les négliger. La géographie des terres et des mers, les îles, les montagnes, les lacs et les fleuves, les qualités propres aux terrains ou rocailleux, ou tourbeux, ou crétacé ou argileux, les eaux qui en surgissent, les végétaux qui y croissent, les cultures qui prospèrent, leurs expositions plus ou moins favorables au soleil, aux vents, les émanations de leur terrain, les unes sulfureuses et hydrogénées, d'autres putrescentes et pestilentielles, le voisinage des volcans, avec les redoutables effets de tremblement de terre, le voisinage des volcans, avec les redoutables effets des tremblements de terre, les déserts sablonneux, les territoires salins, les lieux stériles des mines ou imprégnés de molécules cuivreuses, ou de plomb, ou de zinc, de pyrite martiale, etc. offre des objets essentiels à la topographie. Si l'on est riverain des mers, ou destinés à la vie nautique, on ne peut ignorer tout ce qui concerne l'Océan, ses mouvements diurnes correspondant à ceux des astres, ses vents et ses émanations, comme tous les produits de la pêche qu'il offre aux besoins de l'homme. Si l'on est enfoncé dans l'intérieur des continents, il faut reconnaître la nature de leurs productions, les qualités des bois et des campagnes cultivaient au milieu desquelles on est destiné à respirer la vie¹⁷⁷.

On retrouve aussi cette attention davantage portée sur le lieu que le climat dans des cas d'études plus concrets. Pour reprendre l'exemple de la folie qui est causée par des températures alternativement froides et humides et chaudes et humides, l'explication ne tient pas que du climat.

La folie semble être endémique dans quelques contrées : dans les pays marécageux, la démence est plus fréquente, l'imbécillité s'y multiplie. Le crétinisme est endémique dans les gorges des montagnes ; un membre de l'Institut assurait à quelques-uns de ses confrères, qu'on trouvait les crétins sur les roches calcaires et non sur les roches magnésiennes. Les montagnards qui descendent nos villes sont plus exposés à la nostalgie que les habitants des plaines. Les causes ne sont pas les mêmes dans un pays de montagnes et sur les bords de la mer, dans un pays agricole et dans un pays qui s'enrichit par le commerce¹⁷⁸.

Ce sont bien les lieux qui sont au cœur du propos et non les climats dont Esquirol dit qu'« on a trop exagéré l'influence du climat sur la production de la folie. »¹⁷⁹.

Néanmoins, la frontière entre le climat et le lieu est ténue. Les marais que j'ai cités pour introduire ce chapitre offrent un excellent exemple car « les habitants des bords des marais ont tous une physionomie particulière, mais qui varie cependant à raison de la chaleur du climat. »¹⁸⁰. En outre, comme je l'ai abordé dans la première partie de ce travail, la notion de climat est attachée à un lieu particulier. Le climat est influencé par le lieu et inversement.

Ce lieu peut varier en taille. La frontière entre le lieu qui n'est pas considéré comme un climat (le marais dans le cas présent) et lieu d'un climat est donc aussi trouble et dépend du

¹⁷⁷ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 193-194.

¹⁷⁸ ESQUIROL, « Folie », *op. cit.*, p. 165.

¹⁷⁹ *Idem*, p. 164.

¹⁸⁰ FOURNIER et BEGIN, « Marais », *op. cit.*, p. 533.

point de vue du médecin. Dans les considérations sur les régions marécageuses, les espaces géographiques envisagés sont relativement importants et la taille d'un marais n'est pas définie. Celui-ci peut être « un terrain plus ou moins étendue, dont la surface est habituellement couverte d'eau stagnante, et dont le sol est formé par un limon composé d'argile et de débris plus ou moins altérés des végétaux nombreux qui s'en élèvent. »¹⁸¹. Il n'est néanmoins pas envisagé comme un climat dans sa définition. Cependant, il est envisagé sur le même pied d'égalité car il influence l'homme de la même manière¹⁸². Si les régions marécageuses ne sont pas des climats *stricto sensu*, il me semble que la distinction entre les deux a tendance à disparaître lorsque, pour illustrer la différence des effets des marais en fonction des climats, Fournier et Béguin comparent les régions de Hollande et de Sologne. Après avoir comparé les deux régions, les médecins ajoutent : « Dans ce pays, comme dans tous ceux qui jouissent de qualités analogues, ce sont les pauvres qui ressentent le plus vivement les effets pernicieux de l'insalubrité du climat »¹⁸³. Il pourrait s'agir d'une considération générale sur les influences que l'homme subit de manière générale, comme il y en a tout au long de la notice sur les marais. Mais je pense que cette notice montre la proximité des différents échelons. Le passage intellectuel entre le lieu, considéré comme un non-climat et le climat peut se faire aisément pour les médecins de l'époque. Si ces médecins écrivaient de nos jours, ils auraient vraisemblablement utilisé le terme *microclimat* pour décrire les terrains marécageux.

Si le lieu est important, il ne faut pas perdre de vue que le climat est pratiquement toujours mentionné en premier et qu'il occupe une place de première importance dans les échelons permanents :

De toutes les influences auxquelles l'homme peut être exposé, il n'en est peut-être aucune qui soit susceptible d'opérer en nous des révolutions plus durables et plus profondes que celle des climats¹⁸⁴.

Au fil de mes lectures, j'ai pu distinguer deux sortes d'influences permanentes. D'une part les influences sur le physique de l'homme et d'autre part sur le moral. Cette distinction entre ces deux types d'influence est déjà proposée par Virey quand il parle du climat¹⁸⁵ mais d'autres médecins de l'époque l'utilisent aussi.

¹⁸¹ *Idem*, p. 516.

¹⁸² *Idem*, p. 517-518.

¹⁸³ *Idem*, p. 534.

¹⁸⁴ MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 333-334.

¹⁸⁵ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 333.

C'est ainsi que certaines dispositions permanentes du corps, certaines qualités morales et diverses maladies particulières sont le résultat de la révolution profonde qui s'opère en nous par leur influence ; et ces dispositions, soit physiques, soit morales, se transmettant de génération en génération, établissent ses grandes et notables différences qui distinguent les peuples les uns des autres, et caractérisent les races humaines¹⁸⁶.

Ces deux manières d'envisager la façon dont l'homme est influencé par les éléments qui l'environnent sur le long terme ne sont pas sans rappeler la distinction entre nature et culture qui est propre à nos sociétés occidentales. Je reviendrai sur ce point précis par la suite car il est particulièrement intéressant et empli de contradictions.

En ce qui concerne les influences physiques, celle de la température est omniprésente pour justifier le physique des habitants de certains lieux ou la population comme le montre l'exemple des proportions.

Pour rendre l'influence des climats sur les proportions plus frappantes, je vais comparer "individu que la nature a placé sous le ciel rigoureux des contrées les plus froides du Nord, avec celui qui respire sous la douce température et le beau ciel des contrées de l'Orient. [...] Le froid concentre la vie dans l'intérieur, il resserre les parties, les renferme dans les plus petites dimensions possibles ; il s'oppose à l'expansion vitale. La chaleur, au contraire, favorise cette expansion, elle dilate les organes, active et facilite leur accroissement¹⁸⁷.

L'humidité n'est pas en reste non plus pour expliquer la particularité des habitants y étant constamment exposés. Nous avons déjà vu que la constitution des habitants des marais était particulièrement touchée. Mais les caractéristiques physiques peuvent recouvrir de très nombreux aspects du corps. La voix des habitants d'une région est « en rapport avec l'humidité et la grossièreté de l'atmosphère »¹⁸⁸. L'humidité est aussi invoquée à plusieurs échelons pour justifier la longévité : « Pourquoi l'humidité prédominante des climats, des saisons, des lieux, raccourcit-elle la vie tandis que la sécheresse modérée l'allonge partout ? »¹⁸⁹.

Le physique permanent n'est pas la seule chose à être prise en considération. Les besoins et les aptitudes physiques sont tout aussi importantes. L'exemple du sommeil qui illustre si bien les rapports entre les différents niveaux d'échelles peut être repris dans le cas présent.

¹⁸⁶ MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 333-334.

¹⁸⁷ REYDELLET, « Proportion », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLV), Paris, Panckoucke, 1820, p. 434-435.

¹⁸⁸ REYDELLET, « Parole », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIX.), Paris, Panckoucke, 1819, p. 420-437.

¹⁸⁹ VIREY, « Longévité », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIX), Paris, Panckoucke, 1818, p. 37-38.

Dans les climats chauds, on dort en général beaucoup ; la chaleur du milieu du jour engage au sommeil, et les heures destinées ordinairement à celui-ci, sont changées ; car la fraîcheur du soir et des nuits invitent à les préférer pour la veille¹⁹⁰.

Il va de soi que les maladies suivent la même logique car elles « dépendent principalement de l'air ou de ses variations, de chaleur, de sécheresse, de froid et d'humidité, suivant les saisons, les localités et les climats »¹⁹¹.

En ce qui concerne les influences sur le moral, j'ai pu constater que celles-ci concernent essentiellement les capacités intellectuelles de l'homme bien que certains sujets relèvent bien de considérations morales comme l'explication du libertinage par les climats chauds par exemple¹⁹². De manière générale, ce sont toutes les facultés intellectuelles de l'homme qui sont prises en compte. Ainsi, le froid développe un esprit plus méthodique chez les gens du nord et la chaleur fait que l'esprit des peuples du sud est plus créatif¹⁹³.

Je me dois de rappeler que ce n'est pas parce que je traite de cet échelon permanent en troisième lieu qu'il est d'une quelconque façon supérieur ou plus important que les autres. Il est en interaction constante avec les autres échelons et aucun des trois n'est plus important. Dans tous les cas, il s'agit de comprendre l'homme et sa santé. La température et l'humidité sont alors invoqués tantôt à l'échelon personnel, tantôt à l'échelon permanent dans un même paragraphe car les médecins de l'époque ne font pas la différence. Pour prendre l'exemple de l'exaltation, Petit commence par présenter les causes dues aux lieux habités car « les régions méridionales produisent beaucoup plus d'exaltation dans les idées de leurs habitants que les contrées froides »¹⁹⁴. Il explique ensuite comment la chaleur et l'humidité influencent la sensibilité qui, à son tour, influence l'exaltation et peut provoquer des maladies chez l'être humain.

La chaleur sèche est donc l'un des principaux agents de l'exaltation de la sensibilité, en attirant la vie à la périphérie du corps et au cerveau, en stimulant vivement l'appareil biliaire, en desséchant les fibres et les amincissant, en affaissant le tissu cellulaire et mettant à nu les extrémités sentantes des nerfs, en donnant de la turgescence et une bouillante activité à la circulation. Aussi les complexions des habitants des pays chauds sont nerveuses, arides, bilieuses, extrêmement susceptibles de spasmes, d'exagération, d'hypocondrie, d'hystérie, de manie, et d'autres névroses¹⁹⁵.

¹⁹⁰ VAIDY, « Sommeil », *op. cit.*, p. 89-90.

¹⁹¹ VIREY, « Fondement », *op. cit.*, p. 307.

¹⁹² VIREY, « Libertinage », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXVIII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 142.

¹⁹³ RULLIER, « Faculté », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIV), Paris, Panckoucke, 1815, p. 408.

¹⁹⁴ PETIT, « Exaltation », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIII), Paris, Panckoucke, 1815, p. 500.

¹⁹⁵ *Idem*, p. 500-501.

Conclusion intermédiaire sur la différence entre le climat et les circumfusa

Que conclure de tout cela ? La température et l'humidité, qui s'expriment toujours par l'intermédiaire de l'air, sont donc bien des *circumfusa*. Mais elles deviennent un climat à partir du moment où l'on détermine un lieu d'une certaine envergure dans lequel elles s'appliquent et agissent de concert. Le climat fait donc partie des *circumfusa*, au même titre que l'air, la température et l'humidité. Mais en fonction de l'objet qui est étudié, de l'importance qu'on attribue à la température et l'humidité et du lieu dans lequel se trouve l'objet étudié, les médecins attribueront l'influence exercée sur un corps au climat ou aux *circumfusa*. Ces deux derniers n'étant évidemment pas exclusifs l'un de l'autre dans un même discours¹⁹⁶.

Les représentations des médecins sont donc dans un contexte de relativité et de dynamique entre les différents éléments constitutifs de notre monde au début du XIXe siècle. Cette relativité semble d'ailleurs être parfaitement établie et comprise par Virey qui déclare à propos des sciences :

Nous ne connaissons rien d'absolu dans cet univers, et tout étant relatif, soit à notre propre nature, soit aux objets de nos comparaisons, nous ne pouvons point espérer de pénétrer dans l'essence même des êtres, puisqu'il ne nous est permis que d'en étudier les attributs et d'en observer les accidents. Mais nous avons deux voies pour parvenir à cette connaissance. Nous examinons les différences de chaque objet, et en séparons tout ce qu'ils ont de commun entre eux ; ou bien nous comparons leur ressemblance, et réunissons tout ce qu'ils n'ont pas de dissemblable. Par la première méthode, nous descendons aux particularités, au moyen de l'analyse ; par la seconde, qui est l'inverse, nous remontons aux généralités à l'aide de la synthèse. Nous ne connaissons donc les choses que par leurs ressemblances ou leurs différences ; c'est pourquoi toutes nos idées sont des relations, et l'esprit humain est une sphère dont les comparaisons sont les rayons¹⁹⁷.

Dans l'hypothèse que je viens d'examiner, ce sont la température et l'humidité qui permettent l'analyse et la synthèse. Elles sont les rayons qui servent de comparaison dans la sphère de l'esprit humain. Ce sont des outils intellectuels qui permettent à la fois de penser des éléments très précis, comme l'état de santé d'un individu, et des phénomènes de plus grande ampleur qui exercent une influence sur une multitude d'autres éléments. Les climats, par l'intermédiaire de la température et de l'humidité, à leur échelle, remplissent également ce rôle de compréhension du monde en expliquant une multitude de phénomènes.

¹⁹⁶ Mes réflexions sur le fait de tirer différents concepts d'un même discours sont principalement issues de l'ouvrage LATOUR B., *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La découverte, 1991.

¹⁹⁷ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 164.

Chapitre 3 : Les *non-naturels* dans la nature ?

Dans la notice sur les rhumatismes, lorsque que Villeneuve évoque les *circumfusa*, il les décrit comme des « choses dites non naturelles »¹⁹⁸. Cela ne signifie bien entendu pas qu'il considère les *circumfusa* comme en dehors de la nature, il s'agit juste de l'expression attribuée à Galien pour distinguer les choses naturelles, les complexions, les âges, les sexes, etc. des éléments « contre nature », les maladies et leur cause qui modifient l'état naturel de l'homme¹⁹⁹.

Si cette dénomination de choses non naturelles peut passer pour normale, elle soulève néanmoins une question qui n'est pas des moindres : qu'est-ce que la nature ? Et quelle place occupent les *circumfusa*, le climat, et l'homme au sein de celle-ci ? Dans ce chapitre, je me concentrerai essentiellement sur la définition de la nature et avec le climat et sur les *circumfusa*. La question relative au rapport entre l'humanité et la nature fera l'objet du premier chapitre de la seconde partie consacrée plus spécifiquement aux questions qui touchent l'homme.

Définition de la nature

Je n'utilise pour ma démonstration que des passages où le terme *nature* est utilisé sans ambiguïté. Le terme nature est polysémique. Il peut être utilisé pour décrire ce qui découle de celle-ci – « ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaine » – ou en référence à la nature ou l'essence d'un objet. Les médecins qui rédigent le *Dictionnaire* l'utilisent souvent et il n'est pas toujours aisé de définir quelle signification est la plus appropriée. Néanmoins, j'ai l'intuition que le nombre d'extraits que j'ai sélectionnés, et en conséquence, le nombre d'interprétations des rapports entre la nature, l'homme et le climat pourrait être revu à la hausse si l'on s'intéresse au vocabulaire dérivé du mot nature (naturel et naturellement). Dans certains cas, il est aisé de reconnaître le sens que prennent ces mots avec le contexte. Par exemple, quand on parle d'« abris naturels ou artificiels »²⁰⁰, il va de soi que le mot *naturel* ne renvoie pas à la nature, ou l'essence, de l'abri mais à la nature comme entité qui règle le monde. En revanche, certains passages sont beaucoup plus nébuleux sur la nature de l'emploi d'un dérivé du mot *nature* : « Hors de nous, les unes [les matières qui constituent l'hygiène] agissent à la surface de nos corps. De ce

¹⁹⁸ VILLENEUVE, *op. cit.*, 1820, p. 436.

¹⁹⁹ NICOU M., *Les régimes de santé au Moyen-Age, Naissance et diffusion d'une écriture médicale en Italie et en France (XIIIe- XVe siècle)*, Rome, Publication de l'école française de Rome, 2007, p. 154.

²⁰⁰ TOLLARD, « Abris », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. I), Paris, Panckoucke, 1812, p. 45.

nombre, il en est qui sont naturellement et nécessairement en rapport avec cette surface qu'elles environnent. »²⁰¹. Dans ce cas-ci, je n'ai pas pu identifier si le mot *naturellement* fait référence à l'essence des *matières qui constituent l'hygiène* ou s'il désigne le fait que ces matières sont considérées comme émanant de la nature. Une étude sur la façon dont le vocabulaire lié au mot *nature* est utilisé au XIXe siècle serait particulièrement intéressante pour éclairer ce problème. J'ai préféré cependant m'abstenir afin de ne pas rendre ce mémoire trop hypothétique.

La méthode pour découvrir les fondements de la nature est la même que celle utilisée pour le climat et les *circumfusa*. Commençons par regarder la définition que Virey donne de la nature.

D'abord, la nature est considérée comme la puissance créatrice de l'univers : *natura naturans* ; dans ce sens, elle est Dieu même, ou l'émanation de ces décrets éternels.

On prend ensuite le mot *nature* pour l'ensemble de l'univers des êtres créés, *natura naturata*. Tel est le monde ou le système de tous les corps, ouvrage de la divinité.

La nature est encore l'ordre éternel, où la révolution successive des choses, comme le mouvement des astres, de la terre, le cours des saisons et le torrent des âges, entraînant dans l'abîme de l'éternité et les hommes et les empires, et toutes les productions animées. C'est ainsi qu'on dit qu'une pierre tombe vers le centre du globe naturellement, par la gravitation universelle.

Sous le nom de *nature*, on comprend ensuite l'essence de chaque chose, par exemple, les principes constitutifs d'un minéral, l'organisation propre d'une plante ou d'un animal, ou leur propriété : ainsi, la nature d'une brute diffère de celle d'un homme²⁰².

Cette définition laisse sous-entendre qu'il existe quatre manières d'envisager la nature. Néanmoins, à la lecture d'autres textes, il m'est apparu que les médecins n'utilisent pas le mot *nature* selon ces quatre principes bien tranchés mais selon deux sens. Le premier est le dernier de la définition susmentionnée, à savoir, l'essence de chaque objet. Je ne m'attarde pas sur ce dernier. Le deuxième sens englobe les trois premières définitions, à savoir un principe créateur, le monde dans lequel nous vivons et les lois qui régissent ce dernier. Ces trois principes se confondent dans les diverses invocations de la nature pour ne nous révéler qu'une pensée de la nature unique à plusieurs facettes.

La première facette de la nature est, sans aucun doute, son caractère divin. Virey ne mentionne pas seulement cette idée en parlant de la nature mais il évoque aussi la raison : « suivre la raison, c'est suivre Dieu et la nature »²⁰³. Jourdan en dit de même en parlant du génie : « Ainsi, la nature, l'esprit de Dieu est le vrai type du génie, qui s'imprimant plus

²⁰¹ HALLE et THYLLAYE, « Matière », *op. cit.*, p. 144.

²⁰² VIREY, « Nature », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXV), Paris, Panckoucke, 1820, p. 240-241.

²⁰³ VIREY, « Raisonnement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 147.

spécialement en quelques hommes privilégiés, les établit rois et princes naturels de la race humaine. »²⁰⁴. La nature est intrinsèquement liée à l'action divine mais il me semble qu'elle ne se confonde pas avec Dieu pour autant. La nature serait plutôt le prolongement de l'action divine. Virey n'hésite pas à invoquer Platon pour expliquer ce propos :

L'art, selon Platon, quoique maître de l'ordre et de la composition des choses n'est jamais que le singe et le copiste plus ou moins parfait de la belle nature : celle-ci seule est l'art sublime d'un Dieu²⁰⁵.

L'idée de la nature est encore fortement inspirée des écrits antiques à l'époque. Outre Platon, c'est l'incontournable Hippocrate qui est invoqué pour expliquer ce qu'est la nature :

La nature, disait Hippocrate, est la vérité même ; toujours semblable à elle seule, elle marche dans une route certaine et véridique ; elle n'a rien de faux, de trompeur, quand on sait bien l'interroger ; d'elle émane toute sincérité, toute équité, toute justice²⁰⁶.

Si la nature ne se confond pas avec Dieu, elle est néanmoins toujours invoquée comme une sorte de principe supérieur qui régit les lois de l'univers.

La nature ou l'art de Dieu, selon Platon, c'est cette puissance qui se meut d'elle seule, qui est le principe de la formation, de la génération, de la perfection de toutes les créatures ; c'est comme un *feu artisan* des reproductions, et qui aspire à engendrer toute chose par sa propre tendance²⁰⁷.

Elle régit tout. Comme les textes utilisés ici, sont dans un dictionnaire de médecine qui, *de facto* concerne plutôt le sort de l'homme, les médecins portent une attention toute particulière au fait que la nature touche à l'être humain : « la nature ayant destiné l'homme à vivre sur la terre, à se nourrir de ses productions »²⁰⁸. Elle régule la répartition des hommes sur la terre : « On sent donc que la nature a disposé les races humaines, suivant leurs besoins, sur tout le globe. »²⁰⁹. C'est aussi elle qui régule le fonctionnement des corps, tant des animaux que des humains car elle « a eu pour but d'établir tout ce qui était possible, et en même temps tout ce qui était nécessaire [dans l'organisation des espèces vivantes] »²¹⁰. Elle sert même d'explication pour la régulation de phénomènes que l'on pourrait qualifier de sociaux, comme la démographie par exemple :

²⁰⁴ JOURDAN, « Génie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVIII), Paris, Panckoucke, 1817, p. 75.

²⁰⁵ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 245.

²⁰⁶ *Idem*, p. 246.

²⁰⁷ *Idem*, p. 251.

²⁰⁸ MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 307.

²⁰⁹ VIREY, « Nourriture », *op. cit.*, p. 339-340.

²¹⁰ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 283.

« On dirait que la nature a rendu les êtres forts vivaces dans les lieux où ils ne peuvent exister en grand nombre tandis qu'elle moissonne et renouvelle sans cesse les générations dans les contrées les plus peuplées. »²¹¹.

La nature est toujours représentée comme positive et bienveillante, comme en témoignent les nombreuses formules décrivant les hommes « jouissant de tous les avantages de la nature »²¹², des « bienfaits de la simple nature »²¹³, « favorisés qu'ils puissent être des avantages de la nature »²¹⁴ ou encore décrivant des régions où « la nature promettait le plus de bonheur »²¹⁵. Elle est même « venue elle-même au secours de la nudité de l'homme en noircissant sa peau et en lui rendant supportable le soleil de la torride. »²¹⁶.

Cette nature agit sur « des espaces d'une immensité incalculable »²¹⁷ et elle peut opérer des grands changements qui ont des conséquences que le médecin doit étudier pour aider l'homme²¹⁸.

On constate que les idées de la nature convergent vers un même point même s'il existe quelques dissensions entre les médecins. Cependant, quel que soit le contexte dans lequel elle est invoquée, elle l'est toujours pour justifier ou appuyer un fait qui ne trouve pas spécialement d'explication. Elle est en quelque sorte le *deus ex machina* de la science. Quand on évoque la nature, on évoque un principe universel régulateur qui est supérieur à toute chose. Que ce soit le fruit de Dieu ou d'une autre entité spirituelle ou encore un simple principe de physique, c'est un élément au pouvoir immense sur lequel l'homme pense n'avoir que très peu de prise, voire pas du tout selon les auteurs. Elle est le monde.

Le caractère divin de la nature n'est pas sans opposition avec les positions de certains penseurs des Lumières²¹⁹. Il est d'ailleurs assez étonnant que Virey n'ait pas utilisé de travaux rédigés par ces derniers pour rédiger sa notice sur la nature²²⁰.

Je n'ai que peu parlé du rapport entre l'humanité et la nature car je réserve ces réflexions pour la deuxième partie de ce travail consacrée à l'homme. Cette séparation n'existe évidemment pas dans les sources.

²¹¹ VIREY, « Longévité », *op. cit.*, p. 61.

²¹² MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 309.

²¹³ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 182.

²¹⁴ VIREY, « Géant », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVII), Paris, Panckoucke, 1816, p. 557.

²¹⁵ VIREY, « Libertinage », *op. cit.*, p. 142.

²¹⁶ VIREY, « Froid », *op. cit.*, p. 53.

²¹⁷ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 277.

²¹⁸ HALLE et THYLLAYE, « Matière », *op. cit.*, 1820, p.146.

²¹⁹ Pour plus d'ouvrage sur la conception de la nature : CHAZAL G. (éd.), *Les Lumières et l'idée de la nature*, Dijon, Édition universitaire de Dijon, 2011. ; ERHARD J., *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1963. ; LUGLIA R., *Des savants pour protéger la nature, la société d'acclimatation (1851-1960)*, Rennes, PUR, 2015.

²²⁰ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 298-300.

Les non-naturels très naturels

Quelle est donc la place des *circumfusa* et du climat dans cette puissante entité qu'est la nature ? Comme elle est une force supérieure qui englobe tout le monde existant, les *circumfusa* sont, par essence, naturels. L'expression de *choses non-naturelles* est d'ailleurs très peu usitée. La seule mention que j'ai rencontrée est faite par Villeneuve qui parle des rhumatismes. On ne rencontre cette expression ni dans la notice des *circumfusa*, ni celle de l'hygiène, ni celle du climat. Par ailleurs, déjà dans l'*Encyclopédie méthodique*, Macquart ouvre la notice *climat* du tome sur la médecine en disant qu'il va parler des « choses improprement dites non naturelles »²²¹. L'expression *choses non naturelles* a donc fait long feu à l'époque qui nous concerne. Par acquit de conscience, il m'a semblé nécessaire de vérifier si les *circumfusa* et le climat font bien partie de la nature ou si leur relation avec elle est plus complexe qu'il n'y paraît.

Tout d'abord, j'ai trouvé plusieurs mentions explicites où le climat et les *circumfusa*, sont associés à l'idée de la nature. Comme les divisions que j'opère entre les différents chapitres de ce mémoire sont purement pratiques et didactiques, il va de soi que certains exemples cités *supra* vont se retrouver ici. Les médecins de l'époque ne faisaient en effet pas la différence entre le moment où ils évoquaient une nature divine et le fait que le climat y soit lié.

Virey, toujours prolix, est certainement l'auteur le plus explicite en ce qui concerne le lien entre nature et climat.

Cela ne suffit point, si l'on ne l'étend [l'étude de ce qui touche la santé de l'homme] à de plus vastes études sur la nature universelle, l'air que nous respirons, le climat que nous habitons, sa température, les saisons et les révolutions des astres, qui modifient les changemens de l'atmosphère, le cours des vents, les constitutions des années²²².

Le climat est au premier plan à côté de l'air et avant la température prise comme un élément isolé. Il est probable que Virey ait seulement voulu faire une énumération de ce que les médecins doivent étudier et que le climat ne fasse pas partie de ce que le médecin nomme *la nature universelle*. Néanmoins, un autre passage de la même notice nous laisse penser que tout ce qu'énumère l'auteur fait partie de la notion de *nature universelle*.

Coordination de l'homme et des créatures organisées avec la nature universelle; et nécessité de cette coordination pour maintenir la santé et la vie. [...] Enfin, il était également indispensable que ces créatures se proportionnent avec les climats, les saisons

²²¹ MACQUART, « Climat », *op. cit.*, p. 878.

²²² VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 246-247.

et les autres influences générales qui dépendent de la constitution de notre sphère, dans ses rapports avec notre système planétaire, pour vivre sains²²³.

Dans ce passage, Virey expose ce que doivent faire les êtres vivants pour être en adéquation avec la nature universelle. Pour ce faire, il faut que ces êtres s'adaptent à leur climat et aux autres changements créés par cette dernière. Le climat, selon Virey, est donc bien un élément de la nature.

Mais Virey n'est pas le seul à associer l'idée de nature et de climat. L'exemple des proportions démontre que la nature place les individus sous certains climats.

Variété suivant les climats. Pour rendre l'influence des climats sur les proportions plus frappantes, je vais comparer l'individu que la nature a placé sous le ciel rigoureux des contrées les plus froides du Nord, avec celui qui respire sous la douce température et le beau ciel des contrées de l'Orient²²⁴.

On retrouve ici l'idée que la nature est toute puissante et cela crée le sentiment que les climats en font partie.

Certains passages sont un peu plus ambigus. La signification du mot *naturel* est difficile à circonscrire correctement et l'idée que climat et nature sont associés aussi par conséquent. L'extrait suivant me paraît néanmoins devoir être mentionné en raison de sa richesse.

L'habitude néanmoins fait que, dans ce climat rigoureux, ces petits hommes jouissent d'une agilité et d'une promptitude surprenante à la course, parce qu'ils sont nés dans ces conditions, et qu'ils sont formés par ce climat et pour ce climat, et que d'ailleurs leur peau, épaissie par le froid, est pour eux comme un vêtement naturel qui défend l'organe nerveux du tact des impressions douloureuses d'un froid glacial, et empêche ce froid d'altérer trop profondément la chaleur vitale²²⁵.

Je pars ici du principe que le terme *naturel* fait bien référence à la nature. Cette démarche est particulièrement hypothétique car je ne suis pas certain de la signification du terme sur lequel s'appuie ma démonstration. Néanmoins, l'expression de *vêtement naturel* utilisée par Hallé et Nysten est un élément qui est d'une importance capitale selon moi. Je prends donc ce risque. Je garde le suspense et développerai ce point particulier dans le chapitre consacré aux liens entre l'humanité et la nature. En l'espèce, c'est le fait que le climat est considéré comme l'élément créateur d'un élément naturel chez l'homme – en l'occurrence une peau plus épaisse. Le climat fait donc bien partie de la nature et en est un acteur à part entière.

²²³ *Idem*, p. 275-276.

²²⁴ REYDELLET, « Proportion », *op. cit.*, p. 434.

²²⁵ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 260-261.

J'ai également retrouvé des associations entre climat, *circumfusa* et nature sur la base de la définition du climat que j'ai établie ainsi que sur les réflexions sur l'utilisation de la température et de l'humidité à différentes échelles. Encore une fois, Virey n'est pas en reste :

Dans l'organisation des espèces vivantes, la nature a eu pour but d'établir tout ce qui était possible, et en même temps tout ce qui était nécessaire. Elle a voulu peupler toutes les régions du globe habitable [...] : ainsi, les lieux froids, secs et élevés donnent aux animaux et aux plantes, comme à l'homme qu'ils nourrissent, plus de poils, de duvets, de villosités, que les lieux profonds, chauds et humides, qui rendent au contraire glabres et lisses les mêmes espèces²²⁶.

Il développe le même type de discours quand il parle d'autres sujets tels que le froid par exemple.

Nous vivons en rapport avec presque toute la nature ; il nous faut donc étudier toute la nature pour mieux connaître. Par quels liens merveilleux tenons-nous au soleil et aux révolutions de la terre ? Comment cette chaleur, cette lumière, dispensées en tous lieux en inégales mesures, produisent-elles les plus étranges phénomènes de vie ou de mort sur toutes les créatures²²⁷ ?

Comme pour l'exemple du *vêtement naturel*, le climat ou plutôt la température et l'humidité dans ce cas-ci, servent la nature en faisant évoluer les créatures et en les faisant s'adapter. Le climat est donc un des éléments les plus actifs de la nature. Billon va même jusqu'à déclarer qu'« en faisant passer la température d'un extrême à l'autre, les saisons et les climats métamorphosent, pour ainsi dire, la nature. »²²⁸.

Le climat est aussi présenté comme le pendant négatif de la nature. Celle-ci est bienveillante et offrent des possibilités infinies mais le climat est plutôt rude et dangereux pour l'homme.

Le besoin pressant de la fin, les intempéries des climats et des saisons, les inondations, les vicissitudes atmosphériques, auquel le sauvage [qui est le plus proche de la nature] est continuellement exposé, [...] rendent en effet son existence aussi pénible que mal assurée et l'expose à une foule de maux²²⁹.

Ici l'homme sauvage, considéré comme celui le plus proche de la nature, est celui qui est le plus à sa merci car il est spécialement exposé aux dangers générés par le climat et tout ce qui l'entoure. Une citation de Virey résume bien que le climat est le pendant dangereux de la nature.

²²⁶ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 283-284.

²²⁷ VIREY, « Froid », *op. cit.*, 1816, p. 63.

²²⁸ BILON, « Sensation », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LI), Paris, Panckoucke, 1821, p. 85.

²²⁹ MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 341.

Ainsi, le genre humain est comme un arbre immense dont les nations forment les principales branches ; les familles en sont les rameaux ; les individus représentent les feuilles, qui tombent et sont remplacées ; les grands hommes en sont les fleurs et les fruits. Le soleil échauffe, la pluie humecte, le vent agite ; l'été et l'hiver passent tour à tour, et l'arbre subit toutes les vicissitudes de la nature²³⁰.

Chaleur, humidité, action de l'air : voici bien d'éléments de définition du climat et *in extenso* des *circumfusa*, selon le principe de *scaling*, qui affecte un être vivant de tous les maux de la nature. Pour utiliser une formule assez métaphorique, je dirais que la nature est Dieu et le climat est son châtiment. Cette formule est à nuancer bien évidemment mais il n'en reste pas moins que le climat peut être associé à cette dimension mauvaise ou du moins dangereuse de la nature.

En guise de conclusion de ce chapitre, je dirais qu'il est difficile de cerner précisément tous les domaines différents qui font partie de la nature tellement cette notion est vaste. Cependant, le climat y occupe une place non négligeable car il est un élément actif de la nature. Il modifie les corps, peut engendrer des maladies et représenter un danger. Il participe aussi à la construction de la nature.

Cette idée que le climat influe sur les corps et les modifie n'est pas sans rappeler les théories du déterminisme climatique. C'est donc l'occasion d'opérer une transition vers la deuxième partie de notre travail et de nous concentrer sur notre sujet d'étude originel : l'homme et ses impacts sur le climat.

²³⁰ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 248.

Chapitre 4 : Définition de l'homme et de ses rapports avec la nature

Avant d'attaquer en profondeur les rapports entre l'homme et le climat, il m'a paru capital de comprendre comment l'homme est considéré selon les médecins de l'époque. Cette définition tourne essentiellement autour de la question des rapports entre être humain et nature. Il est en fait difficile de dégager une définition exacte de l'homme pour lui-même car dans les passages que j'ai recensés pour répondre à cette question, l'être humain est systématiquement mis en comparaison avec l'animal. Le titre de la première subdivision de la notice « Homme » dans le *Dictionnaire* en est d'ailleurs un bon exemple : « *Comparaison de l'homme avec les animaux, relativement à sa structure et ses facultés* »²³¹. Il s'agit donc davantage de savoir ce qui différencie l'homme de l'animal que d'établir une définition précise de ce qu'est l'être humain. De cette enquête, est née la question de savoir si le *Dictionnaire* est bien le fruit d'une société qui se pense comme naturaliste ou si nous avons encore affaire à une société analogiste ou encore si nous sommes à un moment charnière entre les deux.

Définition de l'homme

Contrairement aux autres exercices de définition auxquels je me suis exercé dans ce mémoire, je ne commence pas par présenter la définition que le médecin chargé de la rédaction de la notice, en l'occurrence Virey, expose. La raison n'est pas la volonté d'un changement méthodologique mais résulte du fait que cette définition première est plutôt un éloge de l'humanité qu'une réelle description de ce qu'est un être humain. Je vais donc suivre la logique inverse en commençant par présenter l'image qui est renvoyée de l'homme dans les textes pour finalement revenir sur cette « définition ».

J'ai, dans un premier temps, pensé que l'être humain semble être considéré comme un animal par les médecins de l'époque. En témoigne d'abord l'usage de nombreuses expressions telles que *économie animale*²³², *corps animal*²³³ ou encore *élaboration animale*²³⁴ pour parler du fonctionnement du corps humain ou des influences extérieures sur ce dernier. S'ajoute à ce phénomène que Virey n'hésite pas à décrire l'homme comme un parasite du globe terrestre.

²³¹ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 193.

²³² Pour ne citer que quelques exemples : HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 225, 277. ; HALLE et NYSTEN, « Calorique », *Dictionnaire des sciences médicales*, (t. III), 1812, p. 493. ; MERAT, « Révolution », p. 307, 310, 340. ; MONFALCON, « Rechute », *op. cit.*, p. 295.

²³³ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 248, 251.

²³⁴ *Idem*, p. 268.

Il est certain que l'homme, les animaux, les plantes, ne subsistent que par le concours de presque tous les éléments du globe ; il leur faut une douce chaleur, de l'air, de l'humidité ou de l'eau, de la lumière, pour que leurs organes exercent les fonctions de la vie. Nous sommes donc des parasites du globe terrestre ; nous entrons en harmonie de mouvemens avec lui, selon les saisons, le cours des jours et des années dans le sommeil, la veille, les époques de floraison, de maturité, etc., comme des machines que le grand monde entraîne, comme de petits rouages engrenés dans de plus grands ainsi que nous l'avons exposé²³⁵.

Les nombreuses mentions de l'adjectif *animal* pour parler du corps humain ainsi que les considérations sur la nature *parasite* de l'homme dénotent fortement avec les nombreux éloges que Virey fait de l'humanité. S'ajoute à cela le fait que Virey rappelle l'humilité de l'homme qui n'est pas indispensable à la surface du globe.

L'homme disparaîtrait du globe (il fut probablement une époque où il n'existait pas encore), qu'il se formerait un nouvel équilibre dans la république des êtres vivants pour subsister sans nous ; preuve nouvelle que nous ne sommes pas l'objet final et indispensable du monde et de ses créatures comme un ridicule orgueil l'a supposé²³⁶.

Malgré toutes les odes consacrées à l'humanité, l'être humain ne serait considéré par les médecins que comme un animal et, selon Virey, pire encore, un parasite de la Terre dont elle pourrait bien se dispenser ? Une lecture plus minutieuse des textes permet de nuancer ces considérations.

L'être humain est bien un parasite de la terre mais au même titre que tous les autres êtres vivants du globe.

Il faut comprendre, en effet, que tous les êtres vivans et végétans ne pouvant être considérés que comme des parasites du globe, doivent se mettre en rapport avec les milieux, les circonstances où ils sont placés, sous peine de maladie ou de mort²³⁷.

L'homme n'est donc pas plus un parasite que n'importe quel animal ou même que n'importe quelle plante. Il est juste un être vivant qui vit au crochet de la nature. En outre, chaque fois que Virey parle de ce rôle parasite de l'homme, c'est pour démontrer qu'il fait partie de la nature et est soumis à l'influence du climat et de l'environnement dans lequel il vit.

C'est encore par la même cause que les animaux et les végétaux des climats de la Torride, acquièrent des propriétés si exaltées, des saveurs, des odeurs plus fortes, des couleurs plus vives plus intenses, un tempérament plus ardent plus animé que les espèces des climats froids et voisins des pôles.

²³⁵ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 257.

²³⁶ *Idem*, p. 279-281.

²³⁷ *Idem*, p. 277.

L'homme et toutes les créatures sont donc des races parasites, en quelque sorte, du globe terrestre dont elles sucent, pour ainsi parler, la substance qu'elles lui restituent à leur mort. Mais de même qu'un insecte parasite qui vit sur un animal quelconque, ou un végétal sur un autre, prennent quelques consonances harmoniques, quelque rapport de nature avec ceux-ci, puisqu'ils vivent de ses humeurs et se plaisent sur lui, pareillement l'homme formé, ainsi que les autres créatures, les propres éléments de notre monde, contracte une liaison intime et secrète avec lui²³⁸.

En ce qui concerne les dénominations d'*économie animale* pour décrire le corps de l'homme, elles sont aussi à nuancer. Attardons-nous un instant sur le mot *animal*. Dans les différents exemples déjà mentionnés, celui-ci est toujours utilisé comme un adjectif et non comme un substantif. Quand ce terme est utilisé comme un substantif, en revanche, la distinction entre l'homme et l'animal est souvent plus claire. Le meilleur exemple est sans doute quand les médecins font des énumérations. Par exemple « les lieux froids, secs et élevés donnent aux animaux et aux plantes, comme à l'homme qu'ils nourrissent, plus de poils »²³⁹. Ou encore « la plante, l'animal, l'homme surtout, formés d'éléments discordants, de fluides, de solides, rassemblés par une force inconnue, agissant sans cesse en eux, ayant besoin, pour subsister, de mendier leur vie, en quelque sorte, à tout l'univers, portent en leur sein le principe de leur destruction »²⁴⁰. Dans ces deux passages, l'homme est mentionné comme un élément à part, après les plantes et les animaux. Le terme *animal*, utilisé comme adjectif, ne décrit donc pas la condition d'être de l'homme quand il est associé à ce dernier dans les descriptions de l'*économie animale*. L'adjectif *animal* fait référence à la condition physique de l'être humain et *de facto* au fait que son corps est soumis aux influences de tout ce qui l'entoure.

L'homme est donc bien distinct de l'animal. Mais qu'est ce qui crée cette différence ? Les médecins sont assez explicites sur ce sujet : l'intelligence de l'homme.

Comme il ne vaut que par son intelligence, c'est la seule royauté indétrônable ; elle fonde uniquement son empire légitime sur la nature. Ainsi le mérite de l'esprit et de la science devient le premier titre incontestable de supériorité parmi les hommes, ainsi qu'il est à l'égard des animaux²⁴¹.

Tout ce que l'homme entreprend ou subit de plus que l'animal est soit la cause soit la conséquence de son intelligence. L'homme est « l'animal intellectuel par excellence »²⁴².

²³⁸ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 283.

²³⁹ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 283-284.

²⁴⁰ VIREY, « Fondement », *op. cit.*, p. 290.

²⁴¹ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 166.

²⁴² VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 205.

Cette intelligence lui est naturelle dans tous les sens du terme. Elle est propre à l'être humain et elle lui vient de la nature. D'une part, celle-ci lui a donné une morphologie propre à l'exercice de l'intelligence.

L'homme étant principalement créé pour l'exercice de la pensée et de l'industrie, a dû recevoir une station droite ou exactement verticale, le seul parmi tous les animaux ; c'était l'unique moyen de lui attribuer sans gêne un cerveau volumineux et la liberté des mains, instrumens indispensables pour exécuter les actes et les inventions de l'intelligence. Il est le seul *bimane* et *bipède*²⁴³.

D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que la nature a créé l'homme faible. Il ne sait pas, comme d'autres animaux, se défendre et se mouvoir dès son plus jeune âge, selon les médecins de l'époque. Il n'est ni le plus rapide, ni le plus fort et n'a pas d'armes naturelles (des dents, un dard, des défenses etc.) pour se défendre²⁴⁴. Si ce postulat pourrait laisser croire que l'être humain n'est pas en position d'assumer le rôle que les médecins lui donnent – à savoir celui de maître du monde – Virey démontre qu'au contraire, c'est un don que la nature a fait à l'homme. « La nature nous créa plus faibles ou plus impuissans que les autres animaux à notre naissance ; et que de cette infériorité même est sortie notre supériorité »²⁴⁵ car pour survivre, l'être humain a dû s'instruire et est devenu le plus intelligent des êtres.

En effet, en mettant notre espèce dans l'obligation de s'instruire sans cesse, la nature lui prépara les moyens de surmonter toutes les créatures. En vain l'éléphant, la baleine nous surpassent par l'énormité de leur taille et la vigueur de leurs membres, il faut qu'ils succombent sous la main redoutable de l'homme et sous la puissance de ses armes. Le moindre insecte est plus industrieux dès sa naissance qu'aucune autre créature dans son enfance ; cependant ce mécanisme admirable et stérile dans l'individu, tandis que l'espèce humaine s'instruit progressivement à tisser la soie et l'or pour se vêtir des plus riches atours que jamais sut offrir la nature²⁴⁶.

On retrouve également le caractère divin ou spirituel qui était abordé dans le chapitre que j'ai déjà abordé. En effet, « l'homme exaucé par l'idée sublime de la divinité, et pour ainsi dire resplendissant de cette lumière céleste des sciences, rayons éclatants de la suprême intelligence, marche plus fier à la tête de toutes les créatures dont il se sent le roi »²⁴⁷.

Néanmoins, l'explication « divine » de l'intelligence humaine n'est pas la seule évoquée par les médecins. Ils ont plutôt tendance à évoquer deux facteurs principaux. Le premier est la sensibilité : « Plus un animal deviendra sensible, intelligent, plus il sera parfait ; tel est

²⁴³ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 193.

²⁴⁴ *Idem*, p. 209-210.

²⁴⁵ VIREY, « Raisonnement », *op. cit.*, p. 140.

²⁴⁶ *Idem*, p. 142.

²⁴⁷ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 177.

l'homme surtout »²⁴⁸. La sensibilité est en fait ce qui permet à l'homme d'obtenir un plus grand nombre de connaissances et donc de devenir plus intelligent.

En toutes les créatures de la terre, on remarque les animaux doués d'un plus grand nombre de sens sont les plus susceptibles de connaissances et d'acquisitions intellectuelles. De même, la nature a fait choix de l'homme parmi tous les animaux pour lui confier l'intelligence, véritable instrument de force et de suprématie sur eux²⁴⁹.

Je peux dès lors ajouter une autre dimension à la représentation de l'homme. Le système nerveux et sa complexion deviennent des éléments capitaux dans la compréhension de ce qui fonde le genre humain.

À mesure que nous voyons les animaux s'élever dans l'échelle progressive de l'organisation, leur système nerveux devient plus volumineux, leur cerveau plus vaste et plus compliqué. [...] Comme il est facile de le remarquer en passant du chien au singe, à l'orang-outan, de celui-ci au nègre hottentot, et de là à l'homme blanc, à l'européen le plus industriel et le plus éclairé. Nous venons de voir en même temps les animaux se relever à proportion vers la station droite, de manière que l'altitude la plus directe coïncide avec le cerveau le plus complètement développé. La nature est ainsi parvenue, à ce qu'il nous semble, au faite de la perfection organique, en créant l'homme sur la terre²⁵⁰.

Il ne s'agit pas seulement d'avoir plus de sensibilité mais d'avoir la meilleure organisation du système nerveux ou du moins le système le plus complexe.

Et à mesure que ce système nerveux sensitif s'accroît, se déploie dans l'intérieur des animaux progressivement plus compliqués, il envoie au dehors des prolongements ou rameaux nerveux, pour ouvrir de nouveaux sens, de nouvelles portes de communication vers l'univers extérieur²⁵¹.

Ainsi, l'être humain n'a pas les sens plus affûtés que les animaux mais les siens sont plus organisés. L'animal est plus *sensuel* que l'homme car il ne vit que par ses sens qui sont disséminés partout dans son corps selon Virey. Le système nerveux de l'homme est plus élaboré et renvoie toutes les informations sensibles vers le cerveau²⁵².

Ce primate accordé au système nerveux sert d'explication à d'autres phénomènes. Il explique la hiérarchie des êtres vivants. Si l'homme contrôle le monde, c'est parce qu'il a le système nerveux le plus complexe. Mais cela explique aussi la hiérarchie au sein des races humaines. Sans entrer dans les détails, Virey distingue trois grandes races humaines : la race

²⁴⁸ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 225.

²⁴⁹ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 161.

²⁵⁰ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 205.

²⁵¹ *Idem*, p. 226.

²⁵² *Idem*, p. 205.

blanche ou *arabe-européenne*, la race *olivâtre* et la race *nègre*²⁵³. Je reviendrai sur ce point dans le chapitre consacré au déterminisme climatique. Ce qui m'intéresse le plus ici est le fait que Virey établit une hiérarchie parmi ces races et que le système nerveux joue un rôle clef dans son raisonnement.

Nous ne découvrons pas d'autres racines à cet instinct de grandeur ou d'héroïsme et de domination, si particulier à notre espèce, sinon l'étendue de notre sensibilité et notre immense capacité cérébrale et intellectuelle ; par cette raison, le *nègre* en a moins que le *blanc*, et il reste inférieur²⁵⁴.

Certes, Virey revient toujours à la question de l'intelligence, mais on voit que celle-ci est associée à la sensibilité et que si le *nègre*²⁵⁵ est inférieur au *blanc* c'est parce qu'il est moins sensible. Virey fait également de nombreuses énumérations des animaux des moins sensibles au plus sensibles et le *nègre* apparaît toujours avant le *blanc*²⁵⁶.

La complexité du système nerveux humain sert aussi d'explication pour la faiblesse du corps humain et sa sujétion aux maladies et à tout ce qui l'entoure. Un peu à la manière d'une machine qui, plus elle est complexe et plus elle nécessite d'entretien, l'être humain tombe plus facilement malade et est plus rapidement victime de maux car son système nerveux est complexe.

L'homme doit au contraire son extrême disposition pyrétique ou fébrile à la mobilité et à la délicate susceptibilité de son système nerveux, dont le jeu sympathique est excité si facilement par la moindre altération de l'appareil digestif, jusque-là qu'une digestion un peu laborieuse imite un accès de fièvre en frissons et en chaleur. Aussi toute notre économie frémit par consensus à une impression physique ou morale qui n'affecterait nullement l'animal même le plus sensible, comme le chien. Il ne faut presque rien pour ébranler le système nerveux chez la femme, chez l'homme délicat. De là vient encore que notre espèce est bien plus susceptible qu'aucune autre d'être saisie par des épidémies²⁵⁷.

Ce n'est pas l'actualité qui démentira cette dernière phrase. Virey ne mentionne pas explicitement le fait que l'homme est davantage soumis aux influences des climats par le biais de sa sensibilité exacerbée. Cependant, il me paraît tout à fait envisageable de considérer cette hypothèse si l'on s'attarde sur le terme impression utilisé dans cet extrait. Une impression est ce qui « se dit en général du contact des corps extérieurs sur nos organes, et principalement sur nos sens »²⁵⁸. L'exemple de la température est très rapidement cité, or comme démontré

²⁵³ *Idem*, p. 244-245.

²⁵⁴ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 303.

²⁵⁵ Je ne fais ici que reprendre les mots du texte et ne partage en aucun cas ces idées.

²⁵⁶ À titre d'exemple : VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 293.

²⁵⁷ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 293.

²⁵⁸ VIREY, « Impression », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 156.

précédemment, celle-ci peut se penser à différents échelons dont le niveau climatique. En outre, la notice « Impression » n'est pas exclusivement écrite par Virey mais aussi par Foderé qui considère le climat comme une impression sur le corps humain²⁵⁹. La sensibilité de l'homme est donc un élément particulièrement important pour comprendre la relation qu'il entretient avec le climat et la nature. Je reviendrai sur ces considérations dans un instant. Pour le moment, il me faut terminer les causes de l'intelligence de l'homme.

Le deuxième facteur de l'intelligence de l'homme est la raison. À l'instar de la sensibilité, elle est aussi souvent citée en éloge aux côtés de l'intelligence. En outre, elle est aussi le fruit de la nature.

Qu'on cesse donc, dans une ignoble philosophie, de charger d'humiliations l'être que la nature éleva sans contestation au premier rang sur ce globe, en le doublant de la lumière de l'intelligence et de la raison²⁶⁰.

Outre le fait de contribuer à donner à l'homme sa pleine intelligence, la raison sert à différencier pleinement l'homme de l'animal. L'être humain est le plus sensible des animaux mais tous les animaux sont sensibles. Cette sensibilité varie et permet de dresser une hiérarchie au sommet de laquelle se trouve l'homme mais il n'en reste pas moins que la sensibilité est une caractéristique commune tant à l'humanité qu'au règne animal. En revanche, aucun animal n'est doué de raison. Elle est le propre de l'homme.

Il existe dans nous deux sources de connaissances, une celle des sens, qui seul dirige les animaux instruits que des choses matérielles et vraisemblances ; deux celle de la raison, qui, s'attachant aux pures vérités, réforme sans cesse les mensonges de nos sens, et qui est le plus noble apanage de l'humanité. En nous bornant au simple témoignage des sens, souvent imposteur ou infidèle, nous suivons le même principe de connaissances que les animaux ; mais lorsque rectifiant par l'esprit leurs erreurs, nous nous élevons à de plus dignes contemplations et à des vues plus universelles, les phénomènes du monde physique se déroulent devant nous comme une succession passagère de choses éternelles²⁶¹.

La raison permet, en outre, de distinguer les qualités qui séparent le monde animal et le monde humain. L'être humain possède l'intelligence. L'animal, lui, possède l'instinct. Cette notion d'instinct est encore assez floue à l'époque. Virey ne donne même pas de définition établie mais fait un rappel de toutes les théories émises jusqu'au moment où il écrit²⁶². Ce n'est qu'au troisième sous-titre, qu'il prend véritablement position et tente d'élaborer ce

²⁵⁹ FODERÉ, « Impression (médecine légale) », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 163.

²⁶⁰ VIREY, « Raisonnement », *op. cit.*, p. 147.

²⁶¹ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 162-163.

²⁶² VIREY, « Instinct », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 367-374.

qu'est l'instinct. On comprend assez rapidement que l'instinct est une action de la nature qui ordonne les êtres vivants. Comme un principe régulateur qui permet à tout être de survivre. La définition la plus satisfaisante que Virey développe est quand il compare l'instinct à l'intelligence. L'instinct, lui, « opère toujours sans raisonnemens, [...] poussé par le besoin ou des désirs, des sentimens, des passions, et toute espèce d'incitation intérieure, involontaire ; [...] il aspire à l'utile »²⁶³. L'intelligence agit bien autrement.

L'intelligence recevant du dehors, ou par les sens externes, des impressions, des images, les transformant en idées au cerveau, les compare, les juge froidement, combine, d'après elles, ses volontés, et se détermine librement, en conséquence, selon ce qui paraît vrai ou juste, ou meilleure, d'après les conjonctures, les climats, etc. Voilà le propre de l'homme raisonnable²⁶⁴.

L'homme doué de raison possède donc l'intelligence. Virey ne réserve pas l'instinct aux animaux dans sa définition mais ce sont néanmoins eux qui paraissent en avoir le plus performant à la lecture de la notice. D'une part, beaucoup de connaissances de l'homme ont été acquises en observant les animaux qui agissaient de façon instinctive comme les chiens ou les amphibiens qui pressentent l'orage pour ne citer qu'un exemple²⁶⁵. De la même façon, beaucoup d'animaux n'ont pas besoin d'apprentissage pour survivre, ni même besoin de cerveau comme les mollusques. S'ils survivent, c'est grâce à leur instinct²⁶⁶. L'homme n'est néanmoins pas complètement délié de l'instinct. Dans sa dimension *animale*, il possède aussi une part d'instinct. De la même façon, certains animaux peuvent parfois faire preuve d'intellect²⁶⁷. Néanmoins ce n'est pas ce qui rythme leur vie. L'animal vit essentiellement par l'instinct et l'être humain par l'intelligence.

Mais de là même, l'homme se trouve par rapport aux autres créatures, un être extrême dans ses qualités, par ses richesses inépuisables de sa sensibilité nerveuse. Il n'a presque point d'instinct inné et conservateur, parce qu'il est appelé au noble usage de la raison qui en tient lieu, et que la nature lui en impose même l'obligation. En effet, quand il manque de cette raison, il tombe nécessairement au-dessous de la brute ; il ne peut plus vivre par lui-même. [...] Donc le chien, le singe, etc., sont au-dessus de l'homme imbécile ou fou ; donc la raison et pour nous aussi indispensable que les instincts pour la brute. Non-seulement, sans cette raison, nous ne saurions nous conduire en rien, mais nous nous précipitons saurions dans tous les excès ; nous pourrions, en cet état, commettre toutes les horreurs ; au contraire le loup, l'animal sauvage, réduits à leur instinct, s'y conforment, et, une fois rassasiées, les voilà désormais tranquilles²⁶⁸.

²⁶³ VIREY, « Instinct », *op. cit.*, p. 382.

²⁶⁴ *Idem*, p. 383.

²⁶⁵ *Idem*, p. 371.

²⁶⁶ *Idem*, p. 381.

²⁶⁷ *Idem*, p. 375.

²⁶⁸ *Idem*, p. 300.

Cet extrait résume bien le rôle de la raison dans l'idée que Virey se fait de l'humanité par rapport aux animaux. L'animal a l'instinct et l'homme a la raison outre sa grande sensibilité. Si l'homme ne fait pas usage de cette raison, il ne peut être intelligent et est donc inférieur à l'animal car ce dernier possède un instinct plus développé qui lui permet de survivre.

Il est à noter que le concept d'instinct est très proche de celui de nature. En effet, il apparaît comme une justification à des phénomènes jusqu'alors inexplicables. Je serais presque tenté de dire que l'instinct est un mélange des deux dernières définitions du mot *nature*. À savoir « l'ordre éternel des choses » ainsi que « l'essence de chaque chose »²⁶⁹. L'ordre éternel des choses car l'instinct a ce caractère *horloger* de grand organisateur du monde qui règle chaque corps et ses réflexes. Et l'essence de chaque chose car chaque animal possède ses propres instincts de survie. L'abeille construit sa ruche, le ver à soie tisse, etc. Je n'essaye pas de faire de raccourci pour tenter de confondre les termes *instinct* et *nature* mais je m'appuie ici sur une citation de Virey qui écrit à propos de l'instinct.

Ainsi chaque animal jouit d'une *nature* ou d'un ordre particulier de mouvemens qui façonne ses membres, qui s'ouvre des voies et des vaisseaux, compose, assimile, distribue les muscles, les os, les nerfs, combine, arrange enfin les élémens dans leur situation, leur connexion, leurs rapports, leurs articulations avec une prévoyance et une sagesse incompréhensible pour former un tout organisé, vivant, bien coordonné selon le rang, la destination qui lui sont réservés²⁷⁰.

Les notions de nature et d'instinct semblent donc très intimement liées selon Virey. Cependant, l'instinct reste malgré tout un lieu de débat pour de nombreux médecins et ce pour encore longtemps²⁷¹. Il est d'ailleurs à noter que j'expose ici essentiellement les théories de Virey. Si l'on lit l'article « Animal » écrit par Cuvier, il n'y a pas de mention des différences entre être humain et animal. Son attention se porte essentiellement sur la différence entre les végétaux et les animaux. Cuvier définit d'ailleurs l'animal comme « un être doué de sentiment et de mouvement volontaire »²⁷². Le terme *sentiment* signifie « La faculté de sentir » ou la « perception des objets par les sens »²⁷³. L'être humain pouvant se mouvoir librement et étant considéré comme l'animal le plus sensible selon Virey, il ne peut être exclu de cette définition. La question de savoir si Cuvier ne s'attarde que sur l'état physique ou s'il a

²⁶⁹ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 240-241.

²⁷⁰ VIREY, « Instinct », *op. cit.*, p. 378-379.

²⁷¹ La question de l'instinct est par exemple toujours présente sous la plume de Darwin. CHARMETANT E., « Darwin et l'éthique, Une rencontre précoce, un chantier toujours ouvert », in *Archives de Philosophie*, t. 73 (2010), n°1, p. 93-118.

²⁷² CUVIER, « Animal », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 142.

²⁷³ PIORRY, « Sentiment », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LI), Paris, Panckoucke, 1821, p. 130.

d'autres considérations d'ordre philosophique quant à la nature de l'homme reste néanmoins ouverte.

Revenons un instant sur les derniers attributs de l'être humain. Ce dernier est intelligent grâce à la raison et sa grande sensibilité. Cependant, si l'intelligence est l'élément déterminant de l'humanité, Virey mentionne aussi une série d'autres atouts propres à l'homme. Ceux-ci découlent à chaque fois des trois éléments susmentionnés.

Le premier est la sociabilité. Ainsi le « genre humain ce groupe en société au moyen de la raison »²⁷⁴ d'une part, et de la sensibilité d'autre part. Le rôle de la sensibilité est plus subtil car elle n'affecte pas directement la société mais elle affecte la capacité d'aimer. Plus un animal est sensible, plus il éprouve de l'amour. L'homme étant le plus sensible des animaux, il est celui qui éprouve le plus d'amour alors que le commun des quadrupèdes n'a de liaisons que pendant la période de rut²⁷⁵. Or « l'amour est donc la première base de toute association, et par conséquent de la civilisation humaine »²⁷⁶. C'est aussi pour vivre en société que l'être humain est doué de la parole contrairement aux autres animaux²⁷⁷. La parole permet de mieux sociabiliser et surtout d'échanger des idées et donc de devenir plus intelligent²⁷⁸.

L'autre atout de l'homme, lui aussi lié à l'intelligence, la raison et la sensibilité, est sa capacité d'adaptation. En effet, on trouve des êtres humains partout sur le globe car ils savent s'adapter à toute situation.

L'homme cependant, jeté nu sur ce globe, et dont le premier berceau, selon les documents de son antique histoire et le témoignage toujours manifeste de sa nudité, de sa sensibilité, dut être la zone chaude et fortunée des tropiques : l'homme est devenu cosmopolite²⁷⁹.

Selon Virey ce sont cette flexibilité, alliée d'un part à la sensibilité de l'homme²⁸⁰ et d'autre part à son intelligence qui font réellement de ce dernier « un être à part dans cet univers »²⁸¹.

Le dernier point que Virey évoque pour distinguer l'être humain de l'animal est le fait que l'homme « connaît Dieu et la mort »²⁸². Ces deux éléments sont aussi le fruit de son intelligence. Ils sont capitaux car ils permettent à l'homme de s'élever au-dessus de tout car il

²⁷⁴ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 162.

²⁷⁵ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 230-231.

²⁷⁶ *Idem*, p. 230.

²⁷⁷ *Idem*, p. 300.

²⁷⁸ *Idem*, p. 213.

²⁷⁹ VIREY, « Froid », *op. cit.*, p. 52-53.

²⁸⁰ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 248.

²⁸¹ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 288.

²⁸² *Idem*, p. 227.

connait la perfection et cherche à l'atteindre tout en étant conscient de sa faiblesse et de sa fragilité²⁸³.

Il n'était pas nécessaire de s'aventurer dans tels raisonnements pour comprendre que Virey a une très haute estime de l'homme. La simple lecture des premières lignes de la notice suffit pour le comprendre.

L'homme est, sans contredit, le premier être sur notre globe ; placé à la tête du règne animal, il domine en roi toutes les créatures et s'élève, par la pensée, aux plus hautes contemplations ; il mesure la course des astres, il parcourt la terre et les mers ; il a même su descendre dans les profondeurs et s'élancer dans le champ de l'atmosphère. Individuellement faible, presque sans armes naturelles, il apprend, par le nombre ou par l'industrie, à harponner la baleine et à dompter l'éléphant ; il a pu renverser les rochers et les montagnes par la puissance du feu qu'il a su maîtriser. La nature l'a formé délicat et sensible plus que les autres animaux ; il dut par là recourir moins à la force brute, qui lui eut laissé les moyens de vivre isolé et sauvage, qu'à l'adresse et la pensée, qui mettent en œuvre le concours de plusieurs efforts pour obtenir de grands résultats, et qui portent à la vie sociale : comme animal, la nature nous a peu favorisé ; comme homme, elle nous a transmis un rayon d'intelligence ou le génie, et par lui nous avons obtenu le spectre du monde²⁸⁴.

On retrouve le fait que l'être humain domine le règne animal et est au sommet de la hiérarchie grâce à son intelligence. Celle-ci a été acquise grâce à la condition primaire de l'homme qui est faible mais sensible. L'être humain a donc combiné cette sensibilité avec sa raison et a pu créer la société. Tout ceci engendre que l'homme est devenu le maître du monde. En somme, l'être humain se définit par tout ce qui lui permet de s'éloigner de la nature. Cette conception est typique du XIX^e siècle et est alors promise à un bel avenir. En effet, l'homme se définit exclusivement par rapport à l'animal et à ce qui le différencie de ce dernier. Ce sentiment va être renforcé tout au long du siècle notamment par les apports des théories sociales²⁸⁵. Néanmoins, malgré sa supériorité, Virey n'hésite pas à atténuer ses propos à certains moments. Ainsi la sensibilité et la raison combinées ne peuvent répondre à toutes les questions et comprendre le monde dans son intégralité.

Mais on nous demandera peut-être si nous croyons nos sens, notre raison, des guides bien sincères, des flambeaux bien lumineux, pour nous élancer au hasard dans ces profonds abîmes sur l'origine des êtres. Quelle témérité, ou plutôt quelle faiblesse de s'abandonner aux lueurs trompeuses de nos vains raisonnements, au milieu de cette nuit éternelle, qui nous dérobe le mystère de notre création²⁸⁶ !

²⁸³ *Idem*, p. 227-228.

²⁸⁴ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 191.

²⁸⁵ BARATAY É., *Et l'homme créa l'animal*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 146-147.

²⁸⁶ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 280.

En fait, Virey rappelle à plusieurs reprises que, malgré son intelligence, malgré sa puissance et son rôle dominant au sein du monde, l'homme reste malgré tout un être faible qui ne peut comprendre l'entière du monde qui l'entoure. En outre il reste physiquement soumis à la nature et ce malgré toute son intelligence.

Il parcourt toutes les parties du monde pour satisfaire ses désirs. Capable de tout sentir, de tout connaître, il devient le centre de cette sphère ; mais ce roi de la nature subit le commun branle qui entraîne le grand univers ; c'est un petit pignon qui s'engrène avec cette roue immense : en tant que corps animal, surtout, s'il est libre par la pensée, il est immédiatement dépendant des causes universelles²⁸⁷.

Ce sont ce genre de déclarations qui m'ont fait douter du fait que, comme l'affirme Descola, la société occidentale européenne serait devenue une société naturaliste au tournant du XVII^e siècle²⁸⁸. Il me semblait que selon la société n'était pas encore tout à fait naturaliste et que la frontière entre nature et culture n'était pas spécialement bien tracée comme elle a pu l'être durant d'autres époques ultérieures.

Entre nature et culture

À la suite d'une première lecture on pourrait remettre en doute le postulat que Virey suit un schéma de pensée naturaliste. La pensée naturaliste est une façon de voir le monde théorisée par Philippe Descola. Il distingue quatre types de sociétés : animiste, totémiste, analogique et naturaliste. Elles se différencient par leur façon d'envisager le monde. Selon Descola, elles suivent néanmoins un schéma commun. La partition entre ce qui relève de l'extériorité (le corps) et de l'intériorité (l'esprit). Face à un autre individu (humain ou non humain), un être humain va envisager qu'il possède soit une même intériorité et une même extériorité que celui en face, soit que les deux diffèrent totalement, soit que l'une est semblable et l'autre différente²⁸⁹. Une société naturaliste pense que l'extériorité entre les individus humains et non humains est semblable. Nous sommes tous constitués d'atomes qui répondent aux lois de la physique. L'intériorité est cependant différente : les animaux et les plantes ne pensent pas comme nous. De là naît la dichotomie entre ce qui est de l'ordre de la nature et ce qui est de l'ordre de la culture²⁹⁰. Quand j'ai abordé le *Dictionnaire* pour la première fois, je ne doutais pas de me retrouver face au reflet d'une société naturaliste. Mais, mes premières lectures ont

²⁸⁷ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 248.

²⁸⁸ DESCOLA P., *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 106.

²⁸⁹ *Idem*, p. 156.

²⁹⁰ *Idem*, p. 177.

commencé à me faire douter. En effet, quand Virey développe certaines théories, on observe que l'homme est toujours dépendant de la nature. Il en est le fruit et en fait partie intégrante.

La chair, les os, les humeurs, sont évidemment des parties, non de l'homme, mais du globe terrestre, auquel elles se rejoignent à la mort. Elles appartiennent donc moins à l'individu qu'au monde, dont elle subisse les révolutions ordinaires. Nous sommes montés à l'unisson des éléments ; notre vie correspond à leur mouvements²⁹¹.

L'homme n'est que « ce ministre est cet interprète de la nature »²⁹². Mais plus frappant encore, Virey semble envisager que l'être humain est soumis à la nature dans son extériorité et son intériorité.

N'est-ce pas en effet cette nature qui dicte à tous les humains, sur ce globe, les lois éternelles de la morale, à Socrate comme à Confucius ? N'est-ce pas elle qui montre partout les vérités incontestables des mathématiques, de la géométrie, où les rapports réels des choses ? Sans doute, nous ne connaissons pas la vérité sur chaque objet ; car lorsque nous ne tenons pas toutes les conditions d'un problème difficile à résoudre, nous pouvons nous tromper dans nos jugements ; mais, pour être ignorée, la vérité existe-t-elle moins ? Quel génie plus habile, où les découvertes qu'amène le temps, peuvent un jour la dévoiler²⁹³.

Dans ce cas-ci, la morale, propre à l'intériorité humaine, est le fruit de la nature. Virey ajoute que même « génie de l'homme, n'est donc en réalité que l'opération de la nature même par ses lois »²⁹⁴. Si tel est le cas, la frontière entre nature et culture devient floue et le schéma de pensée naturaliste n'est alors plus applicable. L'homme ferait ainsi partie de la nature dans son entièreté. Virey parle plusieurs fois en ces termes dans des notices différentes. En effet, quand il s'agit d'agir ou de créer de nouvelles choses « que peut l'homme, si ce n'est d'employer des corps naturels, de les rapprocher de les éloigner, le tout par la permission et selon les lois de la nature ? »²⁹⁵. Et quand il s'agit de savoir ce que le médecin doit connaître pour bien diagnostiquer les maladies, Virey part du principe que « nous vivons en rapport avec presque toute la nature ; il nous faut donc étudier toute la nature pour mieux connaître »²⁹⁶.

Je ne choisis pas cette dernière définition par hasard. En effet, Virey stipule que nous vivons en rapport avec *presque* toute la nature. Ce mot anecdotique n'a que peu d'importance au regard de toute l'œuvre de Virey dans le dictionnaire ; Néanmoins il implique une légère distance vis-à-vis de la nature. Cette distance entre humanité et nature ou entre culture et

²⁹¹ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 248.

²⁹² *Ibidem*.

²⁹³ VIREY, « Raisonnement », *op. cit.*, p. 147-148.

²⁹⁴ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 291-292.

²⁹⁵ *Idem*, p. 245.

²⁹⁶ VIREY, « Froid », *op. cit.*, p. 63.

nature est en fait implicite dans le reste de l'œuvre mais elle peut être décelée à la suite d'une lecture approfondie. Si le schéma de pensée semble ne pas être naturaliste, un examen minutieux m'a révélé que la situation était plus complexe.

Tout d'abord, je peux reprendre les influences du climat. Comme expliqué précédemment, le climat est un élément entier de la nature, comme le bras armé de cette dernière pour influencer l'être humain. Or, quand il s'agit de parler de l'influence qu'a le climat sur l'être humain, plusieurs médecins distinguent deux types d'influences. Celles sur le physique et celles sur l'esprit. Pour l'exprimer selon les catégories de Philippe Descola, les influences sur l'intériorité et sur l'extériorité.

Le climat influence l'intériorité de l'homme par deux moyens. Le plus évident à la lecture des textes est celui du moral ou de la morale. En effet, ce dernier est régulièrement mentionné par de nombreux auteurs mais, surtout, les médecins en font mention en le mettant à côté du physique.

C'est ainsi que certaines dispositions permanentes du corps, certaines qualités morales et diverses maladies particulières sont le résultat de la révolution profonde qui s'opère en nous par leur influence ; et ces dispositions, soit physiques, soit morales, se transmettant de génération en génération, établissent ses grandes et notables différences qui distinguent les peuples les uns des autres, et caractérisent les races humaines²⁹⁷.

On retrouve ce même constat quand on parle d'hydrographie car « la température atmosphérique a nécessairement une grande influence sur l'état physique et moral de l'homme à la mer »²⁹⁸ ou, pour reprendre mon exemple favori du chapitre sur les *circumfusa*, quand on parle des habitants des marais qui, « aussi faibles au moral qu'au physique, [...] sont étrangers à tous les sentiments actifs et généreux qui portent les hommes des climats plus favorisés aux grandes entreprises et aux travaux pénibles »²⁹⁹. Évidemment, Virey fait partie du nombre de ceux qui opère cette distinction entre moral et physique quand il parle de l'influence du climat.

Il n'est donc pas surprenant que des hommes, dont la constitution s'est appropriée à leur pays ordinaire, éprouvent des altérations physiques et morales d'autant plus profondes, qu'ils vont habiter dans un climat différent du leur.³⁰⁰

Cependant, cette notion de moral pose un léger problème. Tout d'abord faut définir ce qu'est le moral. Ou bien doit-on dire la morale ? La notice afférente au sujet confond les deux notions bien que celle-ci soit intitulée par le substantif masculin. En outre, elle ne présente pas

²⁹⁷ MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 333-334.

²⁹⁸ KERAUDREN, « Hydrographie », *op. cit.*, p. 275.

²⁹⁹ FOURNIER et BEGIN, « Marais », *op. cit.*, p. 533.

³⁰⁰ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 333.

de définition stricte mais expose les très nombreux débats sur l'influence du moral sur le physique de l'être humain. C'est là que se pose le problème : la notion de moral peut toucher à l'extériorité de l'homme. Néanmoins, tout laisse supposer que cette notion de moral(e) émane bien d'abord de l'esprit avant du physique car il n'est question que de son influence sur le corps humain et non l'inverse³⁰¹. Les qualités morales relèveraient donc plus de l'intériorité même si elles peuvent exercer une influence sur l'extériorité de l'être humain.

Le moral n'est néanmoins pas la seule qualité intérieure qui est influencée par le climat. En effet, ce dernier influence aussi les capacités scientifiques et artistiques des êtres humains. Ainsi, les peuples du nord, moins sensibles à cause du froid sont plus prompts à exercer la science et l'art de la mécanique que les beaux-arts³⁰². À l'inverse, les peuples des climats chauds dont la sensibilité est exacerbée par la chaleur et cela stimule l'imagination qui fait que ces peuples sont les plus prolifiques en réflexions philosophiques et en productions de musique et d'œuvre d'art³⁰³. Les habitants des climats tempérés sont, évidemment, les mieux situés pour exercer à la fois la science et les beaux-arts sans que l'un ou l'autre ne soit délaissé³⁰⁴. En somme, le climat influence la façon dont les capacités intellectuelles de l'être humain sont réparties. On en revient à la notion d'intelligence. Elle est en fait un élément central dans l'organisation des rapports entre l'homme et la nature.

Cette notion qui distingue l'être humain de l'animal est sujette à de nombreux débats quand il s'agit de savoir si la nature agit par intelligence ou non. Virey synthétise les propos des auteurs anciens en disant que selon eux, la nature agit par intelligence. Elle ne fait rien d'inutile et tout ce qu'elle crée est parfait et elle fait même preuve de sagesse quand elle coordonne les corps des animaux³⁰⁵. Cependant, quand il s'agit de l'opinion de Virey, tout se complexifie. Dans la conclusion de la notice nature, il dit que « la nature est une puissance active, intelligente, spontanée, qui organise et fait vivre les créatures »³⁰⁶. Cela laisse penser que la nature est bien douée d'intelligence. Mais un autre passage me fait penser que Virey utilise le concept d'intelligence pour distinguer d'une part ce qui relève de l'homme et d'autre part ce qui relève de la nature. Je reviens aux considérations que j'ai évoquées il y a peu sur la distinction entre l'animal qui vit par son instinct et l'être humain par son intelligence.

³⁰¹ VIREY, « Moral », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIV), Paris, Panckoucke, 1819, p. 270-280.

³⁰² VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 343-344.

³⁰³ *Idem*, p. 338.

³⁰⁴ *Idem*, p. 347.

³⁰⁵ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 244.

³⁰⁶ *Idem*, p. 297-298.

La nature est étendue dans toutes les parties du corps animal ; l'art vient seulement du dehors. La première consiste dans l'harmonie et l'équilibre de toutes les parties du corps.

Si l'on compare la nature et l'âme, on remarquera que la première est dépourvue de l'intelligence (bien qu'elle agisse sagement sans être apprise), qu'elle est terrestre ; mais l'âme est émanée de la suprême intelligence. L'œuvre de la nature consiste dans la nutrition et l'accroissement, celui de l'âme dans la faculté de sentir et le mouvement volontaire. La nature est vraie et s'exprime par des sentiments, c'est la loi première du cœur ; mais l'esprit peut se contrefaire ; il a besoin d'apprendre du dehors par l'extérieur des sens ; elle, au contraire, sans science, sans acquisition expérimentale, se fraie des voies salutaires, et, pour maintenir l'existence, tente tous les moyens, dispose toutes les parties du corps, se suffit à elle-même, en agissant spontanément. Cependant cette nature est terrestre, mortelle, dépourvue d'intellect, mais ses opérations sont d'une profondeur inexplicable, cachées, ineffables et surpassent toute intelligence³⁰⁷.

Virey fait intervenir ici un acteur supplémentaire : l'âme. Il en parle très peu dans toute son œuvre au sein du *Dictionnaire* et il n'y a d'ailleurs pas de notice la concernant. Néanmoins, ici, tout corrobore avec les distinctions que nous avons précédemment établies entre instinct et intelligence. Pour rappel, « l'homme devait avoir le moins d'instinct natif, mais le plus de raisonnement d'acquisition pour en tenir lieu. »³⁰⁸. L'intelligence appartient donc à l'homme et l'instinct à l'animal. Ici l'âme se distingue de la nature car elle possède l'intelligence et pas la nature. Un petit raccourci me fait dire que Virey considère que seul l'homme a donc une âme car, d'une part, il reproche à certains médecins de n'étudier l'homme que dans son aspect physique faisant de lui « une machine sans âme »³⁰⁹, et d'autre part, seul l'être humain est doué d'intelligence et celle-ci « est une faculté de l'âme qui permet de connaître ou de concevoir »³¹⁰. Si tel est le cas, le long passage cité plus haut permet de confirmer que l'homme, outre de se distinguer des animaux, se distingue aussi de la nature par son intelligence. L'instinct appartiendrait donc au domaine exclusif de la nature et l'intelligence, elle, serait le propre de la culture.

Le manque de matière ne me permet pas de confirmer cette hypothèse mais toujours est-il que ce passage me permet de confirmer que quand Virey décrit une « nature intelligente » dans sa conclusion, il ne l'utilise pas de la même manière qu'il le fait pour qualifier l'homme. Il l'utilise très certainement pour décrire son action qui est toujours « ce qu'elle fait de meilleur »³¹¹ ou peut-être qu'il veut simplement souligner son origine divine car elle

³⁰⁷ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 251-252.

³⁰⁸ VIREY, « Raisonnement », *op. cit.*, p. 141.

³⁰⁹ VIREY, « Moral », *op. cit.*, p. 275.

³¹⁰ VIREY, « Intellect », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 438.

³¹¹ *Ibidem*.

« découle de la suprême intelligence ». En outre le terme intelligence est suivi du terme spontané alors que l'intelligence suppose une réflexion selon Virey³¹².

Il n'est pas impossible aussi que les concepts d'instinct et d'intelligence servent comme des outils de *scaling*. L'organisation juste et irréfléchie se traduit par l'instinct quand on parle des animaux mais par la nature quand on parle de l'organisation du monde. Le principe de réflexion et d'apprentissage se traduit par l'intelligence au niveau humain et par la suprême intelligence – en d'autres termes : Dieu – quand on réfléchit au niveau universel. Je ne suis malheureusement pas en mesure de pouvoir avancer plus d'éléments démonstratifs pour renforcer cette hypothèse établie sur quelques passages des écrits de Virey.

Pour conclure ce chapitre, je dirais que, dans le *Dictionnaire*, nous sommes donc bien dans un schéma de pensée naturaliste. Mais les médecins de l'époque se posent déjà des questions sur la pertinence d'une telle distinction. L'homme est le fruit de la nature, il vit pleinement en lien avec elle mais il est en même temps un être à part, seul doué d'intelligence et de multiples autres qualités qui l'amènent à diriger le monde. Ce chapitre peut paraître quelque peu hors-sujet au regard de ce mémoire mais je pense que pour bien comprendre les rapports entre l'homme et le climat il est impératif de comprendre comment l'être humain se positionne lui-même par rapport au monde et à la nature. C'est en fait la complexité de la pensée sur l'homme que j'ai tenté d'atteindre. En effet, l'homme se définit par son éloignement de la nature tout en se pensant comme étant soumis à celle-ci et ce phénomène est capital pour comprendre les relations que l'homme entretient avec le climat.

³¹² *Ibidem*.

Chapitre 5 : Influence du climat sur l'homme et déterminisme climatique

Un déterminisme remis en question ?

Je crois que je peux affirmer que la majeure partie de ce dictionnaire a été écrit dans la continuation d'une logique de déterminisme climatique. Le climat influence tous les aspects de la vie de n'importe quelle population. La santé, les capacités intellectuelles, le physique, les comportements sexuels : tout est déterminé par le climat sous lequel on vit.

Néanmoins, plusieurs passages m'ont montré que ce déterminisme tendait à être peu à peu remis en question. Les premiers viennent de la notice « Homme ». Virey se remet lui-même en question quand il présente les différentes races humaines. Selon lui, il existe trois grandes races humaines : La race blanche ou caucasienne dans laquelle on retrouve tous les peuples d'Europe, d'Afrique du sud, d'Inde et du Moyen-Orient ; la race olivâtre dans laquelle on retrouve tous les peuples d'Asie ; et la race nègre qui couvre l'Afrique. Virey attribue la différence entre ces races à « la perpétuelle influence des mêmes causes qui changent ou altèrent les formes organiques sur le globe terrestre »³¹³. En d'autres termes, à tout ce qui peut influencer un être vivant au premier rang desquels se trouvent les climats. Si l'on suit ce raisonnement, un climat bien particulier devrait toujours donner fruit à une race d'homme bien particulière. Cependant un petit grain de sable vient se glisser dans la réflexion de Virey : il est des endroits sur la Terre où l'on trouve différentes races sous les mêmes climats. Les Lapons, des hommes petits à la peau sombre issus de la race olivâtre vivent sous les mêmes climats que les Finnois qui sont grands, blonds et pâles et qui appartiennent à la race blanche³¹⁴.

L'exemple inverse est vrai aussi : on trouve des races similaires dans des climats radicalement différents. C'est notamment le cas de la race blanche qui s'est répandue tout autour du globe sans pour autant se transformer radicalement selon les climats³¹⁵. Comment expliquer ce phénomène si le climat détermine la race ? Virey ne donne pas vraiment d'explication. Il avance seulement l'hypothèse que certaines races ne se sont pas mélangées car elles se méprisaient mutuellement, comme les Papous et les Malais par exemple, ce qui explique qu'on trouve des races différentes sous les mêmes climats³¹⁶. Et en ce qui concerne les races semblables à travers le monde, Virey affirme que c'est parce que le temps n'a pas

³¹³ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 244.

³¹⁴ *Idem*, p. 262.

³¹⁵ *Idem*, p. 263.

³¹⁶ *Idem*, p. 265.

encore fait son office et que les habitants de ces contrées n'ont pas encore reçu les impressions des climats sous lesquels ils vivent³¹⁷.

Le fait de ne pas répondre à ce problème directement est une caractéristique de Virey. Chaque fois qu'il pose un constat ou explique un fait, il ajoute une partie de réflexion tenant plutôt de la philosophie que de la médecine. Cette façon de raisonner est très certainement l'une des causes de sa prolixité que lui ont reprochée ses adversaires. Néanmoins, pour cette étude, ces digressions dans le discours de Virey m'ont permis de voir que le discours scientifique n'est pas figé et que les médecins se posent beaucoup de questions sur certains sujets. Il serait intéressant d'étudier, via d'autres sources si cela est possible, si ces remises en question continuelles ne sont que le chef de Virey ou si d'autres médecins proposent de telles réflexions. Cependant, je n'ai que le *Dictionnaire* à disposition et je dois me contenter de ce corpus, déjà très riche.

Virey ne remet pas en question le déterminisme climatique uniquement par le constat que la race ne corrobore pas toujours avec le climat sous lequel elle vit. Il se pose également des questions plus générales sur l'ordre du monde, de la nature, des sciences. Or, il n'est pas impossible qu'il ait appliqué ses réflexions sur ce problème de déterminisme climatique. Pour rappel, c'est Virey qui dit à propos des sciences, que « nous ne connaissons rien d'absolu dans cet univers, et tout étant relatif, soit à notre propre nature, soit aux objets de nos comparaisons, nous ne pouvons point espérer de pénétrer dans l'essence même des êtres »³¹⁸. Si nous ne pouvons rien connaître d'absolu, il est possible que toutes les théories raciales liées au climat soient remises en question comme l'indique les contre-exemples cités par Virey. Le reste de ses écrits m'a cependant prouvé que la pensée de Virey est très marquée par une forme de déterminisme climatique. Néanmoins, ce déterminisme a la particularité de pouvoir évoluer.

Mais si le nombre des espèces peut évidemment diminuer, peut-il s'accroître, et sans forme-t-il de nouvelles dans le cours des siècles et dans de nouvelles circonstances qu'ont pu amener les catastrophes dont notre sol présente tant de témoignages irrécusables ? Nous n'hésiterons pas à le croire, puisque le mode d'arrangement des éléments venant à changer, force est que les créatures qui en résultent se modifient ou changent également.

[...]

Ce que nous regardons comme naturelle, n'est, en effet, qu'une relation de convenances utiles des êtres entre eux ; mais le mode d'organisation étend changé, les rapports

³¹⁷ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 265.

³¹⁸ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 164.

deviennent autres : le bien ou la perfection relative seront différents parmi les créatures vivantes ; tout, à cet égard, est conditionnelle³¹⁹.

Certes, si l'on prend la définition philosophique du déterminisme, « doctrine d'après laquelle les actions des hommes sont, comme les phénomènes de la nature, soumises à un ensemble de causes extérieures »³²⁰, rien n'implique que les phénomènes extérieurs sont fixes et ne peuvent évoluer. Cependant, si toutes les causes qui influencent les êtres vivants peuvent changer d'un moment à l'autre, il n'est absolument pas à exclure que l'être humain participe à ce changement. Je laisse cette réflexion en suspens, j'y reviendrai plus tard.

J'ai tenté de voir si d'autres auteurs que Virey pouvaient remettre le déterminisme climatique en question. De manière générale, peu de médecins s'expriment sur ce sujet. Cependant, certains remettent le rôle du climat en question ou, du moins lui donnent une place de moindre importance dans son influence sur l'homme.

Le climat modifie également notre organisation ; mais s'il concourt à la naissance de ces névroses, c'est moins par une participation directe que par les habitudes du pays³²¹.

Toutefois, dès que le climat est remis en question, c'est au niveau de l'hygiène et de son influence sur les maladies. Les fondements des races ou du physique humain ne sont pas remis en question. Seules les causes des maladies le sont. Le climat n'est d'ailleurs pas systématiquement remis en question, il occupe d'ailleurs souvent une place de première importance.

Voilà pourquoi il est si difficile de conserver une ombre même de santé, dans les saisons de l'année où la qualité de l'air change d'un moment à l'autre, ainsi que le fait remarquer Hippocrate, parce que, bien constitué pour la température du matin, on l'est mal pour celle du soir et réciproquement : et voilà encore pourquoi, selon cet admirable observateur, les maladies les plus simples qui se montrent dans ces saisons irrégulières, développent si péniblement leurs phénomènes au milieu de ces variations perturbatrices. Ce qui est vrai des saisons, des climats et des localités, c'est encore du régime, des professions, des aliments, des boissons, des actes les plus ordinaires de la vie, le sommeil, la veille, etc.³²².

Le climat n'est juste pas le seul élément qui détermine la maladie. N'importe quel détail peut avoir son importance. Néanmoins la température est au cœur de la réflexion. Virey abonde aussi dans ce sens mais en ajoutant sa touche de relativisme.

³¹⁹ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 279-281.

³²⁰ « Déterminisme », ATILF, CNRTL, [en ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/d%C3%A9terminisme>, (page consultée le 14 août 2020).

³²¹ LOUVER-VILLERMAY, « Hypochondrie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 109.

³²² PARISET, « Cause », *op. cit.*, p. 369.

Nous avons vu que les âges, les sexes, les tempéramens, le climat, la saison, le régime de vie, les coutumes enfin attribuaient différens degrés d'énergie, de forces, de prépondérance à quelques organes ou systèmes, tandis que d'autres parties restaient plus faibles, moins actives. Cependant, chacun de ces états de l'organisation peut offrir une santé quelconque. C'est que dans tout le corps se coordonne et s'équilibre relativement à ces dispositions, de telle sorte que chaque individu jouit de sa santé particulière ou de son idiosyncrasie, qui, par rapport à un autre individu, serait maladie. La seule rapidité de la circulation de l'enfant dans un vieillard allumerait en celui-ci une fièvre horrible, quoique tous deux, dans leur manière d'être naturelle, soient bien portans³²³.

L'homme gagne néanmoins beaucoup en importance chez Virey car la maladie dépend aussi du corps de l'être qu'elle touche. Le climat reste donc un facteur important mais il est à relativisé car beaucoup d'autres causes entrent en jeu.

L'influence du climat est donc peu remise en cause mais elle n'est pas intouchable pour autant. Certains médecins élaborent des théories qui prennent moins le climat en compte ou qui diminuent son importance. C'est le cas de Foderé dans sa notice sur les *Impressions*.

Impressions sur l'ensemble de l'homme par la famille, le lieu de naissance, le climat, les alimens, la profession, etc. Indépendamment des trois grandes races humaines sur lesquels a disserté l'auteur de l'article *homme* au 21^e volume de ce dictionnaire, il est certain qu'encore, dans chaque race, il y a un grand nombre de variétés produites par les circonstances au milieu desquels nous nous trouvons, et qui impriment des caractères par lesquels un esprit attentif peut distinguer un homme de telle famille, de tel pays, de telle profession, etc.

[...] Les preuves tirées de la ressemblance [physiques entre les membres d'un même peuple, race ou d'une même famille], auxquelles nos pères tenaient si fort, ne sont donc pas tout à fait dénuées de raison ; mais, dans l'état actuel des choses, le médecin-légiste aurait tort de s'y arrêter, parce que le croisement des races, par les mariages et les infidélités, chez les peuples très-civilisés, et notamment dans les conditions élevées, a dû nécessairement beaucoup altérer les formes primitives, altération qui, d'autre part, n'est pas sans avantages pour l'ordre social, surtout dans les familles de crétins ou de fou furieux³²⁴.

Le climat détermine la race mais cette notion tend à être remise en question car il y a eu beaucoup de mélanges et de mixité au cours de l'histoire. C'est donc davantage le caractère héréditaire que le climat qui importe aux yeux de Foderé. La notion d'hérédité et les liens qu'elle entretient avec le climat mériteraient aussi d'être étudiés dans ce dictionnaire même si la théorie de Foderé est assez isolée. En effet, les autres médecins qui théorisent une distanciation vis-à-vis du déterminisme climatique le font par un autre moyen : l'art. Il ne s'agit pas de l'art au sens actuel du terme. Au début du XIX^e siècle le terme *art* désigne plutôt la technique ou la technologie.

³²³ VIREY, « Fondement », *op. cit.*, p. 304.

³²⁴ FODERE, « Impression (médecine légale) », *op. cit.*, p. 163.

On entend par art, un système de préceptes et règles, qui tendent, dans leur application, à un but déterminé. L'homme vivant en société, dut employer son industrie à faire servir les différentes productions de la nature à ses besoins [...] Soumis à tant de causes qui peuvent altérer sa santé, il chercha les moyens de s'en garantir ou de réparer les désordres qu'elles avaient pu produire : la médecine fut fondée sur leur observation³²⁵.

Déjà dans la définition de Pétroz, l'art est décrit comme un moyen d'asservir la nature et de s'en protéger au regard de la médecine. Encore une fois, ces considérations ne concernent que la santé de l'homme et non son physique ou tous les autres aspects de sa vie que la nature détermine ou influence au travers du climat. Mais entre l'utilisation de l'art pour affranchir la santé et toute sa condition physique, il n'y a qu'un pas. Et ce pas, Fournier n'hésite pas à le franchir.

Mais l'étude de notre propre espèce, des ressorts de notre existence, est bien plus compliquée ; nous ne sommes pas simplement l'être de la nature, mais encore celui de l'art. [...] Ses [ceux de l'homme] divers états de civilisation et d'éducation, ses genres de vie si variés dans toutes les situations et les conditions politiques, parmi toutes les contrées du globe, exaltent ou dépriment, altèrent ou déforment son type originel³²⁶.

Ici l'homme ne dépend plus que de la nature : il est aussi pleinement acteur de sa propre influence sur lui-même. Fournier n'est pas le seul à tenir de tels propos. Merat en tient de similaires quand il présente la *Révolution industrielle*.

Cette révolution qui s'opère sans cesse d'une manière lente et modérée parmi tous les peuples, a évidemment pour objet et pour résultat d'établir une foule de nouveaux rapports parmi les hommes ; d'épurer la morale, de resserrer les liens sociaux, d'améliorer les institutions, de rétablir les droits imprescriptibles de l'homme étouffé par la conquête, de lui imprimer le sentiment de sa dignité, de développer son intelligence et d'augmenter sa puissance sur la nature. Mais de tous ses effets, le plus remarquable, sans doute, consiste dans la variété prodigieuse qu'elle introduit dans les occupations et la manière de vivre des individus, dans le régime, leurs habitudes, leurs exercices, et par conséquent dans leur constitution, leur tempérament, leurs affections morales et leurs maladies. De cette diversité extrême des situations et des conditions où la révolution dont nous nous occupons place les hommes, naissent en outre la plupart des différences physiques et morales qui caractérisent les races humaines, qui séparent les peuples les uns des autres, et qui distinguent les tempéraments des constitutions et les idiosyncrasies³²⁷.

Il est intéressant de constater que l'un des effets de cette révolution est aussi de créer de la diversité dans le genre humain. La notion de diversité est un élément qui revient plutôt souvent et, selon moi, elle serait aussi un élément caractéristique de l'espèce humaine. Cette notion se rapproche très fort de la capacité d'adaptation de l'homme comme je l'ai développé

³²⁵ PETROZ, « Art », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 312.

³²⁶ FOURNIER, « Femme », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIV), Paris, Panckoucke, 1815, p. 503.

³²⁷ MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 348-350.

dans le chapitre précédent. Les médecins considèrent que l'être humain est l'animal le plus abondant dans toutes les régions du globe grâce à cette capacité. Or celle-ci est due à plusieurs facteurs, la sensibilité et l'intelligence de l'homme. Mais plus que l'intelligence, je peux maintenant ajouter l'art comme facteur de la diversité. La théorie de Foderé sur les mélanges inter raciaux trouve aussi du sens dans ce que je viens d'exposer. Tous ces propos tendent à confirmer la citation de Virey « l'animal est un, l'homme est multiple »³²⁸. Voilà comment une étude sur une potentielle remise en cause du déterminisme climatique peut amener à la conclusion d'un des éléments qui forme l'essence de l'homme dans l'imaginaire médical du début du XIX^e siècle.

Il semble que cette distanciation de la nature et du climat amène à penser à l'homme qu'il en prend le pouvoir même si le médecin, expert en *art* de la médecine reste le serviteur de la nature.

Ministre de la nature, le médecin apporte toute son attention à suivre, ménager, soutenir les efforts qu'elle fait pour vaincre ce qu'elle opprime ; elle ne peut prévaloir à tout âge en dans toutes les circonstances. L'harmonie des fonctions chez les êtres vivans, dépend de l'intégrité des organes ; leurs altérations profondes sont souvent au dessus des ressources de l'art et de la nature ; il est donc des maladies incurables d'elles-mêmes : leurs exemples fréquens ne peuvent tout au plus qu'indiquer des bornes au secours qu'offre l'art de guérir³²⁹.

Le médecin ne sait pas tout empêcher ou tout contrôler. La médecine a encore beaucoup de progrès à faire et l'art ne sait pas encore triompher de la nature. Bien qu'ici l'art soit posé sur le même pied d'égalité que la nature face à la maladie. Etant donné que c'est le seul cas de figure que j'ai pu rencontrer, je ne puis pas donner d'explication à ce propos.

L'art de la médecine n'est pas le seul à être impuissant face à la nature. Tous les arts semblent l'être face à certains phénomènes comme le changement des saisons, par exemple.

L'homme avec ses vêtements, ses habitations et l'usage du feu, peut-il se soustraire à l'empire des saisons, dont la chaîne éternelle entraîne ainsi toutes les créatures dans son cours inévitable ? Non, sans doute ; l'hiver comme l'été pénètrent dans la demeure des rois mêmes, et viennent saisir, jusque sur le trône, le monarque devant lequel toutes les nations plient les genoux ; l'influence des saisons frappe l'innocent à la mamelle comme le vieillard qui fuit en vain le cercueil. Ce sont les rouages de la grande horloge du monde qui marquent les heures de notre vie et les phases de notre durée. Nous sommes donc entraînés par cette force inexorable des astres qui roulent dans les cieux, et qui dévient le fil de nos destinées. Qui peut s'y soustraire ? Il vaut mieux apprendre à s'y

³²⁸ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 299.

³²⁹ PETROZ, « Art », *op. cit.*, p. 314.

résigner, et connaître du moins les moyens de parcourir notre route avec plus d'avantages, de santé et de bonheur³³⁰.

Les considérations des médecins que je viens d'exposer sont encore une fois exclusivement des considérations sur le lien entre la santé et l'influence du climat ou des *circumfusa* ou de la nature. Dans un dictionnaire de médecine, cela paraît logique que l'accent soit davantage mis sur la santé immédiate que sur des théories déterministes et la façon dont on peut échapper à cette fatalité.

³³⁰ VIREY, « Saison », *op. cit.*, p. 400-401.

Chapitre 6 : L’agir de l’homme sur le climat

La réflexion que j’ai menée sur l’affranchissement de l’homme vis-à-vis du déterminisme climatique m’a en fait mené directement sur ma question de recherche initiale : est-ce que l’être humain est conscient de son impact sur le climat ? En réalité, cette notion d’agir de l’homme sur le climat ne fait aucun doute depuis le début de ma recherche. S’il est bien un élément qu’il faut absolument *ne pas ne pas dire* quand on parle du climat ou des *circumfusa*, c’est que l’être humain peut agir dessus. Il suffit de citer Virey qui consacre la dernière partie de la notice aux « causes qui modifient l’influence des climats »³³¹. Ces causes sont en fait exclusivement d’origine humaine, je les passerai en revue et les analyserai dans un instant. Je vais d’abord suivre la même logique que j’ai suivie dans la première partie de ce travail en passant en revue les différentes notions de *circumfusa* et de nature pour voir si l’homme considère exercer une influence sur celle-ci ou non. Pour ce qui est des *circumfusa*, le constat de Barbier est sans appel : l’homme agit sur elles³³². Le point de la nature est plus complexe et plus particulier. Certains auteurs comme Merat n’hésitent pas à dire que l’homme peut modifier la nature³³³ mais d’autres, comme Virey, auteur de la notice « Nature » *inter alii*, sont plus nuancés sur ce propos³³⁴. J’espère d’ailleurs pouvoir apporter des éléments de réponse pour éclairer cette situation à la fin de ce chapitre. En effet, si ce travail se donnait pour but d’étudier le climat à l’origine, il s’est avéré que ce concept est en fait une magnifique porte d’entrée pour examiner les représentations de l’homme dans ses rapports au monde qui l’entoure. Et il va de soi que son agir est un élément prédominant dans ces rapports.

Mais je mets la charrue avant les bœufs. Avant d’aboutir à la conclusion de ce chapitre, j’ai passé en revue les moyens qu’utilise l’être humain pour agir sur le climat au XIX^e siècle. J’ai tenté de sélectionner les extraits les plus explicites pour illustrer mon propos. Néanmoins, je considère toujours que la différence entre climat et *circumfusa* n’est qu’une question d’échelle. Certains extraits mentionneront donc plutôt des questions de température ou d’humidité mais, selon moi, ces considérations peuvent s’élargir aux domaines du climat et des *circumfusa*.

Contrairement au chapitre précédent, le centre de mon propos ne sera pas l’homme mais la manière dont il agit. C’est-à-dire que je regarderai moins l’échelle de l’action humaine – comme la santé ou l’état physique permanent dans le chapitre précédent – que la façon dont

³³¹ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 358-360.

³³² BARBIER, « Circumfusa », *op. cit.*, p. 254.

³³³ MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 307.

³³⁴ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 240-300.

l'homme agit sur le climat. Cette action peut être soit passive – en se protégeant du climat – soit active – en modifiant le climat.

Comment se protéger du climat ?

Comme démontré dans le chapitre précédent, la première façon d'agir sur le climat est de se prémunir de ses effets. Pour cela, l'être humain a à sa disposition une série de moyens. Je commencerai dans la continuité du chapitre précédent en parlant de santé car l'un des premiers moyens que l'homme a à sa disposition pour se protéger du climat est le respect de l'hygiène. L'hygiénisme au XIX^e siècle est d'ailleurs considéré comme l'une des causes de l'arrêt des réflexions sur l'agir de l'homme à la fin du XIX^e siècle.

Les moyens hygiéniques sont d'une très haute importance dans les contrées dont nous nous occupons ; leur ponctuelle observation diminue d'une manière remarquable les ravages que le climat exerce sur nos Européens dans les premiers jours de leur arrivée³³⁵.

Dans le cas présent, l'hygiène agit essentiellement comme protection pour les changements de climats qui sont perçus comme les éléments les plus dangereux.

Une des grandes catégories de l'hygiène est celle des *Applicata* à côté des *circumfusa*. Celle-ci dispose de moyens très simples et particulièrement efficaces pour protéger l'être humain des effets des *circumfusa* : les vêtements et les habitations. La définition même des vêtements est centrée sur leur action protectrice de la chaleur et de l'humidité conduite par l'air. En d'autres termes, les vêtements protègent des climats.

On donne le nom de vêtements à toutes les matières destinées à nous garantir immédiatement des impressions et des vicissitudes de l'atmosphère, soit qu'elle retienne à la surface du corps une certaine quantité de calorique, soit qu'elle fasse l'office d'une substance isolante pour nous garantir de la chaleur³³⁶.

Les deux propriétés qui nous importent principalement de considérer dans les vêtements, sur la faculté plus ou moins conductrice du calorique dont l'objet est de nous garantir des intempéries et des vicissitudes de l'atmosphère, et celle de s'imprégner de l'humidité extérieure et intérieure ou de la laisser échapper plus ou moins facilement³³⁷. L'effet le plus direct de l'habillement, de nous préserver des intempéries chaudes, froides et humides de l'air, d'élever, pour ainsi dire, barrière entre notre température propre, et celle du dehors, plus ou moins susceptible de nous léser par son excès et ses vicissitudes³³⁸.

³³⁵ FOURNIER, « Armée », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 288-301.

³³⁶ VAIDY, « Vêtement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LVII), Paris, Panckoucke, 1821, p. 396.

³³⁷ *Idem*, p. 397.

³³⁸ *Idem*, p. 400.

Quelle que soit la situation, l'usage des vêtements appropriés au climat est recommandé. Ceci est, somme toute logique car ils sont les seuls à réellement se dresser entre la peau et l'air. Ils sont entre les deux mondes : la peau qui subit et l'air qui imprime sa marque³³⁹. Leur importance est telle que de nombreux médecins réfléchissent sur la meilleure façon de s'habiller selon les climats, sur la couleur la plus appropriée des vêtements³⁴⁰ ou encore sur l'effet de certaines modes vestimentaires³⁴¹.

Il va de soi que la première chose dont les vêtements préservent sont les maladies dues aux températures trop fortes ou aux changements trop brusques.

La cause et la nature de ces maladies indique assez combien il est utile de prémunir alors les marins contre les impressions du froid, en leur faisant prendre de bonne heure des vêtements plus épais et plus chauds ; en diminuant la longueur des quarts de nuit, et en distribuant le matin à l'équipage quelques préparations chaudes, comme du thé, du café, du gruau, etc.³⁴²

Mais les vêtements ne préservent pas uniquement des maladies. Ils peuvent engendrer des conséquences permanentes pour ceux qui les portent.

De plus, l'usage des vêtements, l'habitation dans les maisons bien closes, échauffées par des poêles pendant l'hiver, rapprochent les peuples du nord, aujourd'hui civilisés, de ceux du midi. Cet effet est si sensible, que la jeune Russe, sous ses fourrures, devient aussitôt pubère que l'Italienne vêtue de gaze. Les maisons, au nord, sont des serres chaudes, dans lesquelles on vit comme sous un ciel ardent ; ce qui a contribué à tempérer les mœurs et les caractères de ces Germains, qui bravaient jadis le froid et trempaient leurs enfans naissans dans les eaux glaciales des fleuves pour les endurcir³⁴³.

Voilà une pierre supplémentaire à apporter à la remise en question du déterminisme. Les peuples du nord, censés être endurcis par le froid deviennent aussi sensibles que ceux du sud grâce à tous les artifices permettant de se prémunir du froid. Il est à noter que, selon Virey, les Italiens et les Russes sont deux sous-branches distinctes au sein de la race blanche³⁴⁴. Virey remet donc en question ses propres théories déterministes en parlant simplement de vêtements et de maisons.

En effet, quand on parle de vêtements, les maisons et les habitations ne sont jamais loin. Ces dernières jouent en fait le même rôle que les vêtements mais à un niveau d'échelle supérieur. Une fois de plus, nous touchons là à la notion de chaleur et aux différentes échelles

³³⁹ REY R., « Hygiène et souci de soi », *op. cit.*, p. 32-33.

³⁴⁰ NACQUART, « Couleur », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. VII), Paris, Panckoucke, 1813, p. 192.

³⁴¹ REY R., « Hygiène et souci de soi », *op. cit.*, p.37.

³⁴² KERAUDREN, « Hydrographie », *op. cit.*, p. 297.

³⁴³ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 358.

³⁴⁴ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 245-246.

qu'elle peut avoir. De manière générale, tout ce que l'homme a créé pour produire de la chaleur est un bon moyen de se protéger du climat.

Comment cet être si délicat, si frêle, eut-il surmonté la rigueur des glaces polaires s'il n'eût pas reçu le secours de son génie, une main industrielle, la puissance du feu, et l'art de se couvrir de vêtements, de se bâtir des habitations chaudes et commodes³⁴⁵ ?

Comme pour les vêtements, il y a beaucoup de réflexion sur les habitations. Cependant, assez étrangement, la notice « Habitation » ne mentionne absolument pas les effets qu'elle peut avoir sur la santé de l'homme. Seules les influences de l'environnement sur l'habitation sont traitées dans cette notice³⁴⁶. Le positionnement de l'habitation est donc capital selon l'auteur de cette notice mais il ne dit rien sur la protection de l'homme. Un autre passage m'a permis de poser l'hypothèse que le rôle de l'habitation dans la protection de l'être humain est un acquis mais que pour que celle-ci remplisse au mieux sa fonction, le choix de sa position doit être le plus judicieux.

Choix des lieux. L'homme est quelquefois le maître de choisir, pour son habitation et ses travaux, les lieux les plus convenables à l'entretien de sa santé : ainsi, il peut s'établir sur une hauteur où l'on respire un air sec et vif, ou dans un lieu bas, dont l'air jouit d'une activité moindre à raison des obstacles qui bornent ses mouvemens, et de l'humidité qui l'imprègne³⁴⁷.

Le rôle de l'homme est donc particulièrement important car il est le maître de sa santé et de son exposition à divers degrés de température ou d'humidité en fonction du choix de la position de sa maison. Il était donc plus important pour Marc de traiter de ce problème plutôt que de la nature préservative de l'habitation. Le terme *préservatif* peut paraître archaïque mais c'est bien le terme qui est utilisé à l'époque et il est sans aucun doute le plus adapté pour décrire la nature des vêtements et des habitations. En effet, ils préservent l'être humain des dangers que peuvent représenter les *circumfusa*.

Comme l'atmosphère ne recèle aucun principe étranger, les préservatifs doivent consister seulement à éviter, autant que possible, l'impression que produisent ces transitions.

Le choix des vêtements et leur nombre, l'habitation dans des appartemens d'une température douce et constante, le soin d'éviter les variations excessives de l'air, ou mieux le courage de s'y accoutumer par degré, sont les seuls et vrais préservatifs³⁴⁸.

³⁴⁵ VIREY, « Froid », *op. cit.*, p. 53.

³⁴⁶ MARC, « Habitation », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XX), Paris, Panckoucke, 1817, p. 1-23.

³⁴⁷ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 278.

³⁴⁸ NACQUART, « Préservatif », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLV), Paris, Panckoucke, 1820, p. 98-99.

Ces considérations sur les vêtements et les habitations peuvent paraître très anecdotiques et voire infimes par rapport aux climats qui possèdent un immense pouvoir d'influence. Cependant, les *applicata* sont comme les *circumfusa* : elles se pensent à différentes échelles. Ainsi, si les vêtements, les *machines* (les corsets ou autres accessoires de modes), les lits, les bains, la cosmétique, etc.³⁴⁹ sont tous des éléments qui protègent l'être humain individuellement, ils peuvent aussi être généralisés à l'échelle d'une société entière. On quitte le domaine de l'hygiène privée pour entrer dans celui de l'hygiène publique. Dès lors, nous n'avons plus affaire à un seul individu qui protège son corps face à un changement de température. Nous avons affaire à une société entière qui s'affranchit des effets du climat, tant sur le court terme vis-à-vis de la santé que sur le long terme où des considérations raciales perdent leur sens car les corps sont altérés.

Ces choses [les *applicata*], étant essentiellement individuelles, sembleraient n'appartenir qu'à l'hygiène privée ; mais elles présentent un intérêt réel à l'hygiène publique, quand elles sont généralisées par des circonstances communes, par des coutumes, par l'imitation, par la mode de même, dont l'impulsion sur les hommes en société est si puissante et presque irrésistible³⁵⁰.

L'application concrète des *applicata* à des échelles sociétales se traduit souvent sous la plume des médecins par l'implication des villes. Celles-ci jouent le même rôle protecteur que les vêtements et les habitations mais à des échelles beaucoup plus grandes. Pour exprimer leur propos, les médecins comparent les habitants des villes et ceux des campagnes qui sont perçus comme davantage soumis aux influences des climats.

Cet effet de la chaleur solaire a lieu rarement chez le cultivateur robuste, dont la peau endurcie par le travail à l'air libre, est habituée à toutes les variations atmosphériques ; mais on l'observe chez les habitants des villes d'une constitution faible, qui passent la plus grande partie de leur temps dans des appartements fermés de toute part, et conservent ainsi une extrême sensibilité à toutes les influences extérieures.³⁵¹

Je souligne ici le fait que la ville protège ses habitants de l'influence du climat mais cela a un contre-coup : les habitants des villes sont plus susceptibles de tomber malades quand ils sont à nouveau exposés à une pression trop forte des *circumfusa*. Je reviendrai sur ces effets négatifs dans le dernier chapitre. En attendant, il faut souligner que la ville, à l'instar des habitations et des vêtements, ne se contente pas de protéger la santé de l'être humain mais peut avoir des conséquences sur le long terme également en changeant sa morphologie.

³⁴⁹ HALLE et THYLLAYE, « Matière », *op. cit.*, p. 148-151.

³⁵⁰ HALLE et THYLLAYE, « Matière », *op. cit.*, p. 151.

³⁵¹ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 257.

Les habitants des villes sont aussi moins exposés aux influences du climat que le laborieux agriculteur courbé sur ses guérets, et affrontant les injures de l'air. C'est ainsi que les pauvres fellahs d'Egypte (Propser Alpin, liv. II, C. 2, p. 41) sont secs, noircis et d'une constitution atrabilaire, tandis que le riche musulman du Caire est gras et phlegmatique³⁵².

Ces considérations sur l'influence des villes ne sont pas dénuées de réflexion plus générale sur l'influence des conditions sociales. Les habitants des villes sont perçus comme plus riches et mieux nantis que les pauvres paysans qui sont soumis à tout ce qui les entoure.

Dans ce pays, comme dans tous ceux qui jouissent de qualités analogues, ce sont les pauvres qui ressentent le plus vivement les effets pernicioeux de l'insalubrité du climat ; les riches propriétaires, retirés dans les villes, corrigeant, par un régime analytique et par l'usage convenable des boissons fermentées, cette influence délétère, sont loin de languir dans le même état de faiblesse et d'inertie³⁵³.

Partout la classe opulente et élevée de la société se soustrait, par sa fortune, aux influences trop vives du climat ; partout les castes misérables éprouvent les dures impressions de l'air et de la terre³⁵⁴.

Le chemin que je suis en train de suivre m'a amené à la conclusion que les vêtements, les habitations, les villes, la richesse peuvent être regroupés sous une même bannière : le processus de civilisation de l'homme. Il est difficile de dégager une définition de ce qu'est la *civilisation* dans le *Dictionnaire* car il n'y en a pas. L'entrée *civilisation* dans la table des matières renvoie à quelques propos sur les maladies potentielles que la civilisation peut créer, et ce dans la notice consacrée aux femmes³⁵⁵. J'ai donc repris une définition actuelle pour tenter de voir si elle pouvait m'éclairer. La civilisation est donc le « fait pour un peuple de quitter une condition primitive (un état de nature) pour progresser dans le domaine des mœurs, des connaissances, des idées »³⁵⁶. Cette définition pourrait paraître anachronique mais l'étude du *Dictionnaire* m'a démontré qu'elle est parfaitement adaptée pour décrire ce qu'on pense être la *civilisation* au début du XIX^e siècle. En effet, la civilisation est systématiquement utilisée pour comparer l'homme civilisé à l'homme sauvage.

Outre les famines qu'éprouvent nécessairement plus ou moins les sauvages, dans leur imprévoyance et leur paresse, leur vie continuellement exposée soit à la froidure, soit à l'ardeur du soleil, soit à cette humidité surtout préjudiciable à la santé, débilitante leur organisation plus que ne le fait la vie civilisée, soustraite à toutes ces influences trop directes des éléments sur le corps aussi, malgré la puissance de l'habitude, pour résister à ces nuisibles influences, on voit plusieurs peuplades sauvages éprouver des affections

³⁵² VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 359.

³⁵³ FOURNIER et BEGIN, « Marais », *op. cit.*, p. 533-534.

³⁵⁴ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 359.

³⁵⁵ *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LIX), Paris, Panckoucke, 1822, p. 114.

³⁵⁶ « Civilisation », ATILF, CNRTL, [en ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/civilisation>, (page consultée le 15 aout 2021).

meurtrières ; chez eux les seuls individus robustes résistent, surtout sous les cieux froids. Les animaux domestiques sont pareillement de plus belle taille et plus prolifiques que la même race sauvage, moins bien nourris³⁵⁷.

La civilisation protège donc l'être humain et elle définit le civilisé. Cet élément s'inscrit parfaitement dans le schéma de pensée naturaliste de l'homme qui tend à se distancier de la nature. Je pourrais même ajouter la civilisation dans ce qui définit l'homme. Il ne s'agit ni plus ni moins d'un élément qui distingue l'être humain de l'animal et qui le distancie de la nature. En outre, quand la protection des effets du climat par la civilisation est mentionnée, on retrouve souvent un autre élément de définition de l'homme à ses côtés : la société. Or celle-ci est également perçue comme une protection contre les *circumfusa*. Je devrais plutôt dire que l'organisation sociale modifie les influences du climat sur l'homme car le terme société est très peu usité. D'ailleurs, la notice « société » ne donne pas une définition des interactions sociales mais explique l'influence des *sociétés savantes* sur le développement des sciences et de la médecine. Il s'agit donc plutôt d'une étude sur les institutions qui produisent de la science plutôt que sur des phénomènes médicaux eux-mêmes. Pour atteindre le concept de société, il a donc fallu encore observer *ce qui ne pouvait pas ne pas être dit* quand les médecins parlaient des différentes organisations sociales.

Il en est de même des institutions sociales : ainsi, un peuple chasseur et nomade, ou pasteur ou navigateur, sera bien autrement affecté par son climat qu'une nation agricole fixée sur son territoire, ou qu'un Etat commerçant dont les industriels habitans vivent casaniers dans leurs manufactures. La vie sédentaire engendre même des maladies de stases chroniques, tandis que la vie active augmente la proportion des maladies aiguës³⁵⁸.

Ici, c'est le type de société sédentaire qui protège du climat. On comprend donc l'importance des villes dans le processus de protection de l'homme face au climat. Cet extrait parle aussi de l'importance de l'agriculture ainsi que de l'industrie mais je reviendrai sur ces notions par après. J'ai ici utilisé le terme *société*. J'ai conscience de cet anachronisme mais, dans un souci d'intelligibilité et de simplification de cette matière complexe, son usage me paraît judicieux.

La Société, plus que de protéger du climat, a un réel pouvoir d'influence sur l'homme qui entre en concurrence avec les *circumfusa*. Je pense ici que nous voyons en fait les prémisses

³⁵⁷ VIREY, « Géant », *op. cit.*, p. 556-557.

³⁵⁸ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 359.

de « l'oubli du climat par la sociologie » que Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher ont théorisé³⁵⁹.

Les institutions politiques ne les changent pas moins. On peut croire qu'un gouvernement turbulent et républicain imprimera aux caractères, et ensuite au corps, plus de ressort, des passions plus ardentes, et donnera naissance à des maladies aiguës ; tandis qu'un régime oppresseur ou despotique, comme la Chine, cause des habitudes de langueur, de faiblesse, d'atonie, et des affections chroniques, particulièrement celles qui naissent de la crainte et de la tristesse³⁶⁰.

Le pouvoir de la société s'exprime ici par l'influence qu'un régime politique peut exercer sur le physique de l'homme mais il y a plusieurs autres moyens. Les habitudes alimentaires en sont un autre. Les aliments, eux-mêmes sujets aux impressions des climats³⁶¹, exercent une grande influence sur ceux qui les consomment. Virey en parle d'ailleurs souvent quand il évoque les effets des climats sur le corps humain et quand il développe ses théories déterministes. Cependant, quand une société modifie ses habitudes alimentaires en important des aliments provenant d'autres climats, tout est remis en question.

Enfin la nature des alimens modifie surtout l'effet des climats. En transportant le sucre, le café, le thé, le cacao, les épices dans nos contrées, on a certainement rapproché nos constitutions de celles des habitants du midi, où croissent ces substances³⁶².

Dans cette optique d'habitude alimentaire, les religions et leurs préceptes deviennent des facteurs particulièrement importants.

On peut ajouter à ces observations les effets des diverses religions, leurs jeûnes, leurs ablutions, leurs préceptes d'hygiène sur les alimens et boissons, les temps de repas, etc. Ainsi, la mahométane qui proscriit l'usage du porc, du vin ; celles des bramines, qui défend l'usage de la chair ; les longs jeûnes de la religion grecque, etc., modifient diversément les peuples³⁶³.

Ces différents exemples peuvent donner l'impression que la société n'est pas très concernée par le climat et qu'il n'est qu'une influence supplémentaire qui s'ajoute à celle des *circumfusa*. Cependant, tous ces passages proviennent de la notice « Climat » et précisément de la dernière partie traitant des « causes qui peuvent modifier l'influence des climats ». Voilà ce qui m'amène à penser que, dans l'esprit des médecins du XIX^e siècle, la société est vue comme un rempart contre les influences du climat.

³⁵⁹ FRESSOZ J.-B., « Circonvenir les *circumfusa* », *op. cit.*, p. 45.

³⁶⁰ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 359.

³⁶¹ HALLE et NYSTEN, « Alimens », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. I), Paris, Panckoucke, 1812, p. 347.

³⁶² VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 359-360.

³⁶³ *Idem*, p. 359.

Comment modifier le climat ?

Les médecins pensent donc que l'être humain sait se protéger du climat. Mais le pouvoir de l'homme ne s'arrête pas à une simple protection passive. En effet, pour se protéger, l'homme peut aussi modifier le climat et toutes les choses qui l'environnent.

Pour ce faire, il peut utiliser un moyen que la nature a mis à sa disposition : les arbres et la forêt. Depuis le XVI^e-XVII^e siècle, les Européens sont conscients du pouvoir immense des forêts car, dans l'imaginaire commun, elles jouent un rôle majeur dans le cycle de l'eau. Ce constat avait aussi été posé lors des grands voyages européens vers les Amériques. D'une part ils firent le rapprochement entre les forêts très denses et les pluies abondantes. D'autre part, sur toutes les îles où l'homme commençait à déforester, les pluies diminuaient³⁶⁴. Néanmoins, je n'ai pas observé de pareilles raisonnements dans le *Dictionnaire*. Je ne peux pas dire que le cycle de l'eau en est totalement absent parce que je n'ai pas pu consulter la notice la plus importante sur le sujet. En effet, la notice « Eau » se trouve dans le tome X auquel je n'ai malheureusement pas eu accès. Dans le dictionnaire, la forêt est plutôt présentée dans sa capacité hygiéniste héritée du XVIII^e siècle. Elle est devenue un rempart qui protège l'homme des affres de l'air car elle protège des vents essentiellement³⁶⁵. Cette conception a traversé tout le XIX^e siècle et a d'ailleurs été renforcée car elle combine deux approches radicalement différentes du monde : le romantisme et le rationalisme. La première a une vision idéalisée d'une forêt protectrice. La seconde a une vision rationnelle et utilitariste. Au final, les deux ont trouvé leur compte car la forêt, d'un point de vue hygiénique, est perçue à la fois comme protectrice et utile à l'homme³⁶⁶. Au vu de tout ce que j'ai déjà avancé, si la forêt est un atout hygiénique pour l'homme, sa capacité d'influence sur les *cicrumfusa* et le climat ne fait presque aucun doute. Déjà dans la notice sur le climat, Virey parle du fait que les forêts peuvent influencer le climat.

Au contraire, les régions équatoriales, couvertes de vastes forêts, comme dans l'Amérique méridionale, deviennent humides et assez froides la nuit pour que le feu soit nécessaire. Il suffit de planter des arbres dans les lieux chauds et arides, pour que la fraîcheur et l'humidité, suite à la transpiration végétale, s'y fassent sentir. Aussi, sous les mêmes latitudes, l'Amérique est bien moins chaude que l'Afrique, toute découverte et sablonneuse³⁶⁷.

³⁶⁴ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., *Les révoltes du ciel*, op. cit., p. 38-42.

³⁶⁵ DECOCQ G., KALAORA B., VLASSOPOULOS C., *La forêt salvatrice, reboisement, société et catastrophe au prisme de l'histoire*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016, p. 80.

³⁶⁶ CHALVET M., *Une histoire de la forêt*, Paris, Seuil, p. 145-146.

³⁶⁷ *Idem*, p. 358-359.

Les forêts n'agissent d'ailleurs pas qu'à des échelles locales. Deborah Coen a par ailleurs démontré que les forêts pouvaient aussi être un excellent moyen de pratiquer le *scaling* avec l'exemple des débats scientifiques austro-hongrois au XIX^e siècle³⁶⁸. Une étude semblable des forêts dans le *Dictionnaire* ainsi que d'autres dictionnaires de l'époque serait sans doute très intéressante.

L'échelle de l'influence de la forêt n'est pas des moindre car Virey attribue les basses températures du continent américain aux forêts. Celles-ci ont en fait un pouvoir immense et Tollard, le médecin qui en parle beaucoup, montre bien les effets qu'elles possèdent, surtout en ce qui concerne la santé de l'être humain.

Les forêts (*sylvae*) ont une si grande influence sur la salubrité de l'air, qu'il serait à désirer qu'elle se ramifiassent de toutes parts en longs rideaux, en longues chaînes de verdure qui, enveloppant d'abord les courants qui s'en échappent, se continuassent sur les bords des ruisseaux, des rivières, des fleuves, formassent de doubles replis sur les sables souvent mobiles des rivages maritimes, revinssent en avenues décorer les chemins et les routes, et que leurs dernières expansions se déployassent en haies dans l'intérieur des terres, de manière à former des abris plus ou moins rapprochés, selon la qualité du sol et de l'air.

Une pareille disposition des bois serait très favorable au progrès de l'hygiène, car elle protégerait l'homme, les animaux et les végétaux cultivés, contre les efforts des vents et l'action souvent trop vive d'une lumière intense et des rayons solaires³⁶⁹.

Le discours de Tollard est engagé politiquement. Il ne fait pas que montrer les influences positives des forêts, il milite pour accroître la présence d'arbres en tous lieux. Peut-être l'écouterions-nous aujourd'hui. Toujours est-il qu'à l'époque où il rédige, Tollard écrit en plein milieu d'une large controverse climatique autour de la question des forêts. En effet, à la suite de la Révolution française, la forêt et le climat *in extenso* furent utilisés par les révolutionnaires comme argument pour condamner la noblesse. Si le pays était dans une tel déliquescence avant la Révolution, c'est parce que les nobles et le clergé avaient déboiser la France et le peuple s'était retrouvé exposé aux tempêtes, aux ouragans, aux chaleurs extrêmes, etc.³⁷⁰ Outre ces débats politiques il y avait une réelle crainte, parmi les élites, de la déforestation et des conséquences tragiques qu'elle engendrerait³⁷¹.

Mais Tollard ne veut pas seulement une préservation des forêts existantes, il propose de créer des *abris* pour améliorer les qualités de l'atmosphère. Les abris sont des :

³⁶⁸ COEN D., *Climate in Motion, Science, Empire and the Problem of Scale*, Chicago, University of Chicago press, p. 243-247.

³⁶⁹ TOLLARD, « Arbre », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 267.

³⁷⁰ FRESSOZ J.-B., LOCHER F., *Les révoltes du ciel*, *op. cit.*, p. 81.

³⁷¹ CHALVET M., *op. cit.*, p. 145-146.

plantations [d'arbres] naturelles ou artificielles placées à des distances plus ou moins éloignées, selon les localités, dans l'intention de rendre l'air plus salubre par la propriété dont jouissent les végétaux, d'absorber et de se nourrir de tous les gaz, émanations, miasmes et autres principes délétères qu'ils élaborent, s'assimilent et convertissent en oxygène ou air pur que leurs feuilles répandent dans l'atmosphère, pour remplacer celui que la respiration animale use sans cesse.

Ces abris joignent à cet avantage celui de briser les vents, de diminuer l'action trop intense de la lumière et des rayons solaires ; et comme les arbres possèdent aussi la propriété d'attirer la matière électrique des nuages, ils fixent la foudre des orages, établissent ainsi une répartition égale des eaux pluviales, et répandent une fraîcheur salubre en même temps qu'ils rendent les terres plus fertiles.

Ces considérations militent en faveur des abris, et je n'ai pas besoin de dire combien elles concourent à éclairer l'hygiène et à améliorer la condition de l'homme³⁷².

Tollard ne cache pas ces idées et le côté militant de son discours. Cette notice est aussi très importante à mes yeux car elle souligne le caractère *artificiel* que peuvent avoir les abris. Ce caractère est mis en opposition avec les abris *naturels*. J'en ai déduit deux conclusions. La première est que l'homme est parfaitement conscient qu'il peut avoir un impact non négligeable sur le climat. Il peut planter des forêts qui ont un pouvoir immense et de la sorte, tout modifier. La seconde est que l'être humain se pose encore une fois en vis-à-vis de la nature. La forêt, qui est un élément naturel par essence, peut devenir artificielle si c'est l'homme qui la plante.

Je parle beaucoup des forêts mais c'est en réalité la végétation de manière générale qui est considérée comme le moyen par excellence de modifier l'environnement. « La végétation est un des moyens les plus puissants que la nature ait mis à disposition de l'homme pour agir sur l'atmosphère »³⁷³. La forêt n'est que l'élément le plus imposant et le plus représentatif de cette végétation. L'être humain peut utiliser la végétation pour modifier son environnement à des échelles beaucoup plus petites et temporaires. C'est ce que les médecins conseillent aux soldats qui voyagent sous des climats plus chauds que ceux auxquels ils sont accoutumés. « Les soldats couvriront leur tentes ou baraques de branches d'arbres chargés de feuilles vertes ; elles rafraichissent l'air et purifient l'atmosphère environnante »³⁷⁴.

L'être humain a conscience qu'il peut modifier son environnement en plantant des forêts ou en utilisant la végétation. Mais il est aussi conscient qu'il modifie son environnement en détruisant la végétation. Or cette destruction est bien souvent nécessaire car l'homme doit défricher des forêts pour pouvoir pratiquer l'agriculture.

³⁷² TOLLARD, « Abris », *op. cit.*, p. 45.

³⁷³ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 282.

³⁷⁴ FOURNIER, « Armée », *op. cit.*, p. 301.

D'abord, la culture apporte beaucoup de changement dans la nature de chaque contrée, en défrichant les forêts, desséchant les marécages ou donnant un cours réglé aux eaux, en remuant les terres, essartant les campagnes remplies d'herbes inutiles etc. [...] La Pennsylvanie défrichée, les rivières contenues dans leurs lits ont rendu très-sensible l'augmentation de la chaleur de son climat, et au Canada les printemps sont actuellement plus hâtifs qu'autrefois³⁷⁵.

L'agriculture devient donc un autre moyen d'influencer la température. Celui-ci est davantage propre à l'homme que l'utilisation des forêts car la domestication est un élément propre qui est propre à l'être humain. Or les aliments cultivés par l'homme sont tous considérés comme domestiques³⁷⁶. L'agriculture est donc un phénomène particulièrement humain. En outre, elle a un pouvoir supplémentaire par rapport aux forêts. Elle ne modifie pas seulement l'air. Elle modifie le sol et le milieu.

La culture du sol change les rapports respectifs de la terre avec l'atmosphère, soit en modifiant la nature du terrain, soit par l'artifice des irrigations, soit en donnant un libre écoulement aux eaux qui inondent un pays, en changeant les eaux stagnantes en eau courantes, et en procurant ainsi le dessèchement des marais. L'art diminue par ces derniers moyens l'humidité de l'air, rend les émanations putrides des substances, favorise le renouvellement de l'air, et détruit les causes des insalubrités³⁷⁷.

Les médecins pensent donc que l'être humain a entre les mains le pouvoir de changer le milieu dans lequel il vit. Ce pouvoir de modification transparaît également très bien dans un sujet que j'ai déjà précédemment abordé : les villes. Virey illustre très bien la façon dont l'être humain peut modifier tout son environnement quand il présente l'évolution de la ville de Paris.

Les changements survenus dans la constitution physique du sol et de l'air de Paris, sont une preuve manifeste de ces influences. Lorsque l'ancienne Lutèce n'était guère qu'un hameau bourbeux dans l'île de la Seine (maintenant la Cité), lorsque des marécages, des bois conservaient une atmosphère d'épais brouillards sur tout le trajet de ce fleuve, et que les pluies fréquentes le faisaient déborder dans les campagnes, le caractère des Séquaniens était lourd et triste, car une lettre de l'empereur Julien annonce que l'humeur mélancolique des habitants de Lutèce convenait avec la sienne. Mais depuis que les bois défrichés, les marais transformés en agréables jardins, le sol vivifié par la culture et de nombreuses habitations, ont renouvelé l'air, que la Seine a été contenue et réglée dans son lit, Paris, quoique boueux encore et situé sous un ciel froid et pluvieux, nourrit en son sein une population gaie, active, et depuis longtemps est devenue l'émule d'Athènes, le centre de la politesse, des sciences et du bon goût en Europe. Sans doute, d'autres causes y ont concouru ; cependant on trouve, dans les quartiers bas, humides, étroits de cette cité, où croupit un air fétide et grossier, des individus blêmes, mal

³⁷⁵ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 358.

³⁷⁶ BRAUNSTEIN J.-F., *op. cit.*, p. 31.

³⁷⁷ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 283.

conformés, à demi-stupides, dont la badauderie atteste encore de l'influence malfaisante de l'air et du sol³⁷⁸.

En faisant de Paris une ville et en changeant tout son environnement, l'être humain a changé le climat dans sa quasi-intégralité. Ce qui distingue la ville de la campagne, ce n'est pas tant le paysage, c'est le climat de celle-ci qui est différent³⁷⁹.

La ville incarne aussi très bien le double moyen qu'a l'homme de se soustraire aux influences du climat. D'une part elle le protège des influences néfastes pouvant altérer sa santé et d'autre part elle modifie tout le climat pour que l'homme puisse grandir et se développer dans les meilleures conditions possibles.

Il n'est pas indifférent que les habitations soient réunies ou isolées ; ces deux dispositions présentent des avantages et des inconvénients. Dans les campagnes, où les maisons sont plus ou moins éloignées les unes des autres, l'air est plus agité, plus froid, et sa température est plus variable que dans les villes. Dans celles-ci, où les habitations sont réunies, la température est plus douce et plus constante. Les grandes villes présentent encore d'autres avantages : les épidémies y sont beaucoup plus rares que dans les campagnes ; les phénomènes électriques y sont beaucoup moins énergiques, et les foudroiements rares. On remarque encore que la grêle est fort rare dans les grandes villes³⁸⁰.

Plus que la ville, nous pouvons aussi faire le rapprochement avec l'importance de la société dans le processus de modification de la nature. En effet, l'organisation sociale peut être considérée comme un corps qui a besoin de se développer dans les meilleures conditions possibles. Pour cela, l'air et tout ce qui en dépend doit être de la meilleure qualité possible. Les villes doivent donc être au mieux pensées et construites pour que la qualité de l'air soit la plus saine.

La société, surtout dans les villes, est aussi un corps qui respire, qui a besoin que les canaux qui lui amènent l'air, c'est-à-dire les places, les rues, leur disposition, la proportion des édifices qu'il aborde, etc., soient pures et libres, et que toutes les conditions de l'atmosphère qui l'environne et qui le pénètre, en raison de sa position, de sa structure et de ses entoures, soit les plus favorables à son existence³⁸¹.

Si je devais me contenter de répondre à ma question de recherche initiale, à savoir, « Est-ce que l'homme pense qu'il a la capacité d'agir sur le climat au début du XIXe siècle ? », la réponse est sans équivoque. Non seulement l'homme est capable de se protéger de l'influence du climat mais il peut aussi le modifier profondément pour qu'il soit plus doux et plus

³⁷⁸ VIREY, « Esprit », *op. cit.*, p. 309-310.

³⁷⁹ DECOCQ G., KALAORA B., VLASSOPOULOS C., *La forêt salvatrice op. cit.*, p. 80.

³⁸⁰ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 279-280.

³⁸¹ HALLE et THYLLAYE, « Matière », *op. cit.*, p. 147.

favorable à la vie. Dans les deux cas, le processus de civilisation et la sociabilité humaine sont des facteurs déterminants notamment au travers de la vie urbaine.

S'affranchir du climat : s'affranchir de la nature ? S'affranchir de Dieu ?

La société joue un rôle très important dans le processus d'affranchissement du climat. Cependant, il me semble qu'un autre élément n'est pas à négliger non plus : l'art. J'ai déjà abordé cette notion dans le chapitre consacré au déterminisme mais je dois y revenir un instant pour bien la définir, voir d'où elle tire ses origines selon les médecins et quelles sont les conséquences qu'elle peut engendrer.

Pour plus de clarté, je cite à nouveau ici la définition donnée par Pétroz :

On entend par art, un système de préceptes et règles, qui tendent, dans leur application, à un but déterminé. L'homme vivant en société, dut employer son industrie à faire servir les différentes productions de la nature à ses besoins ; mais bientôt la curiosité, qui le porte toujours à étendre ses connaissances, lui faisant entrevoir dans l'immense quantité des choses qui l'entourent, l'espoir d'accroître son bonheur, objet constant de ses désirs, hâta les progrès de la civilisation ; les besoins se multiplièrent, il fallut les satisfaire : de là naquirent les sciences et les arts. Soumis à tant de causes qui peuvent altérer sa santé, il chercha les moyens de s'en garantir ou de réparer les désordres qu'elles avaient pu produire : la médecine fut fondée sur leur observation³⁸².

On retrouve l'idée de civilisation sur laquelle je m'appesantirai davantage dans l'ultime chapitre. Revenons sur les arts. Ceux-ci ont pour objectif de satisfaire les besoins de l'homme. Pétroz ne développe pas ce qu'il entend par ces *besoins* car le reste de la notice concerne *l'art de la médecine* et non les arts en général. Cependant, je pense que nous pouvons sans trop de problèmes considérer qu'ils sont les besoins vitaux de l'homme et le désir de vivre dans de meilleures conditions. Or, pour améliorer sa qualité de vie, l'homme peut influencer le climat pour qu'il lui soit plus favorable. Et les médecins sont bien conscients que l'art peut combler les besoins de l'homme en modifiant le climat.

Cette évaporation a lieu dans les tems froids comme dans les tems chauds ; mais elle est en proportion de la température atmosphérique ; et de l'art, pour satisfaire les besoins de l'homme, l'accélère tous les jours, dans des espaces plus ou moins circonscrits, soit par l'action de la chaleur, soit en multipliant les points de contact du liquide avec l'air.³⁸³

Si ce que j'avance est avéré, ce sont donc d'abord les arts qui protègent du climat avant la société. Reprenons tous les éléments qui permettent à l'être humain de se distancier du climat. Il faut fabriquer des vêtements, des habitations ou construire une ville, il faut faire appel à

³⁸² PETROZ, « Art », *op. cit.*, p. 312.

³⁸³ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 235-236.

différentes techniques pour créer tout cela. L'homme fait donc appel aux arts. De même, quand il s'agit de cultiver un champ ou de créer une forêt faisant office d'abri, on fait ici appel aux connaissances scientifiques de l'homme. Or, « l'art est l'application d'une science à une pratique quelconque »³⁸⁴. Je peux donc affirmer que l'être humain est en train de se rendre compte, en ce début de XIXe siècle, qu'il peut s'affranchir totalement du climat par la science.

Mais quel rôle joue donc la société si elle n'est pas la cause première de l'affranchissement du climat comme j'ai pu le sous-entendre précédemment ? Celle-ci permet en fait de véhiculer les arts et de les faire appliquer à l'ensemble de la société. Peut-être est-ce cela que différents médecins appellent la *civilisation*. C'est la combinaison des arts pour créer de nouvelles choses qui améliorent les conditions de vie de l'homme, jointe à l'organisation de la société permettent à ces techniques de se répandre et agir à des échelles beaucoup plus larges.

Comme vu dans le chapitre précédent, l'art fait partie intégrante de l'homme. Pour rappel, il est le fruit de l'intelligence humaine, de sa sensibilité, il rend l'homme flexible et surtout il permet à l'homme de se protéger du climat. L'art est un attribut fondamentalement humain. Or, nous avons vu ensemble que l'homme se définit essentiellement par la distance intellectuelle qu'il met entre lui et la nature. Nous touchons là à un paradoxe car les arts ne sont autres que des imitations de la nature. Pour tout médecin, l'art doit toujours suivre la nature.

Le génie n'est qu'une imitation de la nature vivante et créatrice par la connaissance de ces lois, l'emploi de ses moyens ou de ses facultés, par le déploiement instinctif, en nous, de ses ressorts. Plus on suivra la nature en chaque genre d'arts ou de sciences, plus on puisera dans la vraie source du génie, plus l'esprit sera capable de créer, d'organiser. Rien n'est Beau et vrai que la seule nature dans toute sa perfection primitive³⁸⁵.

Ces considérations sont encore un héritage antique comme le montre Virey en invoquant leurs écrits.

L'art, selon Platon, quoique maître de l'ordre et de la composition des choses n'est jamais que le singe et le copiste plus ou moins parfait de la belle nature : celle-ci seule est l'art sublime d'un Dieu. Que peut l'homme, si ce n'est d'employer des corps naturels, de les rapprocher de les éloigner, le tout par la permission et selon les lois de la nature³⁸⁶ ?

³⁸⁴ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 160.

³⁸⁵ JOURDAN, « Génie », *op. cit.*, p. 74.

³⁸⁶ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 245.

D'ailleurs, en médecine, la plupart du temps, l'art ne fait qu'aider la nature. Celle-ci possède tous les atouts pour fonctionner correctement, néanmoins, quand il y a un problème, l'art vient à son secours³⁸⁷.

Tout secret de l'art médical consiste, non dans l'art, mais dans la nature, à connaître ses actes, son but et lui obéir avec prudence. Ainsi l'art doit être le serviteur de la nature, et non pas la nature servir l'art. Apprenons d'elle à connaître ce qui lui convient ou lui est salutaire³⁸⁸.

Mais ce n'est pas seulement dans la médecine que l'art est subordonné à la nature. Selon Virey,

Les divers talents qu'elle [la nature] départit aux hommes se perfectionnent surtout encore par l'étude de la nature, selon l'expérience de ses œuvres ; tous les métiers et les arts que nous exerçons, ne sont pour nous qu'un développement de ces sens naturels, comme les divers travaux qui s'exécutent dans une ruche³⁸⁹.

Ou encore selon Bricheteau :

L'inventeur arrivera promptement à son but en suivant les voies les plus simples, qui sont ordinairement celles employées par la nature, qu'il faut autant que possible imiter, quand on veut produire quelque chose de beau, de vrai et d'utile³⁹⁰.

Cependant, l'art et la nature peuvent être parfois mis sur le même pied d'égalité. Billon le fait quand il évoque les sensations. À force d'habitude, le corps se lasse et n'a plus autant de sensations. Heureusement, les contrastes ravivent ces sensations. Or ils sont la « principale source de nos jouissances, sont-ils prodigués comme à l'envi par la nature et par les arts »³⁹¹. Cette position reste un cas assez isolé. Quand les médecins mettent des éléments naturels et culturels sur le même pied d'égalité, la plupart du temps ils ne font que comparer l'influence des *circumfusa* et celles des *applicata* comme le fait Pétroz dans la définition de l'art.

La médecine est sans doute un art difficile à pratiquer, quoique ses principes soient constants : quel est le médecin assez ambitieux pour se promettre d'aplanir toutes les difficultés, et de surmonter toutes les causes de destruction ? pourra-t-il un jour s'opposer au nombre de celles qui naissent de nos habitudes sociales ou particulières, de l'influence de tout ce qui nous entoure ? et de cette impuissance doit on en conclure la nullité de l'art ³⁹² ?

³⁸⁷ FLAMANT, « Accouchement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. I), Paris, Panckoucke, 1812, p. 64-65.

³⁸⁸ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 255.

³⁸⁹ *Idem*, p. 291-292.

³⁹⁰ BRICHETEAU, « Invention », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 575-576.

³⁹¹ BILON, « Sensation », *op. cit.*, p. 87.

³⁹² PETROZ, « Art », *op. cit.*, p. 314.

La nature est donc toujours triomphante par rapport à l'art. Elle semble être intouchable comme je l'ai démontré précédemment. Elle est presque une entité divine et l'homme ne peut pas encore se hisser aussi haut. Pourtant, les médecins ont trouvé un moyen de se distancier d'elle : en s'attaquant au climat.

Le climat : une porte d'entrée sur la nature

Le passage qui va suivre est particulièrement hypothétique car il est peu aisé d'illustrer mon raisonnement avec beaucoup de sources. Je m'appuierai ici sur tous les résultats que j'ai déjà obtenus.

D'un côté, nous avons une nature qui régit le monde et crée toute chose que nous pouvons percevoir. Elle est pratiquement intouchable, semblable à Dieu. Cette nature régit tout et exerce son influence sur les êtres vivants par le biais des *circumfusa* dont fait partie le climat. Celui-ci influence beaucoup l'homme à tous niveaux notamment par le biais de la température et de l'humidité. Cependant, l'être humain ne reste pas inactif face à ce phénomène. Il peut se protéger ou modifier le climat qui l'entoure. Pour ce faire, il utilise l'art. Celui-ci est un élément caractéristique de l'homme car engendré par ce dernier exclusivement. L'art se définit d'ailleurs par une série de caractéristiques que la nature ne possède pas.

Nous avons donc un être humain qui se définit en vis-à-vis de la nature et qui utilise la technologie pour se protéger des affres du climat qui est le bras armé de la nature. Les médecins utilisent en fait l'art pour se distancier de cette dernière. Et le climat, ou les *circumfusa* si l'on suit le principe de *scaling*, sont le terrain idéal pour créer cette distance.

Je pense que nous sommes ici face aux germes d'un processus intellectuel qui va être amené à évoluer tout au long du siècle en parallèle des avancées scientifiques et qui va finalement aboutir à cet « oubli » de notre influence sur le climat pendant un petit siècle allant de la fin du XIXe aux deux tiers du XXe siècle. Pour confirmer cette théorie, une étude approfondie sur tout le XIXe siècle serait nécessaire.

Cette hypothèse en soulève d'autres. D'abord, est-ce que l'abandon du déterminisme climatique a un lien avec cet abandon du climat ? Si la nature a un caractère divin, le fait de s'en distancier aurait-il un lien avec la déchristianisation progressive de l'Europe au XIXe siècle ? Est-ce que l'art prend la place de la nature comme cause ou remède à nos maux dans le discours scientifique ? Les médecins pensent-ils déjà que l'homme se dirige vers une société scientiste dénuée de spiritualité ? Sommes-nous seulement au début de ce processus ou bien est-il déjà bien entamé depuis le milieu du XVIIIe siècle ? Est-ce que ce phénomène d'affranchissement intellectuel de la nature est-il seulement conscient ? Quand Merat déclare

que « nous ne sommes pas simplement l'être de la nature, mais encore celui de l'art »³⁹³ pense-t-il vraiment s'affranchir un peu plus de la nature ou bien constate-t-il simplement les effets des *applicata* en hygiène ?

Voici beaucoup de questions auxquelles je ne peux répondre pour le moment mais qui seraient intéressantes à explorer à l'avenir.

Une nature plus forte malgré tout

Si l'être humain peut modifier le climat ou se prévenir de ses impressions et, par ce biais, s'affranchir de la nature, il ne se pense pas comme incontestablement tout puissant face à cette dernière. C'est en partie pour ça que j'utilise principalement le terme *influencer* pour parler des actions de l'homme sur le climat. L'influence est « action (généralement lente et continue) d'un agent physique (sur quelqu'un, quelque chose), suscitant des modifications d'ordre matériel »³⁹⁴. L'action de l'être humain n'est pas pensée comme radicale et définitive mais comme un mouvement lent et continu.

La nature n'obéit à l'habitude que par des actes progressifs et nuancés, lorsqu'on la détourne de sa marche ordinaire : alors elle suit cette habitude prise et la préfère même, à la longue, à sa route primordiale, au point que l'aliment qui lui paraissait malsain devient salubre par l'accoutumance, et le sain nuisible³⁹⁵.

En outre, les actions de l'être humain sont perçues, la plupart du temps, comme temporaires et réversibles. Quand Virey conclut sa notice sur les divers moyens que l'homme a à sa disposition pour modifier les climats, il précise qu'« il faut donc considérer ici, avec l'influence nécessaire et perpétuelle des climats, les modifications plus ou moins salutaires que l'homme sait leur opposer, quoique d'une manière bornée et passagère »³⁹⁶. Dès que l'espèce humaine cesse ses activités, la nature reprend ses droits. Il en va de même pour les animaux domestiques.

Les espèces domestiques qu'on a longtemps déformées ou mutilées : les chiens, les chevaux, dont on a coupé, pendant un grand nombre de générations, les oreilles et la queue, engendre parfois des petits à queue et oreilles courtes ; mais ces déformations, désavoué par la nature, disparaissent au bout de plusieurs générations, lorsque la main de l'homme cesse de la maintenir³⁹⁷.

³⁹³ FOURNIER, « Femme », *op. cit.*, p. 503.

³⁹⁴ « Influence », ATILF, CNRTL, [en ligne], <https://www.cnrtl.fr/definition/influence>, (page consultée le 15 août 2021).

³⁹⁵ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 295.

³⁹⁶ VIREY, « Climat », *op. cit.*, p. 330.

³⁹⁷ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 279.

L'art est une arme puissante que possède l'homme. Il permet de s'affranchir du climat et *in extenso* de la nature. En outre, il remet en question le déterminisme climatique. Mais l'art reste limité par rapport à la nature, comme je disais supra, subordonné à celle-ci qui est parfaite ; elle est le monde, elle est presque Dieu. L'art n'en est qu'une imitation imparfaite³⁹⁸. Encore une fois, je m'appuie essentiellement sur les écrits de Virey mais d'autres médecins parlent de l'art en ces termes. Nacquart, par exemple présente la nature comme la perfection et il précise que cette perfection ne se rencontre pas dans les arts.

Nous étudions le jeu de l'économie dans l'état que j'appelle physiologique, afin d'en mieux concevoir et déterminer la valeur, bien que cet état ne se rencontre pas plus dans l'organisme que le beau idéal des arts dans la nature³⁹⁹.

En outre, l'art ne possède pas la même étendue que la nature. Certes, il peut agir à de grandes échelles telles que celle d'une ville ou d'une société mais il restera toujours inférieur à l'ampleur de la nature où il trouve ses sources.

Si l'art, au lieu d'agir comme la nature sur des espaces d'une immensité incalculable, ne peut exercer sa puissance que dans une atmosphère très circonscrite, les procédés qu'il emploie pour modifier quelques portions de l'atmosphère n'en sont pas moins, le plus souvent, utiles, soit à l'homme considéré individuellement, soit à l'homme en société⁴⁰⁰.

- *De la schizophrénie de l'humanité*

Pour conclure ce chapitre, je dirais que les médecins du début du XIX^e siècle pensent que l'homme est capable de s'affranchir du climat et de la nature. Il possède divers moyens comme l'art, son intelligence et l'aide de la société. Tous ces éléments sont liés et interagissent entre eux de manière complexe. Cependant, les médecins précisent, comme pour ne pas l'oublier, que l'être humain sera toujours le fruit de la nature, dépendra de celle-ci et agira selon ce qu'elle lui permet, et ce quels que soient les moyens qu'il utilise pour s'en préserver.

Notre nature, toute terrestre, dut nécessairement participer à toutes les révolutions de cette terre qui nous allaite, nous alimente ; nous en sommes entièrement dépendant, malgré nos soins continuels pour nous mettre à l'abri des vives impressions de l'air et autres circonstances qui influent sur notre existence⁴⁰¹.

Il y a une sorte de schizophrénie dans le chef des médecins, pour reprendre l'expression de Jean-Baptiste Fressoz⁴⁰². D'une part, ils clament explicitement que l'homme est l'enfant de la nature et qu'il ne peut agir sans elle, que tous les aspects de sa vie y sont liés et qu'il est continuellement soumis aux influences des climats. Mais en contrepartie, l'homme se définit

³⁹⁸ *Idem*, p. 245.

³⁹⁹ NACQUART, « Perfection », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XL), Paris, Panckoucke, 1819, p. 310.

⁴⁰⁰ HALLE et NYSTEN, « Air », *op. cit.*, p. 277-278.

⁴⁰¹ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 276.

⁴⁰² FRESSOZ J.-B., « Circonvenir les *circumfusa* », *op. cit.*, p. 41.

par tout ce qui le distance de la nature. Sa sensibilité, sa raison, son intelligence, ses arts, sa société, sa capacité d'adaptation, enfin la civilisation : tous ces éléments qui définissent l'homme le protègent des climats et des *circumfusa* et le distancient de la nature. En outre, nombre des éléments susmentionnés sont soit des dons de la nature soit liés à elle de manière intrinsèque – comme les arts qui ne font que la suivre ou l'imiter. La nature nous donne donc les armes pour que nous la soumettions, comme si elle s'autodétruisait, et l'homme va commencer à la soumettre via le climat. Cette soumission sera d'autant plus rude car il pense toujours la nature comme une entité divine inatteignable dont il prend soin de se distancier. Et si les médecins sont conscients du fait qu'ils ont un pouvoir immense pour altérer la nature grâce à leur technologie, il n'est pas improbable qu'ils aient considéré normal que de la modifier à l'envi. En effet, cette technologie ne leur a-t-elle pas été donnée et ne s'attache-t-elle pas à suivre la nature ? Ne pas suivre ce don de la nature qui fait de nous des êtres humains tiendrait de l'affront pour Virey :

Eh ! Qu'est-ce donc l'homme sur ce globe s'il dérobe volontairement ses yeux à la lumière du ciel et s'il refuse de contempler ces magnifiques trésors que la nature prodigue à ses regards ! Ce n'est plus qu'une brute, se repaissant comme le bœuf dans une prairie, s'abandonnant à ses passions grossières, ne songeant qu'à satisfaire ses honteuses voluptés, puis mourant comme l'animal, indigne d'avoir vécu, et méconnaissant même les œuvres du grand être qui lui donna la naissance. Sommes-nous donc créés pour subir dans la turpitude et l'infamie le joug de l'ignorance avec ces terreurs, ces superstitions, sa sottise crédulité, et pour végéter dans une éternelle enfance à côté des bestiaux et des animaux immondes, parmi les rochers et les forêts ? Pourquoi donc la nature nous attribua-t-elle ses mains industrieuses, ce cerveau pensant et ses désirs curieux de connaître, ce besoin insatiable de bonheur, tous ces moyens de perfectionnement dont nous nous plaçons à faire usage depuis l'enfance jusqu'à l'approche du tombeau ? Car la science est aussi un accroissement de puissance, puisque l'invention des instrumens met à notre disposition, et les végétaux, et les animaux, et l'océan, et presque la nature entière⁴⁰³.

Virey glorifie tous les dons de la nature et il n'est pas impossible que s'il a bien été conscient du processus intellectuel d'affranchissement progressif de la nature qui se jouait lors de la rédaction du *Dictionnaire*, il ait encouragé les hommes à continuer dans cette voie. Si le but de l'être humain et de l'art est d'imiter à la nature, alors pourquoi ne pas le faire, même si *in fine* c'est elle-même qui se soumet à l'être humain ?

La nature crée l'homme, elle lui donne l'intelligence. L'homme l'utilise pour développer l'art en vue de s'affranchir du climat. Et par ce biais, il s'affranchit de la nature.

Comme le souligne Virey :

⁴⁰³ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 175-176.

Démocrite disait : la nature se délecte de ce qui est naturel ; la nature seule peut vaincre la nature : seule elle est capable de se réformer. On ne parvient à la soumettre, selon Synésius, qu'en lui obéissant ; on l'enchaîne avec ses propres liens. Nous domptons par l'art ces mêmes choses par lesquelles la nature nous domptait⁴⁰⁴.

⁴⁰⁴ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 244.

Chapitre 7 : Réflexions sur le bienfondé de l’agir humain

Ce dernier chapitre est peut-être subsidiaire car il n’intervient pas dans mon raisonnement pour comprendre la complexion des représentations des rapports entre l’être humain et le climat dans le *Dictionnaire*. Néanmoins, le dernier rapport du GIEC⁴⁰⁵ rappelle une fois de plus à l’humanité son action destructrice sur le climat. Si ce mémoire avait eu pour objet d’étude notre époque, il aurait abouti à la conclusion que les scientifiques ont une représentation très négative de l’agir de l’homme sur le climat, l’environnement et la nature. Cette réflexion sur notre époque m’a donné le sentiment que je devais me poser la question de savoir ce qu’il en était dans le *Dictionnaire*. L’être humain est conscient de son agir sur le climat et l’environnement et il se pose encore des questions sur ses relations avec la nature. Mais perçoit-il son agir comme une bonne chose ou comme erreur à éviter à tout prix ? Cette question, bien que d’une grande actualité, a vite trouvé des passages de textes pour y répondre car, déjà à l’époque, les médecins s’interrogeaient sur les conséquences de leur agir sur l’environnement.

Pour ce chapitre, je pars du principe que la complexité des relations entre l’homme, le climat, les *circumfusa* et la nature à laquelle j’ai abouti dans le précédent chapitre est vraie. Dès lors, se distancier de la Nature, des *circumfusa* ou du climat reviendrait plus ou moins à la même conclusion, sachant que tous ces éléments sont liés. Il est donc très probable que je fasse des raccourcis dans mon discours entre les notions de nature, *circumfusa* et climat. Encore une fois, c’est un risque, mais je pense qu’il vaut la peine d’être pris pour établir des hypothèses qui pourront être confirmées ou infirmées dans de futures recherches.

Améliorer la vie et perfectionner la Nature

Je commence par considérer les réflexions positives des médecins. De manière générale, quand il s’agit d’améliorer les conditions de vie de l’être humain, toute influence sur l’environnement est perçue comme positive. Merat relate ainsi la sortie fin du déluge.

Cependant, revenus de leur première épouvante, et stimulés par le besoin, les hommes sentirent peu à peu la nécessité d’améliorer leur sort, et dirigèrent tous leurs efforts vers ce but. Ainsi, travaillant sans relâche à réparer leurs longs désastres, ils se livrèrent à la culture, aux dessèchements, à l’assainissement de la terre, à l’écoulement des eaux ; ils resserrèrent les liens sociaux, perfectionnèrent la morale, la police, la législation, et cultivaient à l’envi tous les arts consolateurs. Par suite de ces utiles travaux, il arriva

⁴⁰⁵ « AR6 Climate Change 2021: The Physical Science Basis », GIEC, IPCC, [en ligne], <https://www.ipcc.ch/report/ar6/wg1/#InteractiveAtlas>, (page consultée le 7 août 2021).

enfin une époque où les générations purent jouir paisiblement de la sécurité, de l'abondance et de la salubrité⁴⁰⁶.

Pour sortir de son malheur, d'une part, l'être humain modifie son environnement, et *de facto* son climat selon le principe de *scaling*, par l'agriculture et le contrôle de l'eau. D'autre part, il consolide son statut d'être humain en perfectionnant les domaines sociaux et moraux qui lui sont propres. Le tout concourt à sa sécurité. Il ne fait aucun doute qu'à l'époque, modifier l'environnement et se distancier de la nature sont perçus comme des éléments positifs.

Les mêmes propos se retrouvent quand les médecins comparent l'état sauvage de l'homme à la vie civilisée.

Qu'est-ce un sauvage avec ses faibles armes, auprès d'un Européen bien vêtu, bien nourri, armé, équipé et auquel rien de nécessaire ne manque ? Je veux que le sauvage aie la vue plus perçante, l'ouïe plus fine, la course plus rapide que nous ; mais avec la lunette, le cornet acoustique, l'aide du cheval, nous surpassons évidemment le sauvage. Nous obtenons donc plus détendu, de force et d'empire sur la nature ; ainsi l'homme civilisé est plus puissant homme que le simple barbare⁴⁰⁷.

Le sauvage a de meilleures compétences physiques que l'homme civilisé, néanmoins, ce dernier arrive à le surpasser grâce à différents arts. De ce fait, l'homme civilisé, qui dompte la nature est bien supérieur. Ce passage succède à une longue tirade qui dénonce, ou du moins critique, le fait qu'on ait tendance, en ce début de XIXe siècle, à considérer l'état sauvage de l'homme comme un idéal. Merat fait d'ailleurs les mêmes critiques que Virey à cet égard.

L'état sauvage [...] trop pénible, trop précaire, trop dépendant et trop peu favorable au libre développement des facultés que la nature nous a données pour que l'on puisse le regarder avec quelques philosophes comme le genre d'existence le plus heureux et le plus conforme à notre nature. Ce n'est qu'en le comparant à l'État plus pénible et plus affligeant encore dans lequel une fausse et imparfaite civilisation, l'ignorance, les préjugés et la barbarie plongent sans cesse la plus grande partie des nations prétendues civilisées, qu'on a pu considérer comme un mode d'existence avantageux et comme un des plus heureux états de la vie⁴⁰⁸.

Davantage que l'éloignement de la nature, c'est la civilisation et le progrès vers de meilleures conditions de vie qui sont glorifiés par Merat et Virey. En effet, le cœur de leur propos concerne davantage les conditions de vie des êtres humains que les rapports à la Nature. Dans le chef de ces médecins, il s'agit donc davantage de montrer les bienfaits de la civilisation et de mettre à bas l'idée que le sauvage vit mieux que l'homme civilisé. Le

⁴⁰⁶ MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 309.

⁴⁰⁷ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 182-183.

⁴⁰⁸ MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 341.

recours à des arts tels que mentionnés *supra* n'est d'ailleurs pas toujours nécessaire pour que le civilisé surpasse le sauvage. La civilisation peut suffire pour que le barbare soit totalement dépassé physiquement car il est trop soumis aux influences des climats.

Au contraire, un européen civilisé, nourrit chaque jour pleinement de chairs succulentes bien préparées, de boissons fortifiantes, est plus souvent malade de réplétion que de disette ; il surpassera sans peine, en force corporelle et en taille, les sauvages, quels que favorisés qu'ils puissent être des avantages de la nature. [...] Outre les famines qu'éprouvent nécessairement plus ou moins les sauvages, dans leur imprévoyance et leur paresse, leur vie continuellement exposée soit à la froidure, soit à l'ardeur du soleil, soit à cette humidité surtout préjudiciable à la santé, débilitante leur organisation plus que ne le fait la vie civilisée, soustraite à toutes ces influences trop directes des éléments sur le corps aussi, malgré la puissance de l'habitude, pour résister à ces nuisibles influences, on voit plusieurs peuplades sauvages éprouver des affections meurtrières ; chez eux les seuls individus robustes résistent, surtout sous les cieux froids. Les animaux domestiques sont pareillement de plus belle taille est plus prolifique que la même race sauvage, moins bien nourris⁴⁰⁹.

Virey va néanmoins plus loin que Merat en montrant qu'outre améliorer ses conditions de vie, l'homme civilisé peut perfectionner la nature sur certains points. Son exemple favori est celui de la domestication des animaux. Le choix de cet exemple n'est certainement pas dû au hasard car, selon Virey, la domestication des animaux est un vecteur de la civilisation. Si les Européens sont les hommes les plus civilisés, c'est parce qu'ils ont plus d'animaux susceptibles d'être domestiqués à disposition⁴¹⁰. Or Virey considère qu'en domestiquant les animaux, l'homme les perfectionne.

L'exemple même des animaux, du chien, du cheval, nous montre que, dompté et instruit par la main de l'homme, il gagne des qualités précieuses, plus de courage, d'intrépidité, une adresse, une finesse même que la sauvage nature n'eut pas ainsi perfectionnée chez eux⁴¹¹.

C'est donc encore une double dynamique qui est présente ici. D'une part, l'homme dépasse la nature en perfectionnant des êtres que cette dernière n'a pas su perfectionner. D'autre part, il contribue à se civiliser par le moyen de la domestication. Je pense que nous pouvons donc considérer que, encore une fois, Virey glorifie davantage le processus de civilisation que la distanciation de la nature. Cet éloignement est certes inclus dans la notion de civilisation mais Virey ne le cite pas explicitement. Seule la domestication des animaux est vue comme une distanciation légèrement positive.

⁴⁰⁹ VIREY, « Géant », *op. cit.*, p. 556-557.

⁴¹⁰ VIREY, « Homme », *op. cit.*, p. 330.

⁴¹¹ VIREY, « Science », *op. cit.*, p. 176-177.

La glorification de ce processus de civilisation pour vaincre la nature apporte une pierre supplémentaire à l'une de mes hypothèses principales : l'homme se distancie et modifie la nature tout en pensant qu'il ne peut presque pas y toucher. Cette hypothèse reste néanmoins fragile car Merat mentionne que l'homme « augmente sa puissance sur la nature »⁴¹² par le biais de l'industrie.

Des dangers de ne pas suivre la Nature

Les médecins glorifient donc la civilisation par rapport à l'état sauvage, ce qui implique une distanciation implicite de la nature. Cependant, quand il s'agit de parler de la santé de l'homme, plutôt que de ses conditions de vie de manière générale, le discours est tout autre. Dans le cas présent, c'est le fait de ne pas être en accord avec les climats ou d'utiliser l'art à trop forte dose pour se protéger qui est néfaste pour l'homme.

Un bon exemple est l'usage des chaufferettes qu'utilisent les femmes pour se réchauffer.

Plusieurs raisons doivent faire regarder l'usage des chaufferettes comme généralement nuisibles à la santé. [...] D'ailleurs, les parties inférieures étant presque continuellement exposées par les chaufferettes à une température très-élevée, elles n'en deviennent que plus sensibles aux impressions de l'atmosphère ; [...] ⁴¹³.

Habitué à une température agréable constante, les personnes qui utilisent des chaufferettes ne supportent plus les températures trop basses ou les changements de température radicaux. Il ne s'agit ici que de question de température mais celle-ci est l'un des éléments principaux du climat et le passage d'un échelon d'hygiène personnelle à un échelon plus important n'est pas impossible. On peut donc s'affranchir du climat en utilisant des chaufferettes mais ce n'est pas pour un mieux selon Marc.

L'autre façon négative d'envisager la distanciation de l'Homme vis-à-vis de la nature est de ne pas suivre les préceptes de celle-ci en matière de santé.

Or, comme dans la prescription des aliments, c'est ordinairement d'après l'état du tube digestif que l'on doit se guider, il est hors de doute que l'abstinence serait alors hors de saison, et pourrait même devenir dangereuse pendant l'hiver surtout ; car dans le printemps, époque où il se fait régulièrement dans l'économie un mouvement excentrique, où il y a une tendance générale des humeurs à se porter du centre à la circonférence, la nourriture des malades doit être réglée avec la plus grande prudence, si l'on ne veut pas troubler ce mouvement de la nature par une surcharge alimentaire ⁴¹⁴.

⁴¹² MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 349.

⁴¹³ MARC, « Chaufferette », in *Dictionnaire des sciences médicales*, (t. V), Paris, Panckoucke, 1813, p. 11.

⁴¹⁴ REYDELLET, « Régime », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 368.

Il y a donc deux écueils à éviter pour se distancier de la nature : l'un actif, en utilisant trop l'art et, par conséquent, en devenant trop sensible, et l'autre passif, en ne suivant pas la nature pour s'assurer une bonne santé. Le deuxième écueil est sans doute le plus explicite car les médecins rappellent à intervalle régulier que « c'est suivre les traces de la divine sagesse et imiter ses œuvres, que de se conformer aux vœux de la nature, soit en santé, soit dans les maladies »⁴¹⁵.

L'homme est un enfant rebelle

Ne pas suivre la nature, voilà bien le défaut principal de l'homme. En effet, quel que soit le domaine étudié par les médecins, dès qu'il y a un problème, c'est à cause des agissements de l'homme qui se distancie trop de la nature car « c'est en s'écartant de ces lois [celles de la nature] qu'on devient malade ; c'est en la suivant qu'on demeure sain au physique comme au moral »⁴¹⁶. Celle-ci a engendré l'être humain et rythmé sa vie, quand il s'écarte trop d'elle, il apparaît comme un enfant rebelle qui ne fait que recevoir les justes punitions de sa Mère Nature.

Les maladies qui nous tourmentent ne sont-elles pas d'ailleurs la peine trop juste et trop fidèle de notre transgression de la nature de notre intempérance, par exemple, pour nous empêcher de franchir les éternelles limites qui nous sont assignées ? N'est-ce point parce que nous nous écartons sans cesse des voies simples et du milieu harmonique, que la nature nous châtie plus qu'elle ne le fait pour les autres animaux, plus dociles à ses lois ? Enfants ingrats et rebelles, pourtant elle ne nous a point délaissés sans secours après lui avoir désobéi : elle nous inspire d'ordinaire le remède par un instinct machinal. La maladie est donc souvent notre ouvrage ; elle attaque moins le villageois tempérant et robuste, qu'un citadin délicat, au sein de la mollesse et des plaisirs, entraîner les abus et tous les excès. Combien de fois cependant la nature, au milieu de l'emportement des jouissances, n'a-t-elle crié au fond de nos cœurs : c'est assez ; arrête-toi !

Ainsi, la nature n'avait point créé le mal, et il vient plus souvent de nous-mêmes. Que dis-je ? la nature est la source de toutes les merveilles, et sa prévoyance s'étend à toutes les créatures ; il suffit d'en juger par un seul exemple, qui nous prouvera que rien n'est sans dessein dans la structure des corps organisés⁴¹⁷.

L'être humain est donc le seul responsable de ses problèmes bien que la nature lui vienne en aide régulièrement. Ces considérations ne sont pas dénuées d'une certaine condescendance vis-à-vis des peuples du sud qui sont davantage récriminés pour leur distanciation vis-à-vis de la nature. Ce phénomène est notamment dû au fait que Virey considère que les climats chauds

⁴¹⁵ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 297-298.

⁴¹⁶ VIREY, « Fondement », *op. cit.*, p. 290.

⁴¹⁷ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 288-289.

sont les plus agréables et les plus généreux en termes de ressources prodiguées par la Nature, tant en termes matériels qu'intellectuels.

Dégoûté des plaisirs naturels trop prodigués en son sérail, l'Asiatique en sollicite d'autres plus refusés chez son sexe ; et c'est ainsi qu'il y a plus de vices ou la nature promettait le plus de bonheur. La polygamie est donc une source de libertinage, comme partout au monde le nombre de femmes surpasse celui des hommes.⁴¹⁸

En outre, la civilisation, pourtant tant vantée par Virey, devient-elle aussi une source de maux pour l'homme.

FILLE (hygiène des filles). Avant de traiter des maladies familières à ce sexe hors l'état du mariage, il est nécessaire d'exposer les moyens de les prévenir, d'autant plus que ces affections naissent, la plupart, des erreurs d'un genre de vie trop peu conforme aux lois de la nature, surtout parmi les nations civilisées et les mœurs actuelles de l'Europe. [...] Par ces doux amusements, charmans exercices de leur âge, elles s'endurcissent contre l'inégalité des saisons et des températures, tandis que la frêle citadine, chaudement enclose en son lit ou sa chambre, reste pâle, somnolente, langoureuse, ou même malade d'ennui et importunée de ce faux bonheur de richesses, qui la prive des biens les plus délicieux de la nature⁴¹⁹.

Se distancier de la nature fait donc du tort à l'Homme essentiellement. Mais est-ce que cela fait du tort au climat ou à la nature ? Le *Dictionnaire* est anthropocentré et je n'ai trouvé, pour ainsi dire, pratiquement aucun passage désignant l'être humain comme un danger pour le climat ou l'environnement. Seul un passage de Virey dépeint l'être humain de manière très négative.

Quelque jour, les naturalistes demanderont ce ne furent nos aïls, nos paresseux que leur inertie expose à la destruction, comme on a vu disparaître le dronte, l'oiseau de Nazar, lourdes espèces qui confinaient en de petites îles de l'Archipel indien, n'ont pu échapper à la destruction que partout l'homme porte où il aborde⁴²⁰.

Il n'est ici ni question de climat ni de nature ou de *circumfusa*. Seulement la faculté de l'homme de détruire tout ce qu'il approche. Il est difficile de tirer des conclusions plus générales sur un aussi petit extrait que celui-ci. Néanmoins, il montre bien que, pour Virey, l'homme possède un potentiel de destruction non négligeable. Peut-il transposer ce potentiel quitte à menacer toute la planète ? Aujourd'hui, il n'y a plus de doutes là-dessus. Mais il m'est impossible de déterminer si les médecins en pensent autant à l'époque.

⁴¹⁸ VIREY, « Libertinage », *op. cit.*, p.142.

⁴¹⁹ VIREY, « Fille », *op. cit.*, p. 506-508.

⁴²⁰ VIREY, « Nature », *op. cit.*, p. 279-281.

Incertitudes face à l'agir humain

Une civilisation glorifiée mais un être humain désapprouvé par son éloignement de la nature : encore une contradiction qui s'ajoute à toutes les autres que l'on peut trouver dans le *Dictionnaire*. Un constat se dégage néanmoins de tous ces paradoxes : les médecins se posent des questions sur les rapports entre l'être humain, le climat et la nature. Est-ce que l'homme fait bien ou mal en agissant de la sorte ? Il est très probable que les médecins se soient autant posé la question que je me la suis posée en lisant ces textes. On perçoit ces questions dans les textes de manières explicites ou implicites.

D'après ce que nous venons de dire, il est difficile de se prononcer sur l'utilité qu'il est de changer d'habits suivant les saisons : doit-on condamner la tendance que l'on a conservé toute l'année les mêmes habits (ceux d'hivers) ? Je ne le pense pas. Nos aïeux vantaient beaucoup leurs habits de bouracan ; on semble vouloir y revenir ; ils sont sans doute plus légers, plus commodes dans l'été ; mais sont-ils sans inconvénient dans nos climats ?⁴²¹

Ce petit exemple ne parle pas que de vêtements. Plus que ça, Vaidy réfléchit sur le fait de se conformer à la nature, par le biais des saisons, ou pas. Et s'il doit suivre la nature, comment doit-il le faire ? Porter les mêmes vêtements toute l'année pour être plus endurci et donc moins sensible aux changements de température ? Ou alors s'adapter comme on pourrait le faire avec le régime alimentaire ? Encore une fois, il y a beaucoup de questions et peu de réponses.

Une chose est néanmoins certaine : l'être humain est conscient de son impact sur le climat. Comme l'a dit Merat, la nature a « destiné l'homme à vivre sur la terre, [...] ; condamné à modifier continuellement sa surface [...], exposé sans cesse aux émanations qui s'en exhalent. »⁴²². L'être humain est en dialogue continu avec le climat. Celui-ci influence l'homme et ce dernier l'influence en retour. La question de savoir si ce dialogue est positif pour l'un comme pour l'autre reste néanmoins ouverte.

In fine, je pense que Barbier résume bien toute la situation dans sa notice sur les *circumfusa*.

L'homme soumis à l'influence de tout ce qui l'entoure, de l'air qu'il respire, des saisons qui se succèdent, du sol sur lequel il repose, de la latitude qu'il habite, recevant de ces circonstances actives des impressions profondes qui changent l'état de ses fluides et de ses solides, qui lui donnent une prédisposition particulière : l'homme agissant lui-même sur ces causes extérieures, modifiant leur nature, le caractère de leur activité, puis éprouvant bientôt l'action du nouvel ordre des choses qu'il vient de créer, présentant,

⁴²¹ VAIDY, « Vêtement », *op. cit.*, p. 406.

⁴²² MERAT, « Révolution », *op. cit.*, p. 307.

comme signe de sujétion, une autre complexion organique, une prédisposition différente de celles qu'il avait. Voilà un texte fécond en conséquences, et digne sans doute, de méditations de philosophe⁴²³.

Voilà la dernière piste d'exploration que je propose : aller à la découverte des méditations de ces philosophes.

⁴²³ BARBIER, « Circumfusa », *op. cit.*, p. 254.

Conclusion

Deux mots pour résumer cette recherche : hypothèses et éclectisme. Hypothèses car ce travail a certainement apporté beaucoup plus de questions que de réponses. Certes, ses défauts méthodologiques – son manque d'exhaustivité et le peu de travaux introduits dans la réflexion – n'y sont pas pour rien. Les multiples hypothèses de ce travail sont cependant bien souvent ses réponses. Eclectisme – mais c'est peut-être là une de ses forces – car cette démarche m'a permis d'explorer un large panorama de notions et de représentations tournant autour de la notion du climat en ce début du XIX^e siècle.

Je désirais dans un premier temps étudier l'agir humain sur le climat à cette époque mais cette question m'a amené à devoir réfléchir à la notion plus large des rapports de l'homme à la nature. Je me suis laissé guider par les sources et m'y suis perdu, ce qui explique aussi le manque d'utilisation des travaux. Le *Dictionnaire des sciences médicales* se prêtait bien à cette exercice de perdition. Son éclectisme, ses débats, la prolixité de ses auteurs contribuent à la richesse de cette source à travers laquelle j'ai tenté de répondre à une question. Mais en explorant les chemins pour me rendre à destination, d'autres questions se sont posées et d'autres voies se sont ouvertes. J'ai tenté comme je le pouvais de les déblayer. Voici le résultat de ce travail.

En ce qui concerne la définition du climat en ce début de XIX^e siècle, les médecins se le représentent comme un système complexe et dynamique. Certes, la température et l'humidité véhiculées par l'air constituent son essence mais le lieu auquel il est attaché, l'inclinaison du terrain, la végétation, la proximité de l'eau, etc. sont autant de facteurs à prendre en compte qui s'influencent mutuellement. On est bien loin de l'origine étymologique du mot qui confondait presque le climat et la latitude. Par ailleurs, on pourrait presque rapprocher cette vision de la nôtre : on retrouve les mêmes éléments de définition mais ce sont les interactions entre ceux-ci qui ont évolué.

Le climat étant partie intégrante des *circumfusa*, les choses environnantes, il était légitime de se poser la question de la proximité de leur représentation. Il s'est avéré que la température (chaleur/froidure) et l'humidité sont des éléments clés pour appréhender la vision du monde exprimée dans le *Dictionnaire*. La présence de références aux théories antiques dans nos sources prouve d'ailleurs que ce n'est pas une originalité du XIX^e siècle. En réalité, la température et l'humidité permettent d'expliquer des phénomènes à différentes échelles, qu'elles soient personnelles, temporaires ou permanentes. Plus qu'un élément de définition du climat ou des *circumfusa*, elles permettent de penser le monde selon un principe commun. La

différence entre le climat et les *circumfusa* est donc toujours une question de point de vue et de relativité. Celle-ci est par ailleurs un élément assez caractéristique de la pensée de Virey. Ce médecin de son temps avance pourtant des propos qui pourraient trouver écho de nos jours. La remise en question et la relativité des sciences sont des débats très actuels. Peut-être que Virey reflète une pensée plus générale d'incertitude, oserais-je dire. Le dictionnaire se situe en effet à un moment charnière. Il est l'héritier des théories hygiéniques du XVIII^e mais on y voit déjà les prémisses des avancées scientifiques à venir.

Les *circumfusa* à l'époque moderne étaient désignées comme des choses non naturelles. Ce détail, en apparence, m'a amené à me plonger dans la question du phénomène nature. Cette entité presque divine régit le monde, chaque être vivant. Le climat semble en être son bras armé pour influencer l'ensemble de ses sujets l'homme y compris. Il est d'ailleurs assez intéressant que l'être humain se définisse entièrement par des moyens qui le distancient de la nature. Cependant, il se rappelle, à de nombreuses reprises, qu'il fait partie de cette nature. Il en est le fruit, comme tout ce qui définit sa condition d'être humain.

L'homme se pense donc soumis à la nature et aux nombreuses influences du climat, ce qui a malheureusement entraîné des dérives raciales et déterministes. Mais il se remet en question. Il constate son pouvoir pour se protéger du climat. Après tout, n'est-il pas l'être le plus intelligent, sensible et raisonné ? Cette faculté, bien que don de la nature, fait de lui un être à part. Ses capacités lui permettent avant tout d'exercer les arts, armes ultimes pour se protéger ou pour modifier le climat.

Si je devais répondre à ma question de recherche initiale, à savoir l'homme pense-t-il avoir un impact sur le climat, comme on le pense actuellement, ma réponse serait oui. J'ajouterais cependant que cette influence n'est pas à sens unique mais que l'homme, comme le climat, font partie d'un tout complexe.

Les deux s'influencent mutuellement mais, surtout, l'homme se pense toujours comme un être faisant partie intégrante de la nature qu'il doit respecter. Ironiquement, il vante en parallèle ses mérites et les progrès de la civilisation. Bien qu'il clame toujours être soumis à la nature, il s'en affranchit intellectuellement.

« On devient ce que l'on comprend » selon Søren Kierkegaard. L'homme n'a pas encore compris qu'il peut totalement s'affranchir de la nature mais il a toutes les cartes en main pour ce faire et nous savons aujourd'hui, en réfléchissant à la notion d'anthropocène, ce qu'il est devenu.

Quand on veut étudier le climat, on étudie l'homme, la médecine, la nature et leurs interactions mutuelles. Au travers du dialogue entre l'être humain et le climat, c'est en réalité la représentation de l'homme et du monde qui l'entoure que j'aborde.

Je terminerai mon propos en revenant à l'endroit où ce mémoire n'était pas encore ouvert : Pourquoi le *Voyageur devant la mer de nuages* de Friedrich ? Outre sa réalisation contemporaine du *Dictionnaire*⁴²⁴, sur ce tableau, l'homme paraît minuscule face à une nature immense. Elle semble inatteignable. Pourtant, l'élément central de l'œuvre est un homme. Il est incontournable, il domine le paysage.

Je pense que n'importe quel médecin du *Dictionnaire* pourrait y trouver sa place.

⁴²⁴ Le monde est bien fait, non ?

Bibliographie

Sources

ADELON, « Humeurs », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 37-95.

BARBIER, « Circumfusa », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. V), Paris, Panckoucke, 1813, p. 254.

BILON, « Sensation », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LI), Paris, Panckoucke, 1821, p. 63-87.

BRICHETEAU, « Invention », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 570-576.

CUVIER, « Animal », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 142-161.

ESQUIROL, « Folie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVI), Paris, Panckoucke, 1816, p. 151-240.

FLAMANT, « Accouchement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. I), Paris, Panckoucke, 1812, p. 64-102.

FODERE, « Impression (médecine légale) », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 159-172.

FOURNIER et BEGIN, « Marais », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXX.), Paris, Panckoucke, 1818, p. 516-580.

FOURNIER, « Armée », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 288-301.

FOURNIER, « Femme », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIV), Paris, Panckoucke, 1815, p. 497-538.

FOURNIER, « Humoral », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 102-103.

FRIEDLANDER, « Ivresse », in *Dictionnaire des sciences médicales*, (t. XXVI), Paris, Panckoucke, 1818, p. 232-249.

HALLE et NYSTEN, « Air », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. I), Paris, Panckoucke, 1812, p. 225-285.

HALLE et NYSTEN, « Alimens », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. I), Paris, Panckoucke, 1812, p. 329-295.

HALLE et THILLAYE, « Lumière », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIX), Paris, Panckoucke, 1818, p. 128-183.

HALLE et THILLAYE, « Météorologie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIII), Paris, Panckoucke, 1819, p. 122-194.

HALLE et THILLAYE, « Milieu », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIII.), Paris, Panckoucke, 1819, p. 400-402.

HALLE et THILLAYE, « Température », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LIV), Paris, Panckoucke, 1821, p. 510-518.

HALLE et THILLAYE, « Vent », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LVII), Paris, Panckoucke, 1821, p. 148-160.

HALLE et THILLAYE, « Matière », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXI.), Paris, Panckoucke, 1820, p. 147-178.

JOURDAN, « Génie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVIII), Paris, Panckoucke, 1817, p. 74-104.

JOURDAN, « Imagination », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 15-85.

KERAUDREN, « Hydrographie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 258-306.

LOUVER-VILLERMAY, « Hypochondrie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 107-306.

MARC, « Chaufferette », in *Dictionnaire des sciences médicales*, (t. V), Paris, Panckoucke, 1813, p. 11-12.

MARC, « Habitation », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XX), Paris, Panckoucke, 1817, p. 1-23.

MERAT, « Révolution », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVIII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 300-384.

MONFALCON, « Rechute », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 279-304.

NACQUART, « Couleur », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. VII), Paris, Panckoucke, 1813, p. 187-194.

NACQUART, « Perfection », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XL), Paris, Panckoucke, 1819, p. 310-313.

NACQUART, « Préservatif », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLV), Paris, Panckoucke, 1820, p. 92-105.

PARISET, « Cause », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. IV), Paris, Panckoucke, 1813, p. 356-375.

PETIT, « Exaltation », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIII), Paris, Panckoucke, 1815, p. 497-538.

PETROZ, « Art », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 312-315.

PIORRY, « Sentiment », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LI), Paris, Panckoucke, 1821, p. 130-133.

REYDELLET, « Parole », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIX.), Paris, Panckoucke, 1819, p. 420-437.

REYDELLET, « Proportion », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLV), Paris, Panckoucke, 1820, p. 420-437.

REYDELLET, « Régime », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 346-390.

RULLIER, « Faculté », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIV), Paris, Panckoucke, 1815, p. 389-420.

RULLIER, « Soif », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LI.), Paris, Panckoucke, 1821, p. 448-490.

SAVARY, « Automne », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 463.

TOLLARD, « Abris », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. I), Paris, Panckoucke, 1812, p. 45.

TOLLARD, « Arbre », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 267-270.

VAIDY, « Sommeil », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LII), Paris, Panckoucke, 1821, p. 68-115.

VAIDY, « Veille », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LVII), Paris, Panckoucke, 1821, p. 72-115.

VAIDY, « Vêtement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LVII), Paris, Panckoucke, 1821, p. 396-411.

VILLENEUVE, « Humidité », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXII.), Paris, Panckoucke, 1817, p. 93-102.

VILLENEUVE, « Rhumatisme », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVIII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 425-630.

VIREY, « Fondement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVI), Paris, Panckoucke, 1816, p. 281-326.

VIREY, « Homme », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXI), Paris, Panckoucke, 1817, p. 191-344.

VIREY, « Astrologie », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. II), Paris, Panckoucke, 1812, p. 417-418.

VIREY, « Canicule », in *Dictionnaire des sciences médicales*, (t. III), Paris, Panckoucke, 1813, p. 4-5.

VIREY, « Climat », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. V), Paris, Panckoucke, 1813, p. 330-360.

VIREY, « Coutume », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. VII), Paris, Panckoucke, 1813, p. 231-237.

VIREY, « Esprit », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIII), Paris, Panckoucke, 1815, p. 279-327.

VIREY, « Été », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XIII), Paris, Panckoucke, 1815, p. 373-376.

VIREY, « Fille », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XV), Paris, Panckoucke, 1816, p. 498-541.

VIREY, « Fondement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVI), Paris, Panckoucke, 1816, p. 281-326.

VIREY, « Froid », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVII.), Paris, Panckoucke, 1816, p. 41-76.

VIREY, « Géant », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XVII), Paris, Panckoucke, 1816, p. 547-568.

VIREY, « Hiver », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXI), Paris, Panckoucke, 1817, p. 177-191.

VIREY, « Homme », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXI), Paris, Panckoucke, 1817, p. 191-344.

VIREY, « Impression », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 163-172.

VIREY, « Instinct », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 367-413.

VIREY, « Intellect », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXV), Paris, Panckoucke, 1818, p. 438-442.

VIREY, « Jour », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXVI), Paris, Panckoucke, 1818, p. 421-447.

VIREY, « Libertinage », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXVIII), Paris, Panckoucke, 1818, p. 112-155.

VIREY, « Longévité », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXIX), Paris, Panckoucke, 1818, p. 37-38.

VIREY, « Mobilité », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIII), Paris, Panckoucke, 1819, p. 510-528.

VIREY, « Moral », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXIV), Paris, Panckoucke, 1819, p. 275.

VIREY, « Nature », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXV), Paris, Panckoucke, 1820, p. 240-300.

VIREY, « Nourriture », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XXXVI), Paris, Panckoucke, 1819, p. 332-372.

VIREY, « Printemps », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLV), Paris, Panckoucke, 1820, p. 200-207.

VIREY, « Raisonnement », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVII), Paris, Panckoucke, 1820, p. 140-156.

VIREY, « Saison », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLIX), Paris, Panckoucke, 1820, p. 399-425.

VIREY, « Science », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. L), Paris, Panckoucke, 1820, p. 160-198.

VIREY, « Zone », in *Dictionnaire des sciences médicales* (t. LVIII), Paris, Panckoucke, 1822, p. 455-462.

MACQUART, « Climat », in VICQ-D'AZYR F. (éd.), *Encyclopédie méthodique, médecine*, Paris, Panckoucke, 1792, p. 878-883.

Instruments de travail

ATILF, CNRTL, [En ligne], <https://www.cnrtl.fr/>

BLANCKAERT C., PORRET M. (éd.), *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832). Des Lumières au Positivisme*, Genève, Librairie Droz, 2006.

GRMEK M.D., *Histoire de la pensée médicale en Occident*, vol. II-III, Paris, Éditions du Seuil, 1997-1999.

ISENBERG A. C. (éd.) *The Oxford Handbook of Environmental History*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Travaux

AUJAC G., *Claude Ptolémée astronome, astrologue, géographe. Connaissance et représentation du monde habité*, Paris, Éditions du CTHS, 1993.

BARATAY E., *L'Église et l'animal (France, XVIIe-XXe siècle)*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1996.

BARATAY E., *Et l'homme créa l'animal*, Paris, Odile Jacob, 2003.

BEAU R., LARRÈRE C. (dir.), *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2018.

BEHRINGER W., *A Cultural History of Climate*, Cambridge, Polity Press, 2010.

BONNEUIL C., FRESSOZ J.-B., *L'événement anthropocène*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

BROOKE J. L., *Climate Change and the Course of Global History. A Rough Journey*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

CAROL A., *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIXe-XXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.

CHALVET M., *Une histoire de la forêt*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.

CHAZAL G. (éd.), *Les Lumières et l'idée de nature*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2011.

CHAKRABARTY D., « The Climate of History: Four Theses », in *Critical inquiry*, t. 35 (2009), n°2, p. 197-222.

CHARMETANT E., « Darwin et l'éthique, Une rencontre précoce, un chantier toujours ouvert », in *Archives de Philosophie*, t. 73 (2010), n°1, p. 93-118.

COEN D., « Big Is a Thing of the Past: Climate Change and Methodology in the History of Ideas », in *Journal of the History of Ideas*, vol. 77 (2016), n° 2, p. 305-321.

COEN D. R., *Climate in Motion. Science, Empire, and the Problem of Scale*, Chicago – Londres, The University of Chicago Press, 2018.

COLWELL R., « Global Climate and Infectious Disease: The Cholera Paradigm », in *Science*, t. 274 (1996), n° 5295, p. 2025-2031.

MIGLIETTI S., « The Past and Present of Climate Theories », in *MLN*, t. 132 (2017), n° 4, p. 902-911.

CORBIN A., *La douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2013.

CORSI P., « Julien-Joseph Virey, le premier critique de Lamarck », *Histoire du concept d'espèce dans les sciences de la vie*, Paris, Fondation Singer Polignac, 1987, p. 176-187.

COUMEL L., MORERA R., VRIGNON A., *Pouvoirs et environnement. Entre confiance et défiance, XVe-XXIe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2018.

COUZINET M.-D., STASZAK J.-F., « À quoi sert la “théorie des climats” ? », *Éléments d'une histoire du déterminisme environnemental*, in *Corpus*, n°34 (1998), p. 9-43.

CUCHET G., *Une histoire du sentiment religieux au XIXe siècle*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2020.

DECOCQ G., KALAORA B., VLASSOPOULOS C., *La forêt salvatrice. Reboisement, société et catastrophe au prisme de l'histoire*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016.

DELORT R., *Les animaux ont une histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1984.

DESAIVE J.-P., GOUBERT J.-P. et alii, *Médecins, climat et épidémies à la fin du XVIIIe siècle*, Paris – Mouton – La Haye, Mouton & C° et École pratique des Hautes Études, 1972.

DESCOLA P., *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

DORON C.-O., *L'homme altéré. Races et dégénérescence (XVIIe-XIXe siècles)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016.

EHRARD J., *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIIIe siècle*, 2 vol., Paris, École Pratique des Hautes Études, 1963.

FLEMING J. R., JANKOVIC V. (éd.), « Klima », in *Osiris*, vol. XXVI, 2011.

FORD C., *Naissance de l'écologie. Polémiques françaises sur l'environnement 1800-1830*, Paris, Alma Édition, 2018.

FRESSOZ J.-B., « Circonvenir les *circumfusa*, La chimie, l'hygiénisme et la libération des “choses environnantes” : France 1750-1850 », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 56 (2009), n°54, p. 39-76.

FRESSOZ J.-B., *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.

FRESSOZ J.-B., GRABER F., LOCHER F., QUENET G., *Introduction à l'histoire environnementale*, Paris, Éditions La Découverte, 2014.

FRESSOZ J.-B., LOCHER F., « Modernity's Frail Climate: A Climate History of Environmental Reflexivity », in *Critical Inquiry*, t. 38 (2012), n°3, p. 579-598.

FRESSOZ J.-B., LOCHER F., « L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, XVIIe-XVIIIe siècles », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 62 (2015), n°1, p. 48-78.

FRESSOZ J.-B., LOCHER F., *Les révoltes du ciel. Une histoire du changement climatique XVe-XXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2020.

GLACKEN C. J., *Histoire de la pensée géographique. IV. Culture et environnement au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions du CTHS, 2007.

HAVELANGE C., *De l'œil et du monde, Une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998.

HAMILTON C., BONNEUIL C., GEMENNE F. (éd.), *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis. Rethinking modernity in a new epoch*, Londres – New York, Routledge, 2015.

HAMRAOUI E., REY A.-L. (dir.), *Savoir médical, maladie et philosophie (XVIIIe-XXe siècle)*, Paris, PUPS, 2016.

JORDANOVA L.J., PORTER R. S. (éd.), *Images of the Earth. Essays in the History of the Environmental Sciences*, Lancaster, The British Society for the History of Science, 1981.

KLIBANSKI R., PANOFKY E., SAXL F., *Saturne et la mélancolie. Études historiques et philosophiques : Nature, religion, médecine et art*, Paris, Gallimard, 1989.

LARRERE C., « Anthropocène : le nouveau grand récit », in *Esprit*, t. 420 (2015), n° 420, p. 46-55.

LATOUR B., *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1997.

LATOUR B., *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, Éditions La Découverte, 1999.

LE ROY LADURIE E., *Histoire humaine et comparée du climat. Disettes et révolutions 1740-1860*, Paris, Fayard, 2006.

LE ROY LADURIE E., *Naissance de l'histoire du climat*, Paris, Hermann, 2013.

LIECHTENHAN F.-D. (dir.), *Histoire, écologie et anthropologie. Trois générations face à l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie*, Paris, PUPS, 2011.

LUGLIA R., *Des savants pour protéger la nature. La Société d'acclimatation (1854-1960)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

MASSAUT J.-P., « Histoire, humanisme et théologie, Un Erasme en profondeurs », in *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 69 (1974), n° 2, p. 112-130.

MELVYN HOWE G., *Man, Environment & Disease in Britain. A Medical Geography through the Ages*, New York, Barnes & Noble Books, 1972.

MERCHANT C. *The Death of Nature. Women, Ecology and the Scientific Revolution*, Harper One, 1989.

MOSCOVICI S., *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, 1968.

MOUHOT F., « Du climat au changement climatique : chantiers, leçons et défis pour l'histoire », in *Cultures et Conflits*, t. 88 (2012), p. 19-42.

MUSÉE D'HISTOIRE DE LA VILLE DE LUXEMBOURG (éd.), « Lave-toi... ! ». *Une histoire de l'hygiène et de la santé publique en Europe*, Cologne, Wienand, 2004.

PESTRE D. (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs. 1. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.

PESTRE D. (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs. 2. Modernité et globalisation*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.

PESTRE D. (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs. 3. Le siècle des technosciences*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.

REY R., « Hygiène et souci de soi », in *Communications*, t. 56 (1993), p. 25-39.

QUENET G., *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?*, Seyssel, Champ Vallon, 2014.

SERRES M. (dir.), *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, 1989.

SIMMONS I. G., *Environmental History. A Concise Introduction*, Oxford – Cambridge, Blackwell, 1993.

SIRINELLI J.-F., CAUCHY P. et alii, *Les historiens français en mouvement*, Paris, PUF, 2015.

VIGNARELLO G., *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

WIGLEY T.M.L., INGRAM M. J., FARMER G., *Climate and History. Studies in past climates and their impact on Man*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.